
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

# HISTOIRE

DE

# RUSSIE.

# HISTOIRE

DE

# RUSSIE,

PAR

PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

*ci-devant Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et maintenant de l'Institut national de France.*

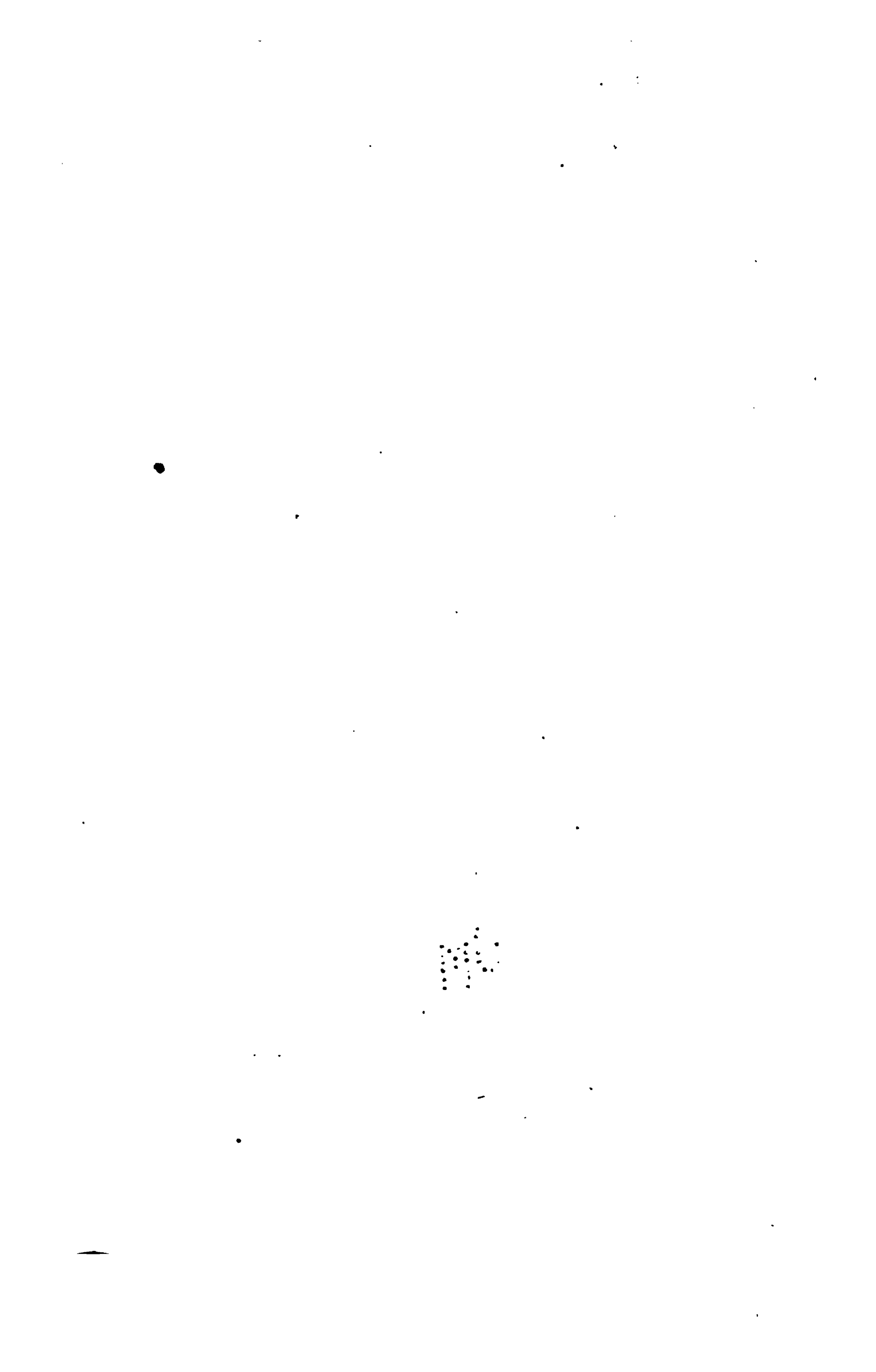
NOUVELLE ÉDITION

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE PAR L'AUTEUR, ET CONDUITE JUSQU'À LA MORT DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II.

*TOME CINQUIÈME.*




HAMBOURG ET BRUNSWICK,
Chez PIERRE-FRANÇOIS FAUCHE et Compagnie.
1800.



# HISTOIRE

## DE

# RUSSIE.

---

## LIVRE VI.

Le Tsarévitch Alexis Pétrovitch naquit, le 29 février 1690, d'Evdokia-Phédorovna Lapoukhin, première épouse du Tsar. Cette princesse fut trop malheureuse pour avoir trouvé des défenseurs, et le portrait de son caractère est parvenu à la postérité, noirci de tous les traits dont l'a chargé la haine de son époux. Elle était bien pardonnable d'aimer les usages de sa patrie, et de voir avec douleur livrer au mépris ce que ses pères avaient le plus respecté. Les préjugés de cette princesse infortunée durent avoir peu d'influence sur le caractère de son malheureux fils: il n'avait encore que neuf ans, lorsquelle fut reléguée dans le monastère de Souzdal.

1718

Jidé Per, Vol.

Pierre vécut toujours occupé de ses voyages ou des guerres qu'il entreprit. Son

fils, en quelque sorte abandonné à lui-
1718. même, reçut toutes les impressions que voulurent lui donner les prêtres et les moines appelés auprès de lui pour lui enseigner la religion. Ils ne manquèrent pas de graver dans son coeur l'amour des vieux usages, la haine des nouvelles moeurs et l'horreur pour les étrangers que son père honorait de sa faveur. Ils trouvaient même dans les livres saints des textes favorables à leurs préjugés, qu'ils regardaient comme des arrêts du ciel.

Quand le Tsar donna enfin des gouverneurs à son fils, quand il les choisit dans la famille même de sa propre mère, il était trop tard. Le jeune prince était prévenu; il paraît aussi que les deux Narichkin avaient eux-mêmes les préjugés et les vices qui firent dans la suite le malheur de leur élève. Un grand nombre de vieux Boïars pensait comme lui, il le savait et croyait partager les sentimens de la plus saine partie de la nation, parce qu'il pensait comme la plus grande partie de la plus haute noblesse. Il était affermi par la raison même dans quelques-unes de ses opinions; car il faut convenir que plusieurs des entreprises de Pierre, et des nouveautés qu'il avait introduites, ont été funestes à son pays. Enfin

son caractère influait sur sa manière de penser, et sa paresse lui faisait préférer des moeurs qui favorisaient dans le Souverain la mollesse asiatique. 1718.

Les ecclésiastiques et ses autres conseillers se l'attachaient autant par le plaisir que par les préjugés. Il buvait avec eux, et son éducation ne lui permettait pas de connaître d'autres amusemens que ceux de la débauche. Il est vrai qu'il n'était pas plus coupable en s'enivrant avec des prêtres, que son père qui buvait avec des bouffons et des courtisans corrompus: mais les compagnons de ses plaisirs grossiers lui persuadaient que le Tsar, attaqué de plusieurs infirmités, ne vivrait pas longtemps, et que lui-même serait bientôt le maître de rétablir dans ses Etats des moeurs qui avaient été si chères à ses augustes ancêtres.

On ne peut dissimuler qu'il n'aimait pas son père; il éprouvait la dureté de ce grand homme; il ne le voyait jamais qu'avec un visage sévère, le reproche à la bouche: il connaissait les défauts de ce prince, il était témoin de ses vices et ne sentait pas tout le prix de ses talens. Le mariage de Pierre avec Catherine, sa

tendresse pour cette nouvelle épouse, les
1718. soins attentifs, mais peut-être intéressés de cette princesse pour son époux, sa fécondité, la facilité qu'elle aurait à faire préférer ses enfans au fils d'une femme devenue odieuse: tout aigrissait le caractère du jeune prince.

L'histoire, qui trop souvent a calomnié les malheureux, et trop souvent consacré les crimes fortunés, a peut-être péché par un excès de rigueur envers le coupable mais faible Alexis. Il paraît certain que les soins de ses maîtres d'étude ne furent pas tout-à-fait perdus. Il dessinait, il avait quelque connaissance des mathématiques, il parlait et écrivait l'allemand. Ces qualités acquises avaient été relevées, dans les premières années de sa jeunesse, par une figure agréable. Enfin, un siècle plutôt, il aurait passé dans son pays pour un prince aimable et savant. Mais il était ennemi de l'application, et son père, actif, laborieux, dur à lui-même, ne pouvait souffrir la mollesse dans les autres.

Pierre attribua l'indolence de son fils à la vie oisive qu'il menait à Moskou et à Pétersbourg. Pour lui donner plus d'activité et lui faire prendre quelque connaissance

de l'art militaire, il le plaça dans les gardes en qualité de sergent. Si ce 1718. rang nous paraît indigne de l'héritier du trône, il faut se rappeler que le Tsar lui-même avait voulu être tambour. Il le conduisit avec lui dans plusieurs entreprises. Pour le former aux affaires civiles et politiques, il lui confia l'administration de l'Etat en son absence, lorsqu'il fit sa malheureuse campagne contre les Turcs. Alexis obéissait à son père en sa présence, mais toujours avec dégoût.

Pierre n'eut plus qu'une ressource pour corriger son fils. Ce fut de le faire voyager en Allemagne, de lui procurer le commerce des princes de cette nation, et de lui faire épouser une princesse étrangère. Il trouva son fils d'autant plus soumis à ses volontés, qu'il le menaçait souvent de le réduire à l'état monastique. Alexis en contractant les noeuds du mariage, rendait vaine cette menace, et espérait que son épouse lui obtiendrait les bontés de son père. Ce fut dans ces sentimens qu'il épousa la princesse de Brunsvick-Volfenbutel, qui a mérité les suffrages de la nation chez qui elle était née, et de celle chez qui, pour

son malheur, on lui choisit un époux.
1718. Ses vertus méritaient un sort plus heureux. Alexis ne remplit ni les devoirs d'un époux ni les promesses qu'il avait faites à son père. Il ne témoigna que du mépris pour sa respectable épouse, et lui préféra une paysanne finoise. La triste princesse versait des larmes en secret, et ne savait pas se plaindre. Une mélancolie profonde la détruisait lentement et la conduisait au tombeau.

On a imprimé, il y a quelques années, que son époux l'avait empoisonnée trois fois. S'il eût été coupable de ce crime, s'il y avait eu même contre lui quelques présomptions, son père n'aurait pas manqué de l'en accuser quand il lui fit faire son procès. Alors il lui reprocha d'avoir manqué d'égards pour une épouse aimable; il n'aurait pas gardé le silence sur des empoisonnemens. Alexis fut un époux indifférent, grossier, infidelle; mais il ne fut pas un empoisonneur.

23 Juille 1714. Sa jeune épouse lui avait déjà donné une princesse, nommée Natalie. Elle mit au monde le 11 d'octobre 1715, un fils qui reçut le nom de Pierre. Mais son corps, épuisé par les peines de son esprit,

22 Octobre, Nouveau style.

ne put soutenir les fatigues de cette couche, et, dès le sixième jour, on désespéra de sa vie. Pierre, malade lui-même, se fit porter chez elle. Elle lui fit les adieux les plus tendres, baigna ses deux enfans de ses larmes et les lui recommanda. Alexis était présent à cette scène touchante, et la regardait d'un oeil sec. Il prit les enfans dans ses bras, les porta dans son appartement et ne revint plus, refusant même à son épouse mourante le plaisir de le voir attendri. La malheureuse princesse ne cessa de souffrir et de vivre que quatre jours après, le 22 octobre. Elle n'était âgée que de vingt et un ans, et en avait passé quatre dans sa triste union avec le Tsarévitch. Elle fut inhumée, le 27 du même mois, dans l'église de la citadelle de Pétersbourg. Son corps ne fut point embaumé, parce qu'elle l'avait défendu; mais ses funérailles furent célébrées avec toute la pompe que son rang exigeait (*).

1718.

2 Novembre. Nouveau style.

7 Novemb. N. st.

On a fait depuis de cette princesse infortunée le sujet d'un roman. On a supposé

(*) Mémoires pour servir à l'histoire de l'empire russien, sous Pierre-le-Grand, par un ministre étranger. *La Haye*, 1725.

qu'elle était accouchée en l'absence de son
1718. époux et de son beau-père; que, d'accord avec ses femmes, touchées de son malheur, et sur-tout aidée par la comtesse de Koenigsmarck qui cependant n'a jamais été à St. Pétersbourg, elle avait fait répandre le bruit de sa mort et avait pris la fuite; qu'Alexis, à qui l'on annonça que son épouse venait d'expirer, ordonna de l'enterrer sans cérémonie, et qu'il fut aisé de substituer une bûche à la place de la princesse.

Ensuite, on la fait venir en France, d'où elle passe à la Louisiane. Elle y épouse un chevalier d'Aubant, gentilhomme sans fortune, et en a une fille. Elle revient à Paris, se promène aux Tuileries et y est reconnue par le maréchal de Saxe, qui, après tant d'années, ne devait pas reconnaître en une particulière qu'il apercevait dans une promenade, une princesse qu'il avait pu voir autrefois à la cour de Pologne. Elle fait encore de nouveaux voyages, retourne à Paris après la mort du chevalier d'Aubant, épouse un M. de Moldack, devient veuve une troisième fois, et se retire à Vitry sur Seine à une lieue de Paris (*).

(*) *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale,*

Pour donner quelque vraisemblance à ce récit romanesque, il a fallu changer toutes 1718.

---

*par M. le chevalier Bossu. Paris. Veuve Duchesne,* 1777. Continuation de l'*histoire moderne*, de l'Abbé de Marcy par M. Richer. *Extrait du mémorial de M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'Académie française, et historiographe de France,* inséré dans un recueil intitulé: *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire. Bruxelles. (Paris)* 1781. Un particulier curieux, a voulu voir l'extrait mortuaire de cette dame de Moldack ou de Maldaque: il l'a levé à la paroisse de Vitry sur Seine, et l'a fait insérer dans le journal de Paris, feuille du 15 février 1781. Il se trouve que la prétendue *Charlotte-Sophie de Volfenbutel,* se nommait *Dortie-Marie-Elisabeth Danielson.* Ainsi l'extrait mortuaire lui seul fait tomber l'anecdote. Le nom de Duclos, et sa qualité d'historiographe de France, ne doivent pas en imposer. En supposant que lui-même ait écrit l'anecdote, il peut l'avoir conservée, aussi bien que plusieurs autres qui se trouvent dans son recueil, pour examiner à loisir et la réfuter.

Une lettre de Voltaire concernant cette anecdote mérite d'être conservée. Il l'écrivit de Ferney, le 22 janvier 1761, à une comtesse allemande. Elle a été insérée dans le Journal de Paris, feuille du 19 juillet 1782.

« Une Polonaise, en 1722, vint à Paris et se logea à « quelques pas de la maison que j'occupais; elle avait » quelques traits de ressemblance avec l'épouse du Czaro« vitz. Un officier français, nommé d'Aubant, qui avait « servi en Russie, fut frappé de la ressemblance: cette « méprise donna envie à la dame d'être princesse. Elle « avoua ingénument à l'officier qu'elle était la veuve de « l'héritier de la Russie, qu'elle avait fait enterrer une

les circonstances connues de la mort de la
1718. princesse. On suppose qu'elle était grosse de huit mois, lorsqu'Alexis lui donna tant de coups de pied dans le ventre qu'on la trouva évanouie et baignée dans son sang; qu'après lui avoir fait éprouver ce cruel traitement, il partit pour la campagne; et que, dès le lendemain, sa malheureuse épouse trouva le moyen de s'évader. Mais on sait qu'elle accoucha à terme d'un fils qui régna dans la suite, qu'elle vécut encore dix jours après ses couches, et qu'elle reçut dans sa maladie la visite de son beau-père et celle de son époux.

---

» bûche à sa place pour se sauver de son mari. D'Aubant » fut amoureux d'elle et de sa principauté; d'Aubant, » nommé gouverneur dans une partie de la Louisiane, » mena sa princesse en Amérique. Le bon homme est » mort croyant fermement avoir épousé une belle-soeur » d'un empereur d'Allemagne et la bru d'un empereur de » Russie: ses enfans le croient aussi et ses petits-enfans » n'en douteront pas. «

Le nom sous lequel la dame d'Aubant et de Moldack a été enterrée indique qu'elle était Anglaise: elle pouvait être née en Pologne de parens anglais. D'Aubant qui servit en Russie aura été dupe du conte de la bûche, parce qu'ayant peu séjourné à la cour, il n'était pas instruit du cérémonial qui s'observe aux funérailles des princes et des princesses.

Elle ne fut pas enterrée sans cérémonie: elle ne fut même inhumée que six jours après sa mort, et avec une pompe conforme à son rang. Ainsi son corps dut rester plusieurs jours exposé sur un lit de parade et le public dut lui baiser la main, suivant l'usage de la cour de Russie. Cela détruit le conte de la bûche. Il ne faut pas non plus oublier qu'en Russie on n'ensevelit pas les morts: on les pare, et l'on ne couvre le cercueil que lorsqu'on va le mettre en terre. On a cru devoir réfuter ici une fable qui a déjà été répétée trois fois, et qui pourrait, avec le temps, acquérir quelque autorité. 1718.

Tant que vécut la princesse, Pierre respecta le silence qu'elle gardait dans sa douleur, et ne se permit pas à lui-même d'éclater contre son fils. Il se contenta de l'exhorter en secret à changer de conduite. Mais, dès qu'elle fut inhumée, il écrivit à Alexis une lettre remplie de reproches. On croit devoir la rapporter ici.

» Vous savez, et tout le monde sait
» avec vous, quels maux les Suédois ont
» faits à la Russie, jusqu'à ce que nous
» ayons entrepris la guerre contre eux.

» Ils nous ont ôté toute communication

1718. » avec les autres peuples de l'Europe, en » s'emparant des places maritimes qui » nous étaient nécessaires. Vous savez » quelles peines nous avons eues long- » temps à apprendre l'art militaire. Nous » faisons enfin trembler l'ennemi qui nous » a fait trembler nous-mêmes. Voilà le » fruit de nos travaux.

» Mais les grands avantages que nous » avons acquis me causent moins de joie » que de douleur, quand je vois que » vous, mon fils, vous rejetez tous les » moyens de vous rendre capable de ré- » gner après moi. Vous ne pouvez vous » excuser, ni sur la faiblesse de votre es- » prit, ni sur celle de votre corps. Dieu » vous a accordé les dons naturels qui » vous étaient nécessaires, et, si vous ne » pouvez être compté parmi les hommes » robustes, vous ne manquez pas non » plus de forces suffisantes.

» Par nos travaux militaires, nous » nous sommes tirés de notre ancienne » obscurité: nous nous sommes fait con- » naître et même respecter des autres na- » tions. Et vous, vous ne pouvez même » entendre parler de ces hautes entrepri- » ses. Je ne vous conseille pas de faire

» la guerre sans de justes raisons: mais je
„ demande que vous en appreniez l'art. 1718.
» Sans lui, on est incapable de régner; car
» il faut qu'un souverain sache du moins
» défendre sa patrie. Pourquoi les Grecs
» sont-ils tombés après tant de gloire?
» C'est qu'ils ont négligé les armes. Ils se
» sont livrés au repos et à l'oisiveté, et
» ils sont tombés sous le joug des infidelles.

» Vous croyez qu'il suffit d'avoir de
» bons généraux: c'est une erreur. Chacun observe et connaît les penchans
» du maître. Si les sujets abandonnent
» aisément, à l'exemple du prince, ce qui fit
» même leurs plaisirs; combien plus aisément encore rejetteront-ils les armes, qui
» sont toujours lourdes à porter, si
» l'exemple ne les engage pas à en soutenir le poids?

» Vous n'avez pas de penchant pour
» les armes. Mais comment pourrez-vous
» commander aux autres? Ccmment saurez-vous quand il faut les récompenser,
» les punir? Vous serez obligé d'emprunter
» des yeux.

» Vous vous excusez sur ce que la délicatesse de votre tempérament ne vous
» permet pas de soutenir les fatigues d'un

1718. „ soldat. Excuse vaine. Je ne vous de-
» mande que de la bonne volonté; et un
» homme, même infirme, en serait capable.
» Interrogez ceux qui ont connu mon frère
» (Fédor). Son tempérament était bien
» plus faible que le vôtre. Il ne pouvait
» gouverner un cheval un peu vif, à peine
» pouvait-il le monter: mais il avait beau-
» coup d'amour pour cet exercice, et il n'y
» eut jamais en Russie de meilleure écurie
» que la sienne. Ce sont moins les forces
» et les fatigues qui produisent de grands
» effets que la volonté.

„ Vous objectez que des Souverains ont
» de grands succès dans la guerre, sans en-
» trer eux-mêmes en campagne. Mais s'ils
» ne la font pas en personne, ils en ont du
» moins le goût et l'intelligence. Le dernier
» roi de France n'a pas fait par lui-même
» toutes les campagnes: mais on sait les
» grandes choses qu'il a faites, et son goût
» ne se bornait pas aux talens guerriers. Il
» aimait les mécaniques, les manufactures
» et les arts; son règne a effacé la gloire de
» tous les autres.

„ Je suis homme et mortel. A qui lais-
» serai-je le soin de conserver et de finir ce
» que j'ai commencé?

» Rappelez-vous votre opiniâtreté et 1715.
» votre dépravation. Combien de fois je vous ai fait des exhortations, combien de fois je vous ai puni, et combien il s'est écoulé d'années depuis que j'ai dédaigné de vous rien dire! Tout cela a été sans succès. Il semble que vous n'ayez de plaisir qu'à rester dans vos appartemens, plongé dans l'oisiveté, étendu sur les coussins les plus mous. Ce qui peut seul vous plaire est ce qui devrait vous faire rougir.

» Il est temps de vous marquer enfin ma dernière résolution. Je veux bien attendre encore quelque temps, pour voir si vous vous corrigerez. Sinon, je vous exclurai de ma succession, comme on retranche un membre gangrené.

» Parce que je n'ai pas d'autre fils, n'allez pas vous imaginer que je ne vous écris que pour vous effrayer. Si je n'épargne pas ma propre vie pour le bien de la patrie et le bonheur de mes sujets, pourquoi épargnerais-je la vôtre dont vous ne voulez pas vous rendre digne? (*) Je

(*) Dans la traduction française de cette lettre qui a été publiée dans le temps, on lit: »Puisque je n'épargne pas

1718. » confierais plutôt l'empire à un étranger » qui en serait digne, qu'à mon fils qui ne » le mériterait pas. »

Le Tsarévitch Pierre n'était pas encore né: mais il vint au monde quelques jours après. Cet événement abattit le courage d'Alexis; il crut avoir perdu toute espérance de monter sur le trône du consentement de son père. Voici la réponse qu'il lui fit.

» J'ai reçu la lettre de votre majesté, » du 27 octobre 1715, qui m'a été remise » après l'enterrement de mon épouse. Je » n'ai

» ma propre vie pour ma patrie et le salut de mes peuples, » comment pourrais je vous épargner, vous qui ne vous » en rendez pas digne? » Cela peut offrir un sens plus doux, parce qu'il est moins déterminé. Ne pas épargner quelqu'un, n'est pas précisément la même chose que ne pas épargner la vie de quelqu'un. Mais j'ai traduit littéralement la lettre de Pierre I, telle qu'elle est insérée dans la vie de ce prince, écrite en slavon, publiée à Venise, et réimprimée à Pétersbourg par les soins de M. le prince Stcherbatof Je transcris ici la phrase originale, en faveur de mes lecteurs russes: » Ponéjé iéjeli ia, za moié » otétchestvo, in dlia blagopoloutchiia moïkh poddannykh, » sobstvennouiou moiou jizn ne stchadou, to dlia tchégo » by ia vachou postchadil, kotoroi vy sébia dostoinym » zdélat ne khotcheté? » *Jitié Pétra Velikagov' Sanct Peterbourgué, tom. II, stran.* 120.

» n'ai qu'une chose à y répondre; si votre
» majesté veut me priver de la couronne, 1718.
» à cause de mon incapacité, que votre
» volonté soit remplie.

» Je vous en prie même instamment: car
» je vois moi-même que je ne suis pas propre
» au gouvernement. Mon esprit est bien
» affaibli; et il faut l'avoir dans toute sa
» force pour conduire les affaires d'un Etat.
» Ma dernière maladie m'a ôté les forces de
» l'esprit et du corps, et je suis devenu in-
» capable de gouverner tant de nations: cela
» exige un homme plus sain et plus robuste
» que moi.

» Ainsi, après la mort de votre majesté,
» (à qui Dieu conserve de longs jours,)
» quand je n'aurais pas un frère, comme
» j'en ai un, à qui je souhaite une santé
» constante, je ne rechercherais pas la suc-
» cession au trône. Je ne la demanderai
» jamais, j'en prends Dieu à témoin, j'en
» jure par mon ame: en foi de quoi j'écris
» ceci et je le signe de ma propre main.

» Je recommande mes enfans à votre
» majesté. Je ne demande pour moi que
» le simple entretien, laissant tout le reste
» au jugement et à la volonté de votre
» majesté. »

1718. Pierre ne fut pas content de cette réponse de son fils. Il lui écrivit encore le 19 janvier 1716, en ces termes:

» Mon indisposition m'a empêché de » vous déclarer mes sentimens sur votre » réponse à ma première lettre. Je remar- » que que vous ne parlez que de la succes- » sion au trône, comme si je vous avais » demandé votre consentement pour une » chose qui ne dépend que de moi.... (*) » Je vous ai marqué mon mécontentement » de votre conduite, et vous passez cela » sous silence, quoique je vous aye forte- » ment demandé une réponse sur cet objet. » Je vois par-là que les exhortations de votre » père ne passent pas jusqu'à votre coeur. » C'est pour cela que j'ai résolu de vous » écrire encore pour la dernière fois. Si, » de mon vivant, vous méprisez mes con- » seils, comment les respecterez-vous quand » je ne serai plus? Est-il possible de se » reposer sur vos sermens, lorsque vous » avez un coeur de pierre?... Quand vous » auriez dessein à présent de tenir votre

(*) On voit que Pierre avait déjà adopté, sur la succession, le funeste principe dont il fit depuis une loi.

„ promesse, ces grandes barbes (*) vous 1718.
„ tourneraient à leur gré, et vous forceraient
„ à rompre vos sermens. Leur oisiveté,
„ leur mauvaise conduite, les éloignent à
„ présent de tous les emplois: ils espèrent
„ être plus heureux auprès de vous, parce
„ que vous leur montrez votre penchant
„ pour eux.

„ Je ne vois pas en vous cette reconnais-
„ sance que vous devez à un père. L'avez-
„ vous aidé dans ses travaux, dans ses fati-
„ gues, depuis que vous êtes parvenu à l'âge
„ de raison? Non, sans doute, et tout le
„ monde le sait. Au contraire, vous blâ-
„ mez, vous calomniez tout le bien que j'ai
„ fait au détriment de ma santé: car je l'ai
„ altérée pour l'amour, pour la prospérité
„ de mes sujets. J'ai de justes raisons de
„ croire que vous renverserez tout, si vous
„ me survivez. Je ne puis vous abandonner
„ à vos caprices: changez de conduite,

(*) Pierre I n'entend pas ici, par les longues barbes, les ecclésiastiques: mais ceux des nobles, qui, par amour pour les anciens usages, laissaient croître leurs barbes. C'est ce qu'il explique lui-même par la phrase suivante, quand il dit que ces longues barbes sont à présent éloignées de tous les emplois.

1718. „ rendez-vous digne du trône, ou entrez „ dans un monastère. Par vous, je ne puis „ avoir de repos, sur-tout à présent que ma „ santé s'affaiblit. Quand vous aurez reçu „ ma lettre, faites-moi réponse par écrit ou „ de vive voix. Si vous ne le faites pas, je „ me comporterai avec vous comme avec „ un malfaiteur. "

Voici la courte réponse que fit Alexis.

„ J'ai reçu hier de bonne heure votre „ lettre du 19 de ce mois: ma mauvaise „ santé m'empêche de vous faire une longue „ réponse. Je veux prendre l'habit mo- „ nastique, et je demande pour cela votre „ consentement. "

» DE VOTRE MAJESTÉ,

» Le serviteur et indigne fils,

» ALEXEI. »

Quoique le jeune prince ne fût encore coupable que de désobéissance et de mauvaise conduite, il semble que le Tsar avait déjà formé le dessein de lui intenter un procès capital. On ne voit pas quels eussent été les chefs d'accusation sur lesquels on eût pu appuyer une sentence juridique. Mais enfin, que signifient ces expressions: » Si je n'épargne pas ma » vie, pourquoi épargnerais-je la vôtre?...

» je me comporterai avec vous comme » avec un malfaiteur. » Elles sont trop fortes, s'il ne s'agissait que d'exclure le jeune prince du trône pour cause d'incapacité. Peut-être le père irrité mettait-il quelque exagération dans ses menaces, pour corriger par la crainte un fils que les exhortations paternelles avaient trouvé trop long-temps insensible. 1718.

Le jour même de son départ pour l'Allemagne, il alla voir le Tsarévitch. Il voulait savoir si ce jeune prince avait pris enfin des sentimens dignes de sa haute destinée. Il apprend que l'héritier d'un grand empire, un prince à qui le hasard de sa naissance réserve tant de peuples à gouverner, s'obstine à vouloir passer des jours inutiles dans l'enceinte obscure d'un monastère. Le Tsar cherche encore par ses conseils à relever cette ame abjecte. Il lui offre à suivre l'exemple de sa vie et le chemin que lui-même a tracé. Enfin il lui laisse six mois pour s'examiner. Le Tsarévitch était alors au lit et feignait d'être accablé de faiblesse: mais dès qu'il sait que son père est parti, il retrouve ses forces, se lève et va dîner chez un secrétaire d'Etat.

Le temps que lui avait donné le Tsar était
1718. écoulé, et il n'en recevait aucune nouvelle directe: il lui écrivit, le 27 août 1716, de Copenhague, par un courrier exprès. Il lui demandait sa dernière réponse, et lui ordonnait de venir le trouver dans huit jours, pour faire avec lui la campagne, s'il voulait se rendre digne de lui succéder au trône. Mais, s'il voulait toujours prendre l'habit monastique, il lui marquait de lui mander le lieu, le temps, le jour de sa retraite.

Le Tsarévitch avait eu le temps de prendre des conseils. On l'avait déterminé à ne point renoncer à la couronne qui ne devait appartenir qu'à lui, mais à se cacher quelque temps pour fuir la sévérité de son père. Il trompa le sénat; il trompa sa maîtresse elle-même qu'il emmenait avec lui. Il leur persuada qu'il allait joindre son père à Copenhague: mais, dès qu'il fut hors des frontières, il prit le chemin de Vienne, et alla se mettre sous la protection de l'empereur Charles VI.

Ce fut à Amsterdam que Pierre reçut la nouvelle de l'évasion de son fils. Il fit partir aussitôt le capitaine aux gardes Roumiantsof, qui ne le trouva pas à Vienne, et qui apprit que le Tsarévitch était retiré à

Naples: le Tsar y envoya le même Roumiantsof et le conseiller-privé Pierre Tolstoi. Il les chargea pour son fils d'une lettre datée de Spa, du 10 juillet 1717. Elle est plus douce que les précédentes: on en sent la raison. Son fils, échappé de ses Etats, se trouvait soustrait à sa puissance: il voulait l'y remettre, et ce n'était pas des menaces qui pouvaient l'attirer. Il fallait le tromper par une feinte douceur; car, s'il restait dans les pays étrangers, il ne manquerait pas d'agir, après la mort de son père, pour obtenir sa succession. Voici la traduction de cette lettre. 1718.

„ Mon cher fils, votre indocilité et votre „ mépris de mes ordres est connu de tout le „ monde. Ni mes discours, ni mes correc- „ tions n'ont pu vous porter à suivre mes in- „ tentions. Dès que j'ai été éloigné de vous, „ vous m'avez trompé; et enfin, au mépris „ de vos sermens, vous avez poussé votre „ indocilité jusqu'à prendre la fuite. Vous „ vous êtes mis, comme un traître, sous „ une protection étrangère; chose inouie, „ non-seulement dans notre maison, mais „ même parmi nos sujets d'une condition „ distinguée (*). Quel chagrin vous donnez

(*) Si Pierre avait remonté jusqu'à la grande dynastie

„ à votre père! Quelle injure vous lui faites!
1718. „ et quel déshonneur à votre patrie!

„ Je vous écris pour la dernière fois: je „ vous ordonne de faire tout ce que les „ sieurs Tolstoi et Roumiantsof vous diront „ de ma part et en mon nom. Me craignez- „ vous? je vous assure et je vous promets, „ au nom de Dieu et par le jugement dernier, „ que je ne vous ferai subir aucune punition, „ et que je vous aimerai même encore plus „ qu'auparavant, si vous vous soumettez à „ ma volonté, et si vous revenez ici. Si „ vous ne le faites pas, alors, en qualité de „ père, et par le pouvoir que Dieu m'a con- „ fié, je vous donne ma malédiction éter- „ nelle pour le mal et le déshonneur que „ vous avez fait à votre père; et, comme „ votre Souverain, je vous déclare traître, „ et vous proteste que je trouverai moyen „ de vous punir comme tel, en quoi j'espère „ le secours de Dieu pour la justice de ma „ cause. "

Les députés trouvèrent Alexis à Naples au château Saint-Elme. Ils lui remirent la

des Souverains descendans de Rurik, il aurait trouvé que les seigneurs et des princes du sang s'étaient mis sous une protection étrangère.

lettre de son père, et l'assurèrent d'un pardon absolu s'il consentait à retourner en Russie. Il ne faut pas oublier, dans toute la suite de ce procès, que Pierre lui-même, dans sa lettre, jurait à son fils de ne lui faire subir aucune punition. Le jeune prince hésitait encore, mais le vice-roi lui ayant déclaré, au nom de l'empereur, qu'il devait sans délai retourner vers son père, il perdit toute espérance et fut obligé de se soumettre. Avant de partir; il écrivit au Tsar, pour le remercier de sa clémence. Elle allait bientôt faire place à la rigueur.

1718.

Le Tsarévitch arrive à Préobrajensko dans les derniers jours de janvier 1718. Tolstoi en donne aussitôt avis au Tsar qui était à Moskou. Le jeune prince, d'après la lettre qu'il avait reçue et les sermens du Souverain, devait croire qu'il allait se jeter dans les bras d'un père tendre et clément, qui oublierait la faute de son fils en voyant son retour. Mais l'infortuné Tsarévitch était venu se mettre de lui-même sur le bord du précipice où l'attendait, pour l'y plonger la main de son père. Les deux régimens des gardes ont ordre de s'emparer de toutes les portes de Moskou. Le Tsarévitch y est amené; on le conduit sans épée au palais,

où tous les Grands sont assemblés. A peine
1718. il aperçoit son père, qu'il tombe à ses pieds, demande pardon de sa faute, et lui présente la lettre suivante.

„ Mon très-clément Souverain et père,

„ J'ai confessé ma faute devant vous, „ mon seigneur et pére: je vous renouvelle „ ici par écrit la confession de mon crime, „ que je vous ai déjà envoyée de Naples. Je „ confesse de plus à présent que j'ai enfreint „ les devoirs de fils et de sujet, en me met„ tant sous la protection de l'empereur, et „ lui demandant son secours. J'implore „ mon pardon et votre clémence.

DE VOTRE MAJESTÉ,

» Le très-soumis et mauvais esclave,
» qui n'est pas digne de se
» nommer votre fils, ALEXEI. «

L'excessive sévérité du père excuse la bassesse des expressions du fils. Le Tsar répondit qu'il lui pardonnait; mais que, par sa conduite, il avait perdu le droit de succéder au trône, et qu'il devait y renoncer publiquement. Quel pardon qne celui d'un père qui déshérite son fils! d'un père qui a juré de ne faire éprouver à son fils aucune punition, et qui le punit en le privant d'un empire! Le Tsarévitch ne résista

pas: il figna sa rénonciation conçue en ces termes: 1718.

„ Je soussigné confesse devant le saint
» évangile, que, par ma faute envers mon
» Souverain et mon père, je suis privé du
» droit à sa succession, ce que je reconnais
» être juste par ma faute et mon insuffisance.
» Ainsi je promets et je jure, par la divine
» Trinité et par le jugement de Dieu, que
» je me soumets en tout à la volonté de mon
» seigneur et père, et que jamais je ne re-
» chercherai, ne desirerai, ni n'accepterai
» la succession au trône, en quelque temps,
» ni de quelque manière que ce soit. Je
» reconnais pour véritable et légitime héri-
» tier le Tsarévitch Petre Petrovitch, mon
» frère. Je baise la sainte croix, et je signe
» cet écrit de ma main. A Moskou, le 3 fé-
» vrier 1718.

» Alexei. «

Ensuite fut lue à haute voix une déclaration par laquelle le Tsar, après avoir détaillé les sujets de plainte que lui avait donnés son fils, ajoute qu'Alexis, par sa fuite, s'est déshonoré, qu'il a formé de mauvais desseins contre son père, s'en est montré l'ennemi, s'en est rendu le calomniateur, et s'est rendu digne de mort: que cependant,

1718. par une clémence vraiment paternelle, il lui pardonne son crime, et l'exempte de toute punition: mais qu'à cause de son incapacité et de sa mauvaise conduite, il ne peut, en conscience, lui laisser le droit de succession au trône, puisque ce serait détruire, par l'insuffisance du fils, tout le bien que le père avait fait: qu'en conséquence, en vertu de sa puissance paternelle et de son pouvoir absolu, il l'exclud de la couronne, quand il ne resterait même personne de la famille régnante: qu'il nomme pour son héritier le Tsarévitch Pierre, malgré sa grande jeunesse: qu'il exige que ses fidelles sujets, séculiers et ecclésiastiques, fassent serment devant les saints autels, sur les saints évangiles, et en baisant la croix, de reconnaître Pierre pour le légitime héritier du trône: qu'il déclare traîtres envers l'Etat et le Souverain, ceux qui voudraient jamais reconnaître Alexis pour successeur à l'empire, ou l'aider à en prendre possession. Cette déclaration était signée de la main du Tsar.

Un Souverain absolu parlait: la plus soumise remontrance eût été criminelle. Les ministres, les officiers et les principaux citoyens firent et signèrent le serment dans la forme qui leur fut prescrite.

Le Tsar, le malheureux Alexis, les ministres, tous les assistans, se rendirent à la principale église, où la déclaration du Souverain fut lue encore une fois en présence du Clergé rassemblé, qui prêta le serment. Le Tsar fit ensuite à son fils un discours assez étendu sur sa désbéissance et sa mauvaise conduite. On aurait cru que l'affaire était terminée et que le Tsarévitch était assez puni. Mais Pierre, à la fin de sa harangue prolixe, lui déclara qu'il n'obtiendrait le pardon de tous ses crimes, qu'en déclarant toutes les circonstances de sa fuite, ceux qui la lui avaient conseillée ou qui en avaient eu connaissance, et tout ce qui concernait enfin cet attentat. La moindre réserve, la plus légère réticence le rendrait indigne du pardon qui lui était promis. Alexis jura publiquement à son père, sur la croix et sur l'évangile, de lui tout déclarer, et fut reconduit sous une sûre garde à Préobrajensko.

1718.

Pierre ne se jouait-il pas cruellement de son malheureux fils? Il lui écrit à Naples qu'il ne le punira pas. Il le punit cependant au moment de son arrivée, en le privant de la succession au trône: et quand enfin le jeune prince croit son pardon acheté au prix

d'un si riche héritage, son père lui déclare
1718. qu'il ne pourra l'obtenir que par un aveu détaillé de toutes ses ſautes, aveu qu'on pourra toujours trouver incomplet; et, qu'en livrant au bourreau ses amis et des personnes peut-être que la nature elle-même doit lui rendre sacrées.

Pierre écrivit de sa main plusieurs articles auxquels son ſils devait répondre. » Dans » le temps de la grande maladie du Tsar, » personne n'a-t-il ſait des offres de service » au Tsarévitch, en cas que son père vînt à » mourir?

» La demande qu'il a ſaite de se renfer- » mer dans un couvent n'était pas sincère: » de qui a-t-il pris conseil? à qui s'est-il » conſié?

» Avait-il ſormé depuis long-temps le » project de sa ſuite? Avec qui en a-t-il rai- » sonné de bouche ou par écrit? De qui a- » t-il reçu des secours? «

A la première question, le prince protesta qu'on ne lui avait ſait aucune offre de service pendant la maladie de son père. Mais les offres qu'on lui aurait ſaites auraient-elles donc été criminelles? Est-on coupable, pour promettre de servir ſidellement l'héritier du trône, quand le prince régnant ne

sera plus? On croit voir dans la question du Tsar, qu'il est disposé à faire un crime au premier né de ses fils, d'avoir prétendu quelques droits sur son héritage. On est tenté de soupçonner que cet héritage était depuis long-temps réservé, dans le coeur du prince, au fils qui pourrait naître de Catherine. 1718.

Dans la réponse du Tsarévitch aux autres questions, on voit que Kikin et le prince Viazemski, lui avaient conseillé de se retirer dans un monastère, ou même, s'il le pouvait, de chercher sa sureté dans la fuite; mais qu'il n'avait reçu de secours que du sénat, du prince Menchikof et d'autres personnes qu'il était bien loin d'admettre dans sa confidence. D'ailleurs on ne trouve aucun indice de complot contre le Tsar. Les amis du jeune prince l'avaient seulement rassuré contre les suites de toutes les renonciations au trône qu'on lui pourrait arracher. Ils n'avaient pas même de projet arrêté pour le placer sur le trône après la mort de son père. Enfin, il n'y avait aucun plan de conspiration en sa faveur, ni pendant le règne du Tsar, ni après sa mort. C'est un jeune homme qui craint l'exhérédation, et à qui ses amis font espérer qu'il ne perdra pas son patrimoine.

„ Entrez dans un monastère, lui dit un
1718. „ jour Kikin, on ne vous clouera pas le froc
„ sur la tête; vous pourrez toujours le quit-
„ ter. “ Cela ne signifie pas: » j'ai des amis
„ qui vous ôteront le froc, pour vous mettre
„ la couronne sur la tête.. “ C'est une espérance et non pas un complot.

Le Tsarévitch avait prié le prince Dolgorouki d'engager son père à le délivrer de la qualité d'héritier du trône, et à lui permettre de vivre dans un apanage. Dolgorouki lui rapporta quelques jours après, que le Tsar avait paru content de cette proposition. „ C'est moi, ajouta-t-il, qui vous „ ai sauvé de la hache du Tsar. “ Ce mot ne rendait criminel ni Dolgorouki qui l'avait prononcé, ni le Tsarévitch qui l'avait écouté. Ce n'était qu'un témoignage des craintes que Pierre inspirait. Le souverain a droit de punir des complots, mais non les terreurs qu'il excite. Il doit se contenter de la crainte ou de l'amour, et ne peut guère inspirer ces deux sentimens à-la-fois.

On voit, par un autre mot de Dolgorouki au Tsarévitch, combien Catherine savait tempérer la dureté de son époux. „ S'il n'avait pas avec lui la Tsaritse, dit „ Dolgorouki, personne ne pourrait y tenir,

» et moi tout le premier, j'irais me renfermer dans Stettin. « 1718.

Il n'y avait d'ailleurs rien de remarquable dans les aveux du prince, que quelques prédictions superstitieuses qui avaient pu lui donner l'espérance de régner bientôt. Le Tsarévitch de Sibérie, prince tatar descendant de Koutchoum, lui avait dit: » au commencement de l'année » 1716, il y aura en avril une grande révo- » lution: ou le Tsar mourra, ou Péters- » bourg périra; je l'ai vu en songe. « Un certain Alexandre Sergueïef avait prédit que le Tsar ne vivrait pas plus de cinq ans.

Le prince ajouta que, depuis son évasion, il n'avait reçu directement aucune nouvelle de Russie; mais qu'étant à Erenberg, le comte Schonborn lui avait communiqué une lettre de Bleïer, résident de l'Empereur à Pétersbourg, qui marquait qu'il y avait du soulèvement dans l'armée du Mecklenbourg, sur-tout parmi les gardes; qu'ils en voulaient même à la vie du Tsar, et que, suivant les bruits publics, leur projet était de renfermer Catherine et son fils dans le même couvent où était l'ancienne Tsaritse; de ramener celle-ci à Moskou, et de placer Alexis

sur le trône quand on aurait découvert sa
1718. retraite.

Cette lettre devint un des plus grands incidens du procès, et n'ajoutait cependant aucune charge contre le Tsarévitch. Elle prouvait bien qu'il avait des partisans; mais il n'avait avec eux aucune correspondance: ce n'était pas lui qui les avait excités à la révolte; il ne les connaissait même pas, il n'entretenait auprès d'eux aucun émissaire; enfin, il avait des amis, mais il ne s'était pas fait un parti.

Le jeune prince, dans sa confession écrite, avait bien déclaré les noms de quelques-uns de ceux qui lui avaient conseillé de partir ou qui avaient eu connaissance de son départ: mais il en avait caché d'autres, sur-tout la Tsarevne Marie, sa tante. On découvrit aussi quelques circonstances qu'il n'avait pas dévoilées; et ces omissions furent regardées comme autant de crimes. Mais à quel tribunal un accusé serait-il condamné à mort pour avoir celé quelques circonstances de sa faute, lorsque cette faute elle-même ne serait pas digne d'une peine capitale?

Alexis avait écrit de Naples au sénat et aux évêques. Il avait perdu les brouillons

de ces lettres; mais ils furent trouvés entre les mains d'Euphrosine, sa maîtresse. 1718.
C'étoit une jeune Finoise qui l'avait suivi dans sa fuite (*). Dans le fonds, ces lettres étaient innocentes: il ne cherche point à se faire un parti, à indisposer, à soulever les premiers ordres de l'Etat contre son père: il les prie seulement de lui conserver ses droits.

Sa lettre au sénat était conçue en ces termes:

„ Je crois que vous n'avez pas été » moins surpris que toute la nation, de » mon départ de Russie et de ma retraite » cachée dans les pays étrangers. Des » persécutions, des désagrémens continuels » m'ont forcé à quitter ma chère patrie. » Vous savez qu'au commencement de » 1716, on a voulu me faire prendre la » tonsure monacale, sans que je fusse » coupable d'aucune faute. La bonté de „ dieu m'a préservé de cette humiliation

(*) Cette Finoise reçut une pension pour déposer contre son amant. Elle rapportait toutes les expressions que l'humeur ou la colère avait arrachées au prince contre son père dans les momens où il n'était pas sur ses gardes. (*M. Coxe.*)

» et m'a procuré le moyen de m'éloigner
1718. » de vous et de ma chère patrie, pour
» quelque temps; ce que je n'aurais ja-
» mais fait, si je n'y eusse été forcé. Je
» suis bien à présent, et je me trouve en
» bonne santé sous la protection d'une
» personne puissante, jusqu'à ce qu'il
» plaise à dieu de me rappeler dans mon
» pays. *Je vous prie de ne me pas aban-*
» *donner alors.* S'il arrive qu'on répande
» le bruit que je ne vis plus, ou quelque
» autre nouvelle qui tende à m'effacer de
» la mémoire des hommes, n'y ajoutez
» pas foi; car dieu me conserve, et mes
» bienfaiteurs m'ont promis de ne m'aban-
» donner en aucune occasion. Je vis en-
» core, et je vous souhaite, ainsi qu'à
» tout mon pays, toute sorte de pros-
» périté. «

La lettre au Clergé était presque conçue dans les mêmes termes: mais au lieu de cette phrase: „ Je vous prie de ne me „ pas abandonner *alors*, “ on y lisait, „ Je vous prie de ne me pas abandonner „ *à présent.* “ Ce mot *à présent* pouvait faire soupçonner le prince de vues séditieuses. Il paraissait l'avoir hasardé dans sa lettre au Clergé, parce qu'il avait plus

de confiance dans les ecclésiastiques que 1718.
dans les sénateurs. Mais ce mot suspect était effacé, rétabli et rayé de nouveau. Cette circonstance marque moins une résolution criminelle, que l'agitation d'un esprit incertain. Ces lettres n'étaient pas parvenues à leurs adresses, elles avaient été retenues à Vienne.

Pendant que Pierre instruit le procès de son fils, il apprend qu'Eudoxe, sa première épouse, répudiée, et religieuse au monastère de Souzdal, sous le nom d'Hélène, a quitté l'habit de religion; que sa propre soeur, la Tsarevne Marie, reléguée dans le même couvent, est d'intelligence avec cette princesse; que toutes deux ont eu quelque connaissance du projet d'évasion d'Alexis. Il fait amener à Moskou ces deux princesses, le confesseur d'Eudoxe, l'archevêque de Rostof Dosiphei, le Boïarin et général-major Glébof, et le procureur du couvent de Souzdal.

En même-temps furent aussi conduits à Moskou ceux qui se trouvaient mêlés dans l'affaire du Tsarévitch. On établit des corps de gardes sur les chemins, pour empêcher que personne ne pût sortir de Pétersbourg. Il fut ordonné de visiter

scrupuleusement tous ceux qui se trouve-
1718. raient sur la route de cette ville et de les arrêter, à moins qu'ils n'eussent un passe-port signé de la main du prince ou des sénateurs. Les habitans de Moskou devaient veiller les uns sur les autres, arrêter ceux qui voudraient sortir de la ville et les dénoncer au sénat. La peine de mort et la confiscation des biens furent prononcées contre ceux qui n'obéiraient pas à cette loi.

Par les interrogatoires qu'on fit subir aux ecclésiastiques amenés de Souzdal, on découvrit que, depuis neuf ans, la Tsaritse Eudoxe avait conçu une passion fort vive pour le général Glébof; que les deux amans s'étaient promis de s'épouser, et avaient fait entre eux l'échange des anneaux, ce qui répond à notre cérémonie des fiançailles. On apprit qu'elle avait été excitée à cette action hardie par Dosiphei, archevêque de Rostof. Ce prélat superstitieux avait vu en songe qu'elle retournerait bientôt à la cour sous le règne de son fils. On découvrit aussi que la Tsarevne Marie avait fait présent à Eudoxe d'habits séculiers. Pierre, l'ancien époux d'Eudoxe, rendit publique la honte de cette princesse par un manifeste.

On dit que le Tsaritse, avant d'arriver à Moskou, écrivit à son époux une lettre 1718. fort touchante. Elle avouait qu'elle n'avait porté que six mois l'habit de religion; elle implorait le pardon de sa faute, et suppliait le Tsar de lui épargner une mort ignominieuse. Elle subit plusieurs interrogatoires, et fut renvoyée au jugement du Clergé. On lui laissa la vie; mais elle fut conduite et renfermée dans un monastère du nouveau Ladoga, après avoir été flagellée par deux religieuses.

Pierre oubliait-il donc qu'Eudoxe avait été son épouse? Et, s'il s'en souvenait, pouvait-il la soumettre à tant d'ignominie? il publie ses faiblesses, il souffre que deux bourreaux femelles portent leurs mains sur une princesse qui a partagé son lit; il fait juger sa soeur et son fils comme des scélérats: quelles moeurs avait conservées ce réformateur!

Il voulait punir l'archevêque de Rostof de ses dangereuses superstitions, et de ses liaisons avec Eudoxe et Marie. Le Clergé prétendait n'avoir pas le droit de le déposer. Le Tsar demanda aux prélats s'ils avaient le droit de faire un évêque? Ils en convinrent, et il les força d'avouer qu'ils

pouvaient donc aussi le défaire. Dosiphei
1718. fut en effet dégradé, et remis au bras séculier.

En même-temps on interrogea les confidens du Tsarévitch. On apprit qu'Alexis, après avoir tenu un jour des propos hardis, avait ajouté: „ Il viendra un temps où, „ dans l'absence de mon père, je dirai „ un mot à l'oreille des évêques; ils le „ diront aux popes, qui le rendront à „ leurs paroissiens, et l'on me placera sur „ le trône même malgré moi. Quelle „ peine mérite un homme pour ce qu'il „ dira, peut-être un jour, et ce que peut- „ être il ne dira pas? “ Il disait assez souvent: » Souvenez-vous bien que Pé- » tersbourg ne restera pas long-temps dans » nos mains. « Ce n'est qu'une présomption sur l'avenir. Quand il devait aller voir son père, ou faire avec lui les visites, ou voir lancer quelque vaisseau, il disait: » J'aimerais mieux être aux galères ou » avoir la fièvre. « Telle fut la déposition d'Ivan Aphanasief.

Celle d'Everlakof prouvait seulement que le prince avait oublié ou omis dans ses aveux quelques-unes de ses anciennes confidences, et qu'il prenait souvent des médecines sans

nécessité, pour éviter de se trouver avec son père. 1718.

Le 15 mars, plusieurs des accusés subirent leur supplice à Moskou. Kikin, longtemps favori du Tsar, l'évêque Dosiphei, le procureur du monastère de Souzdal et un nommé Rouss, furent rompus vifs. Le corps de Dosiphei fut jeté au feu. Sa tête et celles de Kikin, du procureur de Souzdal et de Rouss, furent exposées au bout de quatre perches. Glébof, l'amant heureux d'Eudoxe et officier général, fut empalé au milieu de ce carré. On assure qu'il fut soumis pendant plusieurs semaines aux plus cruelles tortures, et que le Tsar le fit marcher plusieurs fois devant lui sur des planches hérissées de pointes de fer: on ajoute qu'il cracha au visage de ce prince qui venait encore l'interroger, lorsque ce malheureux, déjà sur le pal, allait expirer dans les tourmens. Quelques religieuses et un page qui avait tenté de sauver Kikin, reçurent le knout ou les batogues. Les autres accusés furent envoyés à Pétersbourg sous une forte garde.

Pierre se félicitait au milieu de ces horreurs, comme s'il fût échappé d'un grand danger. Quelqu'un lui faisant compliment

sur ce qu'il avait apaisé ces troubles nais-
1718. sans. » Quand le feu, dit-il, rencontre de » la paille, il la brûle; mais s'il rencontre » du fer, il faut qu'il s'éteigne. «

Ne dirait-on pas qu'il s'agissait de la révolte la plus redoutable, la plus difficile à calmer, lorsqu'il n'y avait pas même le commencement du plus léger complot. Un vieux prêtre rêve ce qu'il desire, une femme se fait dire la bonne aventure pour savoir si elle épousera son amant; des valets murmurent tout bas dans une antichambre contre la dureté fantasque de leur maître; le fils de la maison dit quelquefois des étourderies, mais n'agit pas; il fuit enfin un père de mauvaise humeur, et attend avec une secrète impatience, le moment d'en recueillir la succession; voilà le côté burlesque de ce procès: procès en effet terrible, parce qu'il s'agit de la famille d'un Souverain absolu, qui veut se venger par le sang de toutes ces niaiseries.

Après l'exécution de Moskou, Pierre partit pour Pétersbourg. On crut que toutes les recherches concernant la fuite du Tsarévitch étaient terminées, et que la colère du Tsar était enfin satisfaite. Mais il établit bientôt après une nouvelle commission, et

fit assembler au commencement de juin les chefs du Clergé, les principaux officiers 1718.
de guerre, et ceux d'état civil.

La maîtresse d'Alexis fut interrogée, le prince lui fut confronté. Ce qui résulta de plus grave de l'interrogatoire et de la confrontation des deux amans, c'est que le Tsarévitch avait écrit à l'Empereur des plaintes contre son père: encore n'avait-il pas envoyé sa lettre.

Il fut interrogé sur ce qu'il n'avait pas déclaré la confidence qu'il avait faite de son projet d'évasion à la Tsarevne Marie. Il répondit que c'était par oubli qu'il n'avait pas d'abord nommé cette princesse, et qu'ensuite il avait gardé le silence dans la crainte de lui nuire. Etait-il donc criminel pour n'avoir pas accusé la soeur de son père de quelques propos imprudens, qui peut-être seront punis comme des crimes?

Il demanda du temps pour se rappeler et mettre par écrit ce qu'il pouvait encore avoir oublié: car on a déjà pu remarquer que, dans ce procès, on suivait les formes insidieuses de l'Inquisition. C'était à l'accusé à chercher laborieusement ses fautes, à faire des efforts de mémoire

pour les aggraver. Son salut dépendait
1718. de se déclarer, de se prouver criminel. Un oubli, une réticence innocente ou même louable, devenait un crime; ou plutôt, épié, pressé, surpris de tous côtés, il ne pouvait éviter sa condamnation. S'il taisait ses fautes, son silence le rendait coupable: s'il les dévoilait, il était convaincu par son aveu.

Enfin, après deux jours de recueillement, ce que le Tsarévitch déclara de plus grave, c'est que, dans le temps de sa fuite, croyant que la mort de son père était prochaine, parce qu'on le disait attaqué d'épilepsie, il avait formé le projet de venir en Pologne, lorsqu'il apprendrait que le Tsar ne serait plus; que de-là son dessein était de passer en Ukraine, où le général Bauer, son ami, avait un corps d'armée; qu'il espérait être aidé alors par la Tsarevne Marie et par le Clergé, et qu'il comptait même sur la faveur du peuple, dont on lui avait dit souvent qu'il était aimé.

Pierre interrogea lui-même son fils. Le jeune prince, vivement pressé par un père dont il n'avait jamais approché qu'en tremblant, déclara que par le mot *à présent*,

effacé deux fois dans sa lettre aux évêques, il avait entendu qu'il faudrait répandre 1718. cette lettre dans le public, pour intéresser la nation à son sort, comme il en avait vu des exemples dans l'histoire : qu'ensuite il avait eu des remords sur cette expression et l'avait effacée ; que, quand il avait entendu parler d'une révolte dans le Mecklenbourg, il avait dit avec vivacité : « Dieu » veuille que cela ne finisse pas comme » mon père le voudrait bien! « Il avoua que, si cette révolte avait été véritable, et que les mécontens l'eussent appelé, il aurait été les trouver, pourvu qu'ils eussent été assez forts ; mais qu'il n'avait pas eu dessein de se rendre auprès d'eux, s'il n'y était pas invité.

Voilà le plus grand crime du Tsarévitch ; et ce crime n'est qu'une pensée flottante, incertaine, qui n'a été confiée à personne.

Le Tsar ordonna au Clergé et aux juges-commissaires de se rendre au sénat le 4 juin. On assure que souvent il passait des heures entières à genoux, priant dieu de l'éclairer sur ce qu'exigeaient les véritables intérêts de la Russie. Heureux si dieu eût adouci son coeur!

Les juges vinrent au sénat le jour

indiqué, après avoir entendu la messe. Le
1718. malheureux Alexis fut conduit devant eux par quatre bas-officiers. On lut à haute voix les lettres du Tsar à son fils, les réponses du prince, ses aveux, et toutes les pièces relatives à ce grand procès. Après cette lecture, le Tsarévitch prononça qu'il était coupable, et fut reconduit à la citadelle.

Lorsqu'il fut retiré, on lut une déclaration du Tsar au Clergé, signée de sa main, et conçue en ces termes:

» Vous venez d'être suffisamment informés du crime de mon fils contre nous, » son père et son Souverain: crime presque inouï dans le monde. Quoiqu'en » vertu des lois ecclésiastiques et civiles, » celles sur-tout de la Russie, qui permettent même au simple citoyen de juger son fils, nous puissions nous établir » seul juge de son crime; cependant la » crainte de dieu nous arrête, et nous » craignons de nous tromper. Il est naturel, en effet, de voir moins clair que » les autres dans ses affaires personnelles. » Ainsi, comme les plus savans médecins » n'osent pas traiter leurs propres maladies; nous vous découvrons le mal dont » nous sommes attaqués, et vous prions

» de donner toute votre attention à le gué- 1718
» rir. Nous craignons la mort éternelle si
» nous voulons le guérir nous-mêmes;
» d'autant plus que nous avons, d'abord par
» écrit et ensuite de bouche, promis à notre
» fils son pardon, s'il déclarait sincèrement
» toutes ses fautes. Mais il s'est rendu in-
» digne de ce pardon, en taisant plusieurs
» choses de la plus grande importance, et
» sur-tout son dessein de révolte et de re-
» bellion contre son père et son Souverain.
» Et quoique cette affaire soit du ressort des
» juges séculiers, à qui nous allons la dé-
» noncer par une loi expresse, cependant,
» pour ne pas nous égarer, nous demandons
» vos avis et nous soumettons à la parole de
» dieu qui ordonne d'interroger les ecclé-
» siastiques sur la loi divine. Ainsi, ce
» n'est pas une décision que nous deman-
» dons aux membres du Clergé; nous les
» prions seulement, comme interprètes de
» la parole divine, de nous montrer, par
» le texte des saintes-écritures, quelle peine
» mérite le crime de notre fils; crime énor-
» me, qui a beaucoup de rapport avec celui
» d'Absalon. Vous devez nous donner
» votre réponse par écrit, afin qu'elle serve
» à nous régler, et que nous puissions, dans

1718. „ cette affaire, mettre notre conscience en „ repos..... Nous vous protestons, par le „ jugement de dieu, que vous devez agir „ sans aucun respect humain, sans passion „ et sans crainte. “

La déclaration aux juges séculiers était à-peu-près semblable; elle finissait en ces termes: » Je vous jure par dieu même, et » par le jugement dernier, que vous ne » devez avoir aucune crainte, et que vous » devez oublier que vous jugez le fils de » votre Souverain. Ne regardez pas la » personne, mais jugez avec équité, et ne » perdez ni votre ame ni la mienne, afin » que nous soyons innocens au jour du juge» ment terrible, et que notre patrie jouisse » d'un repos inébranlable. »

En conséquence de ces ordres du Souverain, l'accusé comparaît le 17 juin devant ses juges. Il est interrogé, et ses nouveaux aveux ne le montrent pas plus criminel.

Il craignait tant de ne pas se rendre assez coupable, que, dans un autre interrogatoire, il chercha à se ressouvenir de ses anciennes confessions; ne se croyant pas permis de cacher à ses juges ce qu'il avait dévoilé dans le tribunal de la pénitence. Il déclara qu'en se confessant à Iakof Ignatief, il

il s'était accusé de souhaiter la mort à son père, et qu'Iakof lui avait répondu: „Dieu » vous pardonnera; nous la lui souhaitons » aussi. « Il avait appris de ce même directeur, que le peuple, en buvant à sa santé, l'appelait l'espérance de la Russie. 1718.

Dans ce procès où tout est singulier, où tout est contre les bonnes lois, où tout est affreux; voilà le pénitent qui dénonce son confesseur. Le confesseur est interrogé: il convient des indiscrétions dont on l'accuse; mais il a oublié qu'elles étaient les personnes dont il voulait parler, en disant de la mort du Tsar: » nous la lui souhaitons aussi. « Il ne se ressouvient pas non plus des gens qui, en buvant à la santé du Tsarévitch, l'appelaient l'espoir de l'Etat. Ainsi le bon et honnête Iakof n'a rien oublié, ne nie rien de ce qu'on va lui imputer à crime; mais il a oublié toutes les personnes que sa déposition ferait traiter en criminels d'état.

Des flots de sang auraient coulé en Russie par la main des bourreaux, si tous les accusés avaient été aussi faibles qu'Alexis. Que par exemple le confesseur Iakof eût nommé ceux qui souhaitaient la mort du Tsar, ou qui appelaient le Tsarévitch l'espérance de l'Etat, et que ceux-ci en eussent déclaré d'autres

1718. à leur tour, il semble que les bourreaux auraient manqué pour le supplice des coupables.

Le 21 juin, les chefs du Clergé donnèrent leur sentiment par écrit sur le délit du Tsarévitch. Ils citaient d'abord ces passages de l'Exode: „ respecte ton père et ta mère.... » Tu ne maudiras point le prince de ton » peuple.... Que celui qui aura frappé son » père ou sa mère, meure de mort, etc." Ils rapportaient l'histoire d'Absalon, ils proposaient l'exemple de Jésus-Christ qui s'est soumis à son père, et les préceptes du sauveur, qui a ordonné de rendre à César ce qui appartient à César; enfin ils citaient plusieurs autres passages tirés de l'ancien et du nouveau testament; et, après avoir soumis le jugement de ce grand procès à la prudence du Souverain, ils continuaient en ces termes:

„ Si notre monarque très-clément veut » punir le pécheur suivant la grandeur de » sa faute, il a sous les yeux les exemples » que nous lui présentons, et que nous » avons tirés de l'ancien testament. S'il » veut se livrer à sa clémence, il a l'exemple » de notre sauveur lui-même, de Jésus-» Christ, qui reçoit l'enfant prodigue qui

» s'est repenti, qui renvoie en paix la femme 1718.
» adultère, elle qui, suivant la loi, devait
» être lapidée, et qui aime mieux la bonté
» que le sacrifice..... Il a aussi l'exemple de
» David, qui, voulant épargner son fils et
» son persécuteur, dit à son général Jóab,
» et aux autres capitaines qui marchaient
» contre ce fils ingrat: *Epargnez mon fils*
» *Absalon*. Le père voulut l'épargner, mais
» la justice de Dieu ne l'épargna pas. Enfin
» le coeur du prince est dans les mains de
» Dieu: qu'il choisisse le meilleur parti. «

Cet écrit était signé de huit prélats, de trois archimandrites et de deux docteurs. L'Archevéque de Rézan signa le premier: il avait le malheur d'être lui-même compromis dans le procès du Tsarévitch, pour avoir fait dans un sermon l'éloge de ce prince.

Le conseiller-privé Tolstoi alla faire encore au Tsarévitch, de la part de son père, les questions suivantes, qui étaient au moins inutiles:

„ Pourquoi il n'avait pas voulu suivre
» son père et remplir ses volontés? S'il ne
» savait pas que c'était une indécence, un
» péché, une honte que la désobéissance?

„ Pourquoi il avait vécu dans l'indolence
» et sans craindre aucune punition? «

1718. » Pourquoi il avait cherché la succession » par une autre voie que l'obéissance, com» me son père l'y avait engagé? «

A ces questions puériles, Alexis répondit avec la simplicité d'un enfant: qu'il savait bien que la désobéissance était un péché; mais que, livré dans l'enfance aux nourrices et aux filles de la chambre, il n'avait appris d'elles qu'à mentir et à s'occuper de vains amusemens: qu'ensuite il avait eu pour gouverneurs le prince Viazemski et les deux Narischkin, de qui il n'avait rien appris de mieux: que lorsque son père lui avait fait apprendre l'allemand, il ne s'était donné que par force à cette étude et l'avait fort négligée: que Menchikof, à qui son père l'avait confié depuis, avait eu sur lui plus d'attention; mais qu'en l'absence de ce vigilant gouverneur, Viazemski et les Narischkin flattaient son goût pour la paresse et partageaient avec lui ses plaisirs: qu'il n'en avait pas de plus doux que de se trouver avec des popes et des moines et de s'enivrer avec eux: qu'accoutumé à vivre avec ces sortes de gens, c'était eux qu'il respectait et qu'il prenait pour modèles: que par eux il concevait chaque jour plus d'éloignement pour le métier des armes et pour les autres occupations

qui conviennent à un prince: qu'il était enfin
parvenu à ne plus soutenir la vue de son père 1718.
et à souhaiter d'en vivre éloigné: que, devenu plus libre lorsque le soin de l'administration lui fut confié, il se livra encore plus à ses goûts et à son commerce avec les prêtres et les moines: qu'il était affermi par Kikin dans sa manière de vivre: qu'envoyé par son père dans les pays étrangers, il y avait un peu profité, mais sans corriger cependant son caractère dépravé.

Que c'était ce mauvais caractère qui l'avait empêché de redouter la punition paternelle: qu'il craignait son père, mais non pas d'une crainte filiale: qu'à son retour d'Allemagne il s'était blessé la main d'un coup de pistolet pour n'être pas obligé de dessiner devant son père: qu'interrogé par le Tsar sur la manière dont il s'était blessé, il n'avait pas voulu déclarer la vérité; ce qui prouve qu'il n'avait pas une vraie crainte filiale.

Que s'étant de plus en plus éloigné du bon chemin et de l'imitation de son père, il n'avait plus pensé à se procurer le trône que par une mauvaise voie: qu'il avait desiré d'y parvenir par la force d'un secours étranger: et que, si ceux qui auraient favorisé son dessein lui avaient demandé par

reconnaissance une armée russe, ou des
1718. sommes d'argent considérables, il les aurait satisfaits en tout, et aurait fait de grands présens à leurs ministres et à leurs généraux: qu'il aurait entretenu à ses frais les troupes qu'on lui aurait fournies pour remplir son projet, et qu'il n'aurait jamais cru les payer trop cher.

La simplicité enfantine de toute cette dernière déclaration est précieuse: elle prouve que le Tsârévitch pouvait avoir les vices et la grossièreté d'une mauvaise éducation, mais qu'il ne pouvait être criminel. Ce n'est pas ainsi que se déploie l'ame forte d'un scélérat capable de méditer de grands forfaits politiques, d'en nourrir long-temps le projet, d'en préparer l'exécution, de les commettre enfin. Que pouvait entreprendre un homme assez timide pour endurer la douleur d'un coup de pistolet, dans la crainte de dessiner devant son père? Et quel est le délit d'un malheureux qui n'a formé que des desirs vagues et des pensées incertaines?

Mais que serait-ce, si ses aveux les plus forts lui avaient été dictés, arrachés, extorqués? si l'on avait mis à profit sa timidité, sa faiblesse, pour le forcer à se montrer plus coupable qu'il ne l'était en effet? Si,

chaque jour des mauvais traitemens nouveaux fatiguaient, domptaient sa patience, et l'obli- 1718.
geaient à faire les aveux qu'on exigeait de lui? si l'on employait même les tortures pour vaincre sa résistance? si ses cris et le bruit des coups qu'il recevait étaient entendus par un prisonnier qui était en même-temps dans la forteresse et qui a dévoilé depuis cet odieux secret? si le Tsar lui-même était le spectateur et peut-être le ministre des tourmens de son fils? On ne peut s'empêcher de rapporter cette tradition: mais elle afflige l'humanité qui se plaît à la révoquer en doute; elle semble en même-temps choquer la vraisemblance.

Peut-on croire en effet qu'on eût renfermé si près d'Alexis un prisonnier à qui l'on eût ensuite rendu la liberté? N'aurait-on pas fait périr dans la prison ce dépositaire d'un secret dangereux? Un prince capable de traiter ainsi son propre fils aurait-il épargné un homme obscur? Est-ce avec tant d'imprudence que se commettent ces horreurs, qu'on a trop long-temps appelées des coups d'Etat?

Mais, d'un autre côté, est-ce bien de son propre mouvement que le Tsarévitch a fait cette déclaration absurde, qu'il aurait

bien pu aller se joindre aux révoltés du Mec-
1718. klenbourg, s'ils avaient été les plus forts, et qu'ils l'eussent appelé: et cet autre aveu, qu'il aurait accordé tout ce que ceux qui l'auraient placé sur le trône eussent exigé de lui? Est-ce bien sans y être contraint par aucune violence qu'il a révélé sa propre confession? Ces confidences de ses pensées les plus intimes, de ses rêveries fugitives, qu'il fait à des juges acharnés à sa perte, portent le caractère d'une imprudence stupide, ou d'un aveu arraché par la force.

Croira-t-on qu'il ait fait sincèrement et de lui-même l'éloge des soins que Menchikof avait pris de son éducation; lorsqu'on sait d'ailleurs que Menchikof approchait de lui tout au plus trois ou quatre fois par an, et ne lui parlait qu'avec le ton du mépris le plus dur et le plus outrageant? Si on le contraignit à louer le favori de Pierre, l'ami de Catherine, ne peut-on pas lui avoir dicté de même tout ce qu'on voulait lui faire dire?

Tels sont les doutes qui se présentent d'eux-mêmes à l'esprit, et qui peut-être ne seront jamais résolus.

Ce qui n'est pas douteux, et ce qui est

déplorable, c'est que les juges du Tsarévitch, quoique ce prince ne fût coupable que d'imprudence et d'indiscrétion, le condamnèrent, d'une commune voix, à la mort. Nous allons traduire, dans toute leur horreur, les principaux articles de leur prononcé. 1718.

» En l'année 1718, le 24 juin, par ordre
» exprès de sa majesté Tsarienne, signé de
» sa main.... Nous soussignés ministres, sé-
» nateurs, Etats militaire et civil..... Quoi-
» que suivant la loi de l'empire de Russie,
» et comme sujets naturels de sa majesté
» Tsarienne, il ne nous appartienne pas de
» faire ce qui dépend uniquement de la vo-
» lonté illimitée de sa majesté, dont la puis-
» sance vient de dieu seul et n'a point de
» bornes, et que par conséquent elle seule
» puisse porter ce jugement; cependant
» pour obéir à l'ordre sublime de sa majesté
» Tsarienne, notre suprême seigneur, après
» un sain examen, sur notre conscience
» chrétienne, sans crainte, sans complai-
» sance, sans acception de personne, ayant
» devant nous la loi de dieu.... Nous avons
» conclu et arrêté unanimement, et sans
» contradiction, que le Tsarévitch Alexis,
» par l'attentat et le crime commis par lui

» contre son père et son Souverain, est di-
1718. » gne de mort. Car, quoique sa majesté
» Tsarienne, par sa lettre envoyée de Spa
» au Tsarévitch..... lui ait promis son par-
» don, s'il revenait de bon gré... cependant
» il s'en est rendu indigne en ne revenant
» pas volontairement, comme il est ample-
» ment constaté par le manifeste du 3 février
» 1718, imprimé et publié par oukaze de sa
» majesté Tsarienne. Il est vrai que lorsque,
» le 3 février, le Tsarévitch fut introduit
» dans la salle d'audience à Moskou, sa
» majesté Tsarienne eut pitié de lui, comme
» d'un fils qui demandait grâce et implorait
» son pardon, et qu'il le lui promit: mais
» sous la condition que le Tsarévitch décla-
» rerait, sans rien céler, ce qu'il avait fait
» et ce qu'il avait eu dessein de faire jusqu'à
» ce jour contre sa majesté Tsarienne, tous
» ceux qui l'avaient aidé par des effets ou
» par leurs conseils, ou qui avaient été ins-
» truits de ses projets. ajoutant que s'il gar-
» dait le silence sur quelque fait ou sur
» quelque personne, son pardon demeure-
» rait sans effet.... Non-seulement il a gardé
» le silence sur un grand nombre de person-
» nes, mais même sur les faits les plus gra-
» ves et les plus criminels, principalement

» sur son dessein de rebellion contre son 1718.
» père et seigneur, et sur son ambition déjà
» conçue depuis long-temps, de se procu-
» rer le trône de son père, même du vivant
» de ce prince, par différentes ruses et de
» mauvais moyens; mettant son espérance
» dans le bas peuple, et souhaitant la mort
» prompte de son Souverain.... Par-là il a
» perdu le pardon que son père et seigneur
» lui avait promis, s'il faisait un aveu géné-
» ral en présence de sa majesté Tsarienne,
» des ordres ecclésiastiques et séculiers, et
» devant les juges-commissaires... Un pro-
» jet aussi criminel et presque inoui dans le
» monde, de donner la mort à son suprême
» seigneur, le père de la patrie, à son très-
» clément père suivant la chair, est digne
» de mort...

» Et quoique, comme esclaves et sujets,
» nous prononcions cette décision dans toute
» la tristesse de notre coeur et les larmes aux
» yeux, considérant qu'il ne nous convient
» pas, à nous qui sommes soumis à la puis-
» sance monarchique de porter un tel juge-
» ment, et sur-tout contre le fils de notre
» clément Souverain; cependant comme
» c'est sa volonté que nous jugions, nous
» déclarons ici notre juste opinion et notre

1718. » jugement, dans toute cette pureté et cette » conscience chrétienne, avec laquelle nous » espérons comparaître au jugement juste » et terrible du dieu tout-puissant. D'ailleurs nous soumettons cette décision à la » volonté et à la puissance illimitée de sa » majesté Tsarienne, notre très-clément » monarque. «

Ce jugement fut signé par quatre-vingt-neuf officiers de différens grades dans l'Etat militaire, et par trente-cinq ministres et autres personnes de l'Etat civil. De ces cent vingt-quatre juges, il ne s'en serait pas trouvé un seul qui eût signé la condamnation d'Alexis, s'ils eussent été libres, s'ils eussent osé obéir à la voix de leur conscience. Mais tout tremblait sous le Tsar: on ne connaissait d'autre loi, d'autre justice que sa volonté. Il est vrai qu'en apparence il avait laissé une entière liberté aux juges: mais ils savaient bien ce qu'ils devaient prononcer pour lui plaire, et ils sacrifièrent le jeune prince à la crainte de la disgrace. C'est une honte pour la Russie et une preuve que le monarque avait avili, par la terreur, les ames de la nation, qui se sont relevées sous un gouvernement plus doux.

Le Tsarévitch a la simplicité de déclarer

qu'il s'est accusé en confession d'avoir souhaité la mort de son père: et, sur cet aveu, 1718.
il est traité de parricide. Il est vrai qu'on lui a fait avouer aussi qu'il se serait joint aux rebelles du Mecklenbourg: mais ce n'est point un projet arrêté, une idée fixe, un commencement de complot: ce n'est qu'une simple pensée, une vue intérieure et passagère; il ne s'en est ouvert à personne, il s'y est d'autant moins arrêté, qu'il ne croyait pas devoir la mettre à exécution. Quel homme ne périrait pas du dernier supplice, s'il devait être jugé sur les pensées qui se sont offertes à son esprit? Si des pensées, qui fuient comme l'éclair, devaient être punies comme leur exécution?

Le Tsarévitch fut amené le lendemain dans la chambre du sénat: il y renouvela devant les juges l'aveu de sa faute: on lut son jugement, et il fut reconduit dans sa prison.

Le saisissement, l'agitation, l'image de la mort et d'une mort ignominieuse, firent tomber le jeune prince en apoplexie. On vint, dès le matin, apporter cette nouvelle au Tsar, et, quelques heures après, on lui annonça que son fils était en danger. Pierre fit assembler les Grands dans son palais et

1718. resta avec eux, jusqu'à ce qu'un troisième courrier lui apprit qu'il n'y avait plus d'espérance, que son fils ne passerait pas la soirée, et qu'il demandait à voir son père. Le Tsar partit aussitôt, accompagné des Grands qui se trouvaient auprès de lui. Dès que le Tsarévitch le vit, il lui dit en pleurant, qu'il avait péché contre dieu et contre son père, qu'il n'espérait pas guérir de sa maladie, et que, quand il en reviendrait, il était indigne de vivre. Il pria son père, au nom de dieu, de lever la malédiction qu'il lui avait donnée à Moskou, de lui pardonner ses fautes, de lui donner sa bénédiction paternelle, et de faire prier dieu pour lui.

Le Tsar versa, dit-on, des larmes avec tous les assistans. Il était trop tard. Il fallait pleurer sur son fils et le bénir, quand ce malheureux prince venait de Naples se jeter en tremblant dans ses bras.

A quatre heures du soir, le major des gardes Ouchakof vint annoncer que le Tsarévitch touchait à son dernier moment et demandait à voir encore son père pour la dernière fois. Le Tsar refusa d'abord: on dit que ce fut par attendrissement. On lui représenta qu'il ne pouvait priver de cette grâce un mourant, tourmenté par

les remords. Il se mit en chemin; mais, lorsqu'il entrait dans sa chaloupe, on lui rapporta que son fils n'était plus. 1718.

Le 28, le corps d'Alexis fut posé dans un cercueil découvert, doublé de velours noir et revêtu d'étoffe d'or. Il fut conduit par le vice-chancelier et par quelques autres personnes de marque, de la forteresse, à l'église de la Trinité, où le peuple vint lui baiser la main.

Le 30, sur le soir, le corps fut transporté de cette église dans celle de la forteresse, et enterré à côté de son épouse. Le Tsar, la Tsaritse et toute sa cour accompagnèrent le convoi; et les historiens remarquent que Pierre versa des larmes pendant toute cette cérémonie; il avait montré la plus dure insensibilité pendant tout le cours du procès.

Tels furent sur la mort d'Alexis les détails publiés par ordre de la cour: mais l'Europe entière crut que ce malheureux prince avait péri de mort violente, et cette opinion ne manquait pas de fondement. Büsching, auteur allemand, connu par un grand nombre d'ouvrages, avait passé longtemps à S. Pétersbourg et avait eu des liaisons d'amitié avec Anne Cramer, intime

1718. confidente de Pierre I et de Catherine. Il a publié, sur le témoignage de cette fille qu'Alexis fut décapité par ordre de son père, et qu'Anne Cramer, alors première femme de chambre de la Tsaritse, dont elle devint dans la suite fille d'honneur, fut employée à coudre la tête du prince au tronc, avant qu'il fût exposé sur le lit de parade. Son col fut enveloppé d'une large cravate noire (*).

Henri Bruce, adjudant et ami du Maréchal Wayde, fait entendre dans ses mémoires (**) qu'Alexis a été empoisonné. Ce fut Bruce lui-même qui fut chargé d'aller demander à l'apothicaire la *potion forte* qu'on lui avait commandée. Il ne se fut pas plutôt expliqué sur sa commission, que

(*) M. Coxe a su d'une dame qui avait été fort liée avec Anne Cramer, que cette fille se refusait toujours aux questions de son amie sur la mort d'Alexis, et que le seul aveu que cette dame ait pu en arracher, c'est que c'était elle qui avait préparé le corps du prince avant qu'il fût exposé en public. M. Coxe ajoute qu'il a su d'un Anglais qui avait été attaché au prince Cantemir, qu'Alexis avait eu la tête tranchée dans sa prison. Cantemir avait été dans la plus haute faveur auprès du Tsar.

(**) Les mémoires de Henri Bruce ont été imprimés en anglais en 1782.

que l'apothicaire devint pâle et tremblant: Bientôt après arriva le maréchal Weyde 1718. dans un état de trouble aussi violent que celui de l'apothicaire. On lui donna un gobelet d'argent fermé de son couvercle, et il l'emporta en chancelant. Ces détails ne permettent guère de croire que cette *potion forte* fut autre chose que du poison.

Le récit de Bruce semble contrarier celui de Busching, et cependant on peut les concilier: il se peut que le prince aït opiniâtrément refusé le poison et qu'on lui ait tranché la tête. On prétend que c'est le maréchal Weyde qui fut chargé de l'exécution. » Très-peu de personnes, dit Henri Bruce, » croient que la mort d'Alexis ait été natu-» relle: mais il était dangereux de dire ce » qu'on en pensait. Le ministre de l'Em-» pereur et celui des états de Hollande ont » reçu défense de paraître à la cour pour » avoir parlé trop librement à ce sujet: » on se plaignit d'eux à leurs supérieurs » et tous les deux furent rappelés. »

Il avait été facile de prévoir que le procès d'Alexis finirait d'une manière tragique. Si le Tsarévitch vivait, Pierre n'avait rien gagné en faisant prononcer sa condamnation, et s'étant chargé gratuitement de ce qu'avait

d'odieux une si cruelle sentence. La mort
1718. civile d'Alexis ne l'aurait pas empêché de renaître pour succéder à son père, si ses droits anéantis avaient été réclamés et soutenus par un parti puissant; ou même, sans appui, il serait monté sur le trône, lorsque son fils y fut élevé après la mort de Catherine. Pour que les desseins du Tsar fussent remplis, il fallait qu'Alexis mourût.

On connaît le mot de Pierre I à l'ambassadeur d'une puissance étrangère. » Si ce » doigt était gangrené, lui dit-il en lui mon» trant un de ses doigts, hésiterais-je à le » faire couper? — On traiterait de cruel, » ajouta-t-il, un Souverain qui priverait son » héritier de sa succession; mais la vraie » cruauté est de sacrifier le salut de l'Etat » à l'ordre de succession établie. » Cette conversation fut antérieure de plusieurs années à la mort du Tsarévitch: mais l'ambassadeur comprit dès-lors que ce jeune prince serait au moins condamné un jour à l'état monastique (*).

---

(*) Lettre de l'envoyé de Vienne, du 15 novembre 1715, publiée par M. Coxe dans ses *Voyages au nord de l'Europe*. Voici comment le ministre termine sa lettre : » A présent je » comprends le motif de la loi publiée dernièrement par le

Sans doute Alexis était peu capable de régner: mais c'est un inconvénient attaché aux gouvernemens héréditaires, qu'un prince faible succède souvent au grand homme. L'expérience a prouvé que ce malheur est encore préférable aux troubles, aux dissentions, à l'anarchie périodique des gouvernemens électifs. Déjà depuis plusieurs siècles un usage consacré par le temps, et qui dès-lors avait plus de force qu'une loi, rendait le trône de Russie héréditaire. Pierre vient: ce fier et violent destructeur des anciennes coutumes, ne sait pas respecter cet usage, qui seul pouvait garantir le repos de ses peuples. Frappé de l'incapacité de son fils, et craignant que ses propres institutions, ne soient un jour renversées ou faiblement protégées, il exclut ce prince de sa succession; et, pour mettre entre lui et le

1718.

» Tsar, qui adjuge tous les biens de la famille à un des enfans mâles et qui laisse, en même-temps, au père le pouvoir absolu de nommer son héritier sans aucun égard au droit d'aînesse. *Je suis maintenant convaincu que le Tsar a pris la résolution de donner l'exclusion à son fils aîné, ensorte que nous verrons un jour Alexis, avec sa tête rasée, jeté dans un monastère, et obligé de passer le reste de sa vie à prier et à chanter des hymnes.* «

trône une barrière invincible, il le fait flétrir
1718. par un arrêt de mort. Que la mort d'Alexis ait été naturelle ou forcée, qu'il ait fini par une attaque d'apoplexie, par le poison, ou par le fer, il ne survécut pas à sa condamnation. Mais Pierre ne crut pas en avoir assez fait : quelques années après (en février 1722) il régla par une loi expresse la
Jiśné Petr. Velikago. succession au trône, comme il avait fait l'héritage des particuliers. Il ordonna que le Souverain de Russie fût maître à perpétuité de nommer à son gré son successeur, de révoquer son choix et d'en faire un nouveau. Il obligea ses sujets de se soumettre à cette loi funeste à la patrie, sous peine d'être regardés comme traîtres envers cette même patrie. C'est à cette imprudente loi qu'on doit attribuer toutes les révolutions qui ont affligé la Russie. Avant lui l'ordre de la succession au trône était déterminé; c'est lui qui l'a rendu incertain: c'est lui qui a ouvert dans son empire cette source abondante de troubles et de conspirations (*). Ne valait-il pas mieux qu'Alexis régnât?

(*) La succession au trône ne dépendra plus des caprices du Souverain. Suivant l'oukase, ou loi portée par Paul I, lors

Sa mort ne satisfit point encore à la vengeance de son père. Ceux qui avaient 1718.
eu le malheur d'entrer dans sa confiance, ceux qui avaient approuvé sa fuite, ceux qui avaient pris quelque intérêt à son sort, devaient être sévèrement punis. Lapoukin, qui avait dit au résident Bleyer que le Tsarévitch était regretté, et que sa fuite pourrait bien occasionner quelques troubles; le moine Iakof, confesseur du prince; Ivan Aphanassief, maréchal de sa cour; Voronof, son maître d'hôtel; Doubrovski, et quatre autres de ses serviteurs furent condamnés au supplice de la roue. Ils furent amenés sur la place: Pierre voulut bien commuer leur

de son couronnement, le 16 avril 1797, la couronne appartiendra au fils aîné et à toute sa postérité mâle; au défaut de celle-ci, au second fils et à sa postérité mâle; et au défaut de mâles, aux enfans ou descendans femelles, en observant toujours la proximité. Si l'héritière possède une couronne étrangère, elle sera obligée d'y renoncer, avant de prendre celle de Russie. Si elle ne professe pas la religion grecque, elle sera obligée de l'embrasser. Au refus de ces deux conditions, la couronne passera à la personne la plus proche du trône. En cas de minorité, le monarque nommera un régent à son successeur. S'il n'en a pas nommé, la régence appartiendra à la mère du Souverain mineur, ou, au défaut de mère, au plus proche parent. La majorité est fixée à seize ans. Cette loi est déclarée fondamentale.

peine; Lapoukin, Iakof, Aphanassief,
1718. Doubróvski et Voronof eurent la tête tranchée, les autres reçurent le knout. La maîtresse du Tsarévitch, cette timide Euphrosine, qui avait eu la faiblesse d'accuser son amant, fut remise en liberté. Le prince Dolgorouki, dont l'indiscrétion n'était pas plus criminelle, mais était peut-être plus grave que celle de Lapoukin; le Tsarévitch de Sibérie, qui voyait en songe la mort du Tsar et la ruine de Pétersbourg; un prince Lvof, un Narischkin, furent envoyés en exil. Pourquoi cette différence de punition entre des hommes qui tous n'avaient mérité que la disgrace du Souverain?

L'évêque de Kief avait eu le malheur d'inspirer au Tsarévitch de la confiance. Ce prince lui avait écrit du château Saint-Elme une lettre particulière; la lettre n'était pas parvenue à son adresse: cependant le prélat n'en fut pas moins arrêté dans son diocèse, On l'amenait à Moskou, il mourut en chemin, et l'on crut qu'il s'était empoisonné.

Pierre, qu'on dit avoir répandu des larmes sur son fils expirant, et qui en avait encore versé aux funérailles de ce prince, poursuivit sa mémoire et ne lui laissa pas même la triste paix du tombeau. Après la punition

des amis du Tsarévitch, il se rendit au sénat, et se vanta d'avoir fait éprouver sa justice à son fils lui-même, » homme plus » faux et plus ingrat qu'on n'aurait pu le » penser. « Il se fit gloire de son excessive sévérité, qu'il attribuait à son amour pour la nation. Il ne déposa point encore le glaive de la justice: mais il le conservait pour une cause plus juste, pour punir des oppresseurs puissans qui s'abreuvaient du sang des faibles. Un tribunal fut établi pour rechercher leurs malversations.

1718

Ainsi les moyens qu'il avait employés pour contenir les déprédateurs publics, avaient été impuissans. Les principaux coupables furent encore ceux qui avaient déjà reçu leur pardon pour le même crime: le prince Menchikof, l'amiral comte Apraxin et son frère. Ils furent obligés de remettre leurs épées aux officiers de la justice, et de garder les arrêts pendant l'instruction de leur procès. Convaincus de péculat, ils devaient s'attendre à perdre au moins leurs dignités. La grandeur de leur faute, la sévérité des lois militaires, d'après lesquelles ils étaient jugés, la dureté du Tsar, tout leur ôtait l'espérance d'obtenir leur grâce.

1718. Mais Pierre, qui avait puni avec toute la rigueur du despotisme des gens qui s'étaient permis contre sa personne quelques indiscrétions, pardonna aux ennemis du peuple. Il se contenta de leur infliger des peines pécuniaires, et se chargea lui-même de leur punition corporelle: car lorsque ses favoris, ses gentilshommes, ses valets, se rendaient coupables de quelques fautes, ils éprouvaient ce que pesaient le bras et la canne d'un Souverain qui savait se faire craindre, et qui n'avait jamais appris à se respecter lui-même. Menchikof, élevé si haut qu'il ne voyait que le prince au-dessus de lui, fut souvent exposé à ces punitions familières. Mais quel sentiment d'honneur pouvait-il régner dans une cour où le Souverain corrigeait ses amis à coups de bâton; où l'exécuteur couronné se dégradait autant que le coupable, sans que l'un ni l'autre ressentît aucune honte? Ne peut-on pas attribuer à cet avilissement les vices de Menchikof, qui joignait aux talens d'un bon général, d'un ministre habile, l'ame rapace d'un financier?

Anecdotes de Pierre le Grand. Tant de fois convaincu, et plutôt puni comme un méchant valet que comme un ministre coupable, il fut toujours incorrigible.

Jamais le sénat ne put lui faire rendre compte de ses infidélités. Personne, dans ce corps respectable, n'osait élever la voix contre les déprédations du favori. On se contenta d'en dresser un état succinct, qu'on mit sur la table à la place où siégeait le Tsar. Pierre vit ce papier, le parcourut négligemment et sembla n'y faire aucune attention. Le papier restait toujours à la même place. Enfin un jour, Tolstoi, assis au sénat à côté du Tsar, eut le courage de lui demander ce qu'il pensait de cette pièce. » Rien, ré» pondit le prince, si ce n'est que Menchi» kof sera toujours Menchikof. «

1718.

## LIVRE VII.

PENDANT que ces différens procès, atroces, ou dégoûtans, affligeaient la Russie, elle se livrait à l'espoir d'une paix prochaine. Charles XII, conduit par Goertz depuis son retour de Turquie, n'avait plus cette haine envenimée qu'il avait conçue pour le Tsar. Il s'accoutumait à voir en lui un utile allié, un appui nécessaire pour les nouveaux desseins qu'il méditait. Toujours avide de

vengeance, c'était le roi de Danemarck, l'é-
1718. lecteur de Hanovre, le roi de Prusse, qu'il voulait punir de n'avoir pas respecté ses malheurs. Il se promettait de les accabler avec les forces réunies de la Russie et de la Suède.

Pour remplir ce projet, il fallait se réconcilier avec le Tsar. L'île d'Aland fut indiquée pour le congrès. Le baron de Goertz et le comte de Gullenbourg s'y rendirent, chargés de pleins-pouvoirs de la Suède: de Bruce, grand-maître de l'artillerie et Ostermann, alors conseiller de la chancellerie, et depuis grand-chancelier, furent les ministres de la Russie. Les conférences s'ouvrirent le 10 mai. Le prince Troubetskoi et le comte Golovin, faits prisonniers à la bataille de Narva, recouvrèrent enfin leur liberté. Le prince Khilkof, résident à la cour de Suède lors de la rupture, et que Charles avait fait arrêter, mourut lorsqu'il allait revoir sa patrie. Il rendit utile le loisir dont il jouissait dans sa captivité, en écrivant l'histoire de sa nation.

Les propositions dont Goertz fit l'ouverture au congrès, auraient troublé tout le Nord. Il voulait que l'électeur de Hanovre, roi d'Angleterre, rendît à la Suède

Brême et Verhden, le roi de Prusse Stettin, le roi de Danemarck tout ce qu'il avait pris, 1718.
et qu'Auguste cédât le trône de Pologne à Stanislas. On ne pouvait obtenir ces restitutions que par la force des armes. Goertz, ministre d'un prince trop affaibli, voulait le renforcer de toute la puissance du Tsar. Pierre, qui ne voulait pas s'attirer légérement de nouveaux ennemis, et qui desirait obtenir la paix, évitait adroitement de refuser et de promettre. Cette conduite indécise ne trompa point ses anciens alliés, et ils l'accusèrent dans la suite d'avoir partagé tous les desseins du ministre de Suède.

Cependant les affaires allaient lentement au congrès, parce que le plan de Goertz les embarrassait de mille difficultés. Pierre, pour donner plus d'ascendant à ses ministres, travaillait à rendre ses forces toujours plus formidables. Le roi de Suède employait contre le Danemarck le débris des siennes. Il abandonnait au Baron de Goertz le soin des affaires et des négociations politiques, et, rassuré par ce ministre sur les entreprises de la Russie, il entra lui-même en Norvège. La rigueur de l'hiver ne put l'empêcher d'assiéger Frédérickshald. Il trouva

la mort devant cette place le 30 décem-
1718. bre, à l'âge de trente-six ans. On crut dans le temps qu'il avait été tué d'un coup de coulevrine; on croit à présent qu'il fut assassiné. Sa carrière fut courte, mais brillante. Plus heureux, si, moins épris d'un faux éclat de gloire, il avait rendu sa vie plus utile à l'Etat. Brûlé du plus ardent enthousiasme, éperdument amoureux de l'immortalité, il était capable de tout ce qu'il y a de grand: mais gâté par le roman de Quint-Curce, il ne voyait de grandeur que dans le fracas des conquêtes, la désolation des peuples et le renversement des Etats.

Anecdote de Pierre le Grand.

On assure qu'en apprenant sa mort, Pierre versa des larmes, et s'il en répandit, elles étaient sincères. La nature l'avait fait bon, mais impétueux et colère; l'éducation l'avait laissé brut et grossier; c'était par principes qu'il était dur et quelquefois cruel, parce que, dans ses actes de cruauté, il ne voyait que de la justice.

La mort de Charles changea toute la face
1719. des affaires. Goertz était sorti de l'île d'Aland pour aller faire part à son maître de l'état des négociations. Il fut arrêté à Stockholm. Accusé d'avoir donné de mauvais conseils au roi, de l'avoir excité à opprimer

la nation, il fut condamné à perdre la tête. Ses papiers confirmèrent que par ses avis, Charles XII avait arrêté le plan de chasser de Pologne l'électeur de Saxe, celui de Hanovre d'Angleterre, et d'appeler à Londres le Prétendant. Pierre fut soupçonné de n'avoir pas désapprouvé ces projets, et d'avoir eu quelque disposition à les seconder. Ce soupçon lui attira la haine de George I, et des Souverains du Nord. 1719.

Dès que le sénat de Stockholm fut instruit de la mort de Charles, il éleva sur le trône Ulrique-Eléonor, soeur du feu roi. Si l'on eût suivi régulièrement l'ordre de la succession, la couronne devait être donnée au duc de Holstein, fils de la soeur aînée de Charles. Mais Ulrique-Eloénor était en Suède, et avait eu, dans l'absence de son frère, l'administration de l'Etat.

Le Tsar et la nouvelle reine se firent des protestations mutuelles de leur inclination pour la paix: mais Pierre fit en même-temps déclarer aux plénipotentiaires suédois, que si, dans l'espace de deux mois, les propositions qu'il avait faites n'étaient pas accordées, il ferait entrer quarante mille hommes en Suède, pour

imprimer aux négociations plus de célérité.

1719. La diète de Brunsvick forma, pour la pacification du Nord, un projet tout-à-fait opposé à celui de Goertz. On y regarda les provinces suédoises de l'Allemagne, comme des possessions plus onéreuses qu'utiles à la Suède, comme des sujets de guerres interminables. Il fut résolu de les abandonner aux puissances qui s'en étaient emparées. Mais comme il était juste qu'elles les achetassent par quelques services, elles devaient aider la Suède à rentrer dans la Finlande, et surtout dans la Livonie, le grenier de ce royaume. On ne laisserait au Tsar, de toutes ses conquêtes, que Pétersbourg, Cronstadt et Narva; et, s'il refusait de consentir à cet accord, toutes les Puissances contractantes réuniraient leurs forces pour l'y contraindre. C'est un de ces brillans et chimériques projets qui séduisent quelquefois des ministres, et dont l'impossibilité n'est trop souvent prouvée qu'après qu'ils ont coûté des flots de sang. Celui-là s'évanouit de lui-même.

Journ. Petr. Velik. L'empereur, excité par la cour de Londres, fut le premier à manifester ses dispositions contre le Tsar. Il fit sortir

de Vienne le résident de Russie, sans lui donner audience de congé, et fit en même-temps renvoyer de Breslau l'agent du commerce des Russes, qui ne se mêlait d'aucune affaire politique. Pierre choisit les jésuites pour en faire l'objet de ses représailles. Il les avait reçus depuis quelques années, à la sollicitation de l'Empereur; il les fit chasser de toutes les villes de sa domination, et les églises catholiques de Russie n'ont été desservies depuis que par des capucins et des récolets (*). 1719.

Pendant que les alliés privaient, en espérance, Pierre de ses conquêtes, Siniavin enlevait aux Suédois deux vaisseaux de ligne et un brigantin qui portaient du blé à Stockholm, et la flotte russe transportait en Finlande vingt mille hommes d'infanterie, et six mille de cavalerie.

Cependant la reine de Suède, enorgueillie par les offres de Georges I, qui promettait d'envoyer la flotte anglaise à son secours, fit signifier au Tsar qu'elle allait rompre les Sidé Pet. Vel.

(*) Depuis que cela a été écrit, les jésuites en sont rentrés en possession, quoique leur société fût détruite dans tout le reste du monde catholique.

conférences d'Aland, s'il ne consentait pas
1719. à restituer toutes les provinces qu'il avait conquises.

Journ. Pet. Vel. La réponse de Pierre fut d'envoyer la grande flotte commandée par l'Amiral Apraxin, et la flotte des galères aux ordres du général Lessi, attaquer la Suède au nord et au midi de Stockholm. Les deux descentes eurent le plus heureux succès. Nordkoping, Nikoping, d'autres villes, des villages entiers, des châteaux et des maisons de campagne, furent détruits par Apraxin. Des moulins, des fabriques de métaux, des magasins, eurent le même sort: quinze mille maisons furent brûlées, et la perte des Suédois, devenus si pauvres, fut évaluée à plusieurs millions.

Un parti de Kozaques s'approcha à deux lieues de Stockholm, et enleva un officier, et huit soldats de la garde. Il y eut un combat presque à la vue de cette capitale. Les Russes n'avaient que trois bataillons, et point de cavalerie: les Suédois en avaient; ils étaient beaucoup plus nombreux, ils pouvaient être secondés par leur armée, et l'époux de leur reine les commandait; ils furent battus.

Lessi

Lessi ne fit pas moins de mal. On ne faisait pas la guerre: on brûlait, on ravageait; on jetait dans la mer ce qu'on ne pouvait emporter ni détruire. 1719.

La reine effrayée fit prier le Tsar de suspendre les hostilités. Mais ses espérances furent bientôt après relevées par l'arrivée de la flotte anglaise, que conduisait l'amiral Norris. Carteret, envoyé d'Angleterre en Suède, écrivit au Tsar pour lui offrir la médiation de son maître. Norris joignit une lettre à celle de ce ministre. Ces dépêches furent remises aux plénipotentiaires qui étaient encore au congrès d'Aland, de la part de la Russie. Choqués du ton menaçant de ces lettres, ils refusèrent de les recevoir.

En même-temps, Campredon venait d'arriver à Stockholm en qualité de résident de France, et apportait aux Suédois une demi-année de subside. Georges rappela ses ministres de Pétersbourg. Les rois de Pologne, de Prusse, de Danemarck, que Pierre avait été près de sacrifier aux projets de Goertz, s'engageaient à soutenir la Suède contre la Russie. Cette négociation fut tenue secrète; mais elle ne put le rester au Tsar. Il avait pour ennemi tous ses anciens

Il ajouta que, s'il prenait des précautions
1720. pour se défendre, il n'en avait pas moins d'inclination pour la paix.

La Suède demanda plusieurs fois une
1721. suspension d'armes: mais Pierre, qui avait tout préparé pour la campagne prochaine, ne devait pas laisser à ses ennemis le temps de chercher contre lui des ressources. Il voulait les forcer à lui donner la paix, et répondit qu'il ne cesserait les hostilités qu'après l'avoir obtenue.

Nüé Pet. Vel. Persuadé qu'elle ne tarderait pas à lui être accordée, il prit des précautions pour ne pas perdre tous les prisonniers qu'il avait faits sur la Suède. Dans une longue captivité, ils avaient presque oublié une patrie ingrate, dont ils ne recevaient aucun secours, et s'étaient attachés au pays qui leur fournissait la subsistance. Plusieurs témoignaient hautement le désir de rester en Russie, et craignaient une pacification qui les forcerait à retourner dans le pays de leur naissance, pour n'y trouver que la misère. Le Tsar sut mettre à profit ces dispositions: il déclara, par un manifeste, qu'il serait permis à tous ceux qui desireraient s'établir dans son empire, de se fixer, à leur choix, dans toutes les villes et les villages de sa domination; à

condition cependant qu'avant la conclusion de la paix, ils ne s'établiraient, ni sur les frontières de la Pologne, ni sur les bords de la mer Baltique, à moins qu'ils n'eussent ou des propriétés ou une famille qui répondît de leur fidélité. Il leur assurait, pour eux et pour leur postérité, les biens qu'ils auraient acquis par leur industrie, leurs alliances ou des testamens: leur permettait d'exercer les arts, les métiers, le commerce, d'occuper des places dans les maisons des Grands, ou de se livrer à l'éducation de la jeunesse; il assurait ceux qui voudraient embrasser le service militaire, qu'ils ne seraient jamais forcés à combattre contre leur patrie, et donnait à ceux qui, par leurs talens, pouvaient travailler dans les différens colléges ou tribunaux, l'espérance d'y obtenir des emplois: il exemptait d'impôt pour plusieurs années ceux qui voudraient s'appliquer au défrichement des terres: il conservait les priviléges de la noblesse à ceux qui en jouissaient dans leur patrie, et à tous, l'exercice de leur religion, et toutes les libertés accordées en général aux étrangers. 1721.

La Suède était convenue avec ses alliés d'attaquer la Livonie, et sur-tout Révél, si

le Tsar n'acceptait pas les conditions qu'il
1721. leur plaisait de lui dicter. Mais à la vue des préparatifs de la Russie, elle ne sentit plus que de la crainte. Le refus que faisait le Tsar de recevoir la médiation impérieuse de l'Angleterre, obligea le nouveau roi de recourir à celle de la France. Des courriers ne cessaient d'aller de Stockholm à Pétersbourg, pour obtenir une suspension d'armes. Ces démarches furent inutiles, Pierre restait inébranlable dans ses résolutions.

Dès qu'on sut à Stockholm que ce prince acceptait la médiation de la France, Campredon, envoyé de cette couronne en Suède, vint à Pétersbourg. Il obtint des deux partis que le congrès se tiendrait à Neustadt.

Journ. Pet. I<sup></sup>
Les conférences étaient ouvertes; mais Pierre ne crut pas devoir se tenir dans l'inactivité: la guerre continua comme s'il n'y avait eu aucune ouverture pour une conciliation. Déjà la flotte anglaise, forte de vingt-neuf vaisseaux, était réunie sous Stockholm à celle de Suède. Elles furent presque témoins des nouveaux succès des Russes et des ravages qu'ils exercèrent. Ils firent leur descente sans obstacle, brûlèrent plusieurs bourgs et plusieurs villages, détruisirent des fabriques de fer, dévastèrent des campagnes,

et entrèrent dans Suderham. Pour accélérer
la paix, ils firent éprouver à la Suède tous 1721.
les maux qu'autorise le cruel droit de la guerre. Pierre appelait ses soldats, ses plénipotentiaires: expression plaisante, si l'on pouvait plaisanter sur la dévastation, le sang et le carnage.

Frédéric sentit combien il devait peu fonder ses espérances sur les secours des alliés, qui voyaient ravager ses Etats sans pouvoir les défendre. Il pressa la conclusion de la paix, et elle fut signée le 30 août à Neustadt, aux conditions que le Tsar voulut dicter. La Russie conserva la Livonie, l'Estonie, l'Ingrie, une partie de la Carélie et de la Finlande, aussi bien que les îles d'Esel, de Dagoe, de Moen, et toutes les autres îles voisines des rivages qui lui étaient concédés.

On renvoya en Suède tous les prisonniers qui n'avaient pas contracté de dettes, et qui voulurent y retourner. Mais de plus de cent mille hommes qui avaient été pris par les Russes, il ne revint qu'un fort petit nombre. Eloignés depuis long-temps de leurs familles, abandonnés, oubliés, ils s'étaient accoutumés à regarder comme leur patrie le pays qui les avait nourris.

1721. Le vice-amiral Ernschildt, fait prisonnier par le Tsar lui-même en 1714, au combat naval d'Angout, reçut en partant le portrait de ce prince, enrichi de diamans, et une lettre pour le roi de Suède, où le Tsar faisait le plus grand éloge de ce brave officier.

Ainsi, après vingt-une années d'une guerre dispendieuse et meurtrière, Pierre se fit accorder la paix par la supériorité de ses armes. Il avait hasardé sa vie, bravé de dures fatigues, perdu un grand nombre de sujets, dépensé, sans contracter aucune dette, des sommes immenses, qu'alors on n'aurait pas cru ses Etats capables de lui fournir: mais il lui restait une flotte formidable, des troupes aguerries et disciplinées, d'habiles généraux, et une grande considération dans l'Europe. Il venait d'affaiblir, vraisemblablement à jamais, une puissance long-temps redoutable et toujours ardente à nuire à la Russie: il acquérait le sol où s'élevait une superbe ville construite par ses soins, des rivages dont les ports ouvraient à son empire un riche commerce, une portion de la Finlande, et deux fertiles provinces long-temps nourrices de la Suède, abondantes pépinières

d'habiles généraux et d'officiers courageux. En considérant tant d'avantages, il ne croyait 1721. pas les avoir trop achetés.

Le général-amiral, les officiers généraux de la flotte et les ministres le prièrent de recevoir le rang d'amiral, comme une juste récompense de ses travaux maritimes.

Le sénat et le clergé lui décernèrent un titre plus auguste, en le proclamant empereur et père de la patrie. Les ministres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Danemarck et de Prusse, le félicitèrent le même jour en cette qualité, et bientôt l'Europe presque entière lui accorda ce titre que lui avaient déjà donné l'Angleterre et la Hollande après la bataille de Poltava.

Il est singulier que les Souverains puissans affectent par orgueil un titre qu'Auguste a porté le premier par modestie. Cet habile usurpateur, qui savait combien les mots ont d'empire sur les hommes, s'avisa de cacher le pouvoir absolu sous une qualification peu imposante. Il refusa le titre de dictateur, celui de consul, et se contenta de celui d'empereur, parce qu'il n'exprimait alors aucune idée de puissance. C'était simplement un titre d'honneur, par lequel les soldats avaient coutume de saluer leurs généraux

victorieux. Les Souverains de la Russie por-
1721. taient depuis long-temps le titre de Tsar, que les Russes donnaient autrefois aux empereurs de Constantinople, et qu'on a regardé comme une contraction du mot César: ils y avaient joint celui de *Povelitel*, qui répond littéralement à celui d'empereur (*). Pierre aima mieux exprimer la même chose par un mot tiré de la langue latine, que par un autre qui appartenait à sa propre langue. Cela paraît fort indifférent, et cela fait quelquefois beaucoup de bruit dans les cabinets des cours.

Nüé Per Vel. Les opérations militaires et politiques et les travaux de la marine n'eurent jamais plus d'activité que dans les trois dernières années que nous venons de parcourir. Cependant l'empereur, (car nous devons désormais lui donner ce titre), sut trouver encore du temps pour l'administration intérieure de son empire: jamais il ne promulgua tant de lois; jamais il ne fit tant de nouveaux établissemens; jamais il ne produisit tant de résultats de ses méditations pour la prospérité de l'Etat.

---

(*) *Povelitel* est un nom formé du verbe *povelet*, (*imperare*).

Les impôts s'étaient levés jusque-là par maison, et chacune était soumise à une taxe assez faible. Cette forme de contribution avait été peut-être introduite par les Tatars, et c'est, comme nous l'avons vu, celle qu'ils suivirent lorsque, peu de temps après la conquête, ils vinrent imposer Novgorod. Elle était trop arbitraire, trop sujette à l'erreur, et rapportait peu au Souverain. Pierre ordonna de faire un dénombrement de ses sujets, et d'imposer chacun d'eux à une capitation égale. Cette nouvelle forme, suivie jusqu'à présent, traite les contribuables avec trop d'inégalité, précisément parce qu'elle les charge tous également, quoiqu'il y ait entre eux une grande inégalité de ressources. 1721.

Il est vrai qu'on a trouvé quelque remède à ce mal, et que, dans chaque endroit, les paysans choisissent dans leur corps un Staroste qui fait entre eux, suivant leurs moyens, la répartition de l'impôt; mais ce remède est encore insuffisant, parce que la même inégalité de moyens qui se trouve entre les individus, se trouve aussi entre les différentes seigneuries, les différens districts, les différentes provinces. Le même nombre de paysans d'un lieu paye beaucoup plus

1718. que celui d'un autre; en donnant la même somme.

Le dénombrement se renouvelle tous les vingt ans. Tous les mâles, ceux-mêmes qui viennent de naître quand on fait la révision, sont imposés. Ils appartiennent au seigneur, et c'est lui qui paye pour eux. Ceux qui naissent quand elle est faite, ne doivent rien jusqu'à la révision suivante: ainsi plusieurs sont exempts de capitation pendant vingt années entières: mais le seigneur continue de payer pour ceux qui meurent après la confection du rôle.

Le dénombrement, fait en 1764, donne, en nombre rond, huit millions neuf cent mille mâles sujets à la capitation. En supposant seulement le même nombre de femmes et de filles, on aurait dix-sept millions huit cent mille habitans de cette classe. Mais la plupart des seigneurs assurent que la population est considérablement augmentée dans leurs villages depuis la dernière révision.

Le clergé, la noblesse, l'état militaire, les chancelleries, les provinces conquises ne payent pas de capitation, et peuvent composer un million cinq cent quatre-vingt-dix mille personnes. Il faut encore ajouter trois

cent mille ames au moins pour l'Ukraine, 1721.
la Sibérie et tous les Kozaques. Suivant
ce calcul, la population de la Russie entière
ne monterait pas à vingt millions
d'habitans.

Pierre donna aux militaires une grande émulation, en accordant aux simples officiers les priviléges de la noblesse personnelle, et anoblissant, jusqu'à la dernière postérité, ceux qui parviendraient à l'état-major. On peut acquérir aussi la noblesse dans le service des bureaux, des chancelleries, des colléges, parce que les emplois y répondent tous à quelques grades militaires. Le simple soldat, tiré de la classe des serfs, a droit d'espérer que lui-même ou ses enfans monteront un jour, par leurs services, à l'état-major, et même au généralat: il peut, en se regardant comme la tige d'une race de nobles, supporter avec joie les fatigues des campagnes, le poids des armes et le danger des combats. Jamais, peut-être, aucune institution monarchique ne fut plus favorable aux talens et plus propre à les faire naître. Ce n'est point en donnant de l'or, c'est en servant sa patrie, qu'un Russe s'élève à la noblesse.

Un tribunal fut établi à Pétersbourg pour

le maintien de la police dans tout l'empire:
1721. un autre, composé d'un nombre égal de nationaux et d'étrangers, fut chargé d'affaires du commerce. Il s'éleva des fabriques et des manufactures d'armes, de tapisseries, de glaces, d'étoffes de soie, de filature d'or et d'argent, de toiles en lin et en chanvre, de drap. Plusieurs de ces entreprises eurent le succès le plus heureux. Des Suédois vinrent perfectionner les travaux des mines, et le Souverain établit un conseil pour en régler l'exploitation. La propriété des mines fut assurée à ceux qui en feraient la découverte et qui réussiraient à les exploiter. Des particuliers de l'origine la plus obscure doivent à cette loi des fortunes considérables.

Depuis la mort d'Adrien, Pierre avait paru différer toujours de se prêter à l'élection d'un nouveau patriarche. Pendant vingt années de délai, la vénération religieuse du peuple pour ce chef de l'église s'était insensiblement affaiblie. L'empereur crut pouvoir déclarer enfin que cette dignité était abolie pour toujours. Il partagea la puissance ecclésiastique, réunie auparavant toute entière dans la personne d'un grand pontife, et fit ressortir toutes les matières qui concernent la religion, d'un nouveau

tribunal qu'on appelle le Saint-Synode.

Il ne se déclara pas le chef de l'Eglise (*), 1721.
mais il le fut en effet par le serment que lui prêtèrent les membres du nouveau collége ecclésiastique. Le voiçi: » Je jure d'être » fidelle et obéissant serviteur et sujet de » mon naturel et véritable Souverain..... » Je reconnais qu'il est le juge suprême de » ce collége spirituel. «

Le synode est composé d'un président, de deux vice-présidens, de quatre conseillers et de quatre assesseurs. Ces juges amovibles des causes ecclésiastiques sont bien éloignés d'avoir ensemble le pouvoir que possédait seul le patriarche, et dont autrefois avait joui le métropolite. Ils ne sont point appelés dans les conseils, leur nom ne paraît point dans les actes de la souveraineté; ils n'ont, même dans les matières qui

(*) Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans un mouvement de colère contre quelques membres du synode qui avaient l'indiscrétion de lui demander un patriarche, il se frappa fortement la poitrine, en disant: *Voilà votre patriarche.* Mais il ne déclara jamais solennellement qu'il se prétendît revêtu de la dignité patriarchale. Un mot échappé à un Souverain en colère, ne peut être regardé comme une loi de son empire.

leur sont soumises, qu'une autorité subor-
1721. donnée à celle du Souverain. Comme aucune marque extérieure ne les distingue des autres prélats, et que leur autorité cesse dès qu'ils ne siégent plus sur leur tribunal; enfin, comme ce tribunal lui-même n'a rien de fort imposant: ils n'inspirent point au peuple une vénération particulière.

Le prince fut aidé dans cette opération délicate par Phéophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod, homme détaché des préjugés nationaux, adroit courtisan, prélat éclairé, ami et protecteur des lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès. On a beaucoup loué l'abolition du patriarchat: c'est que les gens du monde, justement indignés de l'abus que les ecclésiastiques ont fait trop souvent de leur pouvoir, applaudissent toujours au Souverain qui le détruit. Ils ne considèrent pas assez que des peuples soumis au despotisme absolu, ont besoin qu'il existe une barrière entre eux et le prince. Le chef des prêtres, qui fut toujours originairement le chef des lettrés, oppose son ascendant et le pouvoir sacré de la religion, au pouvoir souvent capricieux du despote. C'est ainsi que le Sultan est toujours retenu par la loi, dont le Muphti est à-la-fois le dépositaire

dépositaire et l'interprète. Pierre, en abolissant le patriarchat, en le remplaçant par un tribunal esclave de ses volontés, s'est procuré un pouvoir plus absolu, plus illimité, que celui des Souverains de l'Orient. Il est à-la-fois le chef des lois, de la religion et des armées; que laisse-t-il donc à la nation? Il ne reste plus au peuple, si le Souverain devient un tyran, qu'à opposer sa force à celle du Prince. Dès-lors plus de gouvernement, et, au joug du despotisme, peuvent succéder tous les maux de l'anarchie. 1721.

Pierre, qui portait sa vue sur toutes les parties de l'administration, connaissait tous les avantages du commerce de la Russie avec la Chine, et voyait avec douleur ce commerce prêt à s'éteindre. Les Chinois payent chèrement aux Russes les fourrures que les Barbares apportent en tribut: ainsi les fonds ne coûtent rien, et les retours sont considérables. Cet utile négoce avait long-temps langui par les vexations du prince Gagarin, gouverneur de Tobolsk. Cet homme avare et tout-puissant dans la Sibérie, exerçait une odieuse rapine sur les caravanes qu'il aurait dû protéger. L'éloignement de la cour favorisait ses brigandages: ses

exactions pendant vingt ans impunies fu-
1718. rent enfin découvertes; on prétend même qu'il voulait s'établir en Sibérie une domination indépendante. Il eut la tête tranchée, et les Russes donnèrent à leur commerce avec la Chine une activité jusqu'alors inconnue: mais il se rendirent coupables de quelques excès à Pékin, et surtout dans la résidence du Contaiche, prince et pontife d'une secte détachée du lamisme. On menaça les Russes de leur interdire tout commerce avec les Chinois et les Mongols. Pierre, pour étouffer ce mal dans sa naissance, envoya Ismaïlof, capitaine aux gardes, à Pékin. Parmi les présens dont il le chargea pour l'empereur de la Chine, il lui remit plusieurs ouvrages au tour, travaillés de sa main. Cette négociation réussit; mais les Russes en perdirent bientôt le fruit par de nouvelles fautes: ils furent chassés de la Chine par ordre de Kam-hi. La cour conserva seule le droit d'envoyer tous les trois ans une caravane qui pourrait aller jusqu'à Pékin: droit qui s'est encore perdu par de nouvelles brouilleries: elle y a renoncé dans la suite, en accordant à ses sujets la liberté du commerce sur la Kiakhta.

Nous avons vu que Pierre, en joignant par un canal la Msta à la Tver, avait établi une communication entre la mer Caspienne et le Ladoga, entre les rivages de la Perse et ceux de la mer Baltique. Mais le Ladoga, souvent orageux, est hérissé d'écueils, et la Russie perdait chaque année un grand nombre de bâtimens. L'empereur conçut le projet d'épargner au commerce ce passage funeste, en réunissant, par un nouveau canal, le Volkhof à la Néva. Il commença les travaux, mais il fut mal secondé. Les ingénieurs qui obtinrent sa confiance, se trompèrent et le trompèrent lui-même: les nivellemens furent mal pris, et cet ouvrage utile ne fut terminé que sous le règne de Pierre II. 1721.

Il fit creuser encore à Cronstadt un autre canal, dans lequel les vaisseaux entrent à flot et sont mis à sec pour être carénés.

Tant de soins ne le détournaient pas des plaisirs: il ne s'y livra même que trop, et ils abrégèrent ses jours. Il ordonna des assemblées où se réunissaient non-seulement les personnes qualifiées des deux sexes, mais même les marchands et les charpentiers de vaisseaux avec leurs femmes. Chaque seigneur était obligé de tenir ces assemblées à

Mém. d'un min étrang. Mém. de l'Imp. Catherine I.

son tour et de les indiquer au public par
1721. une affiche, comme on met une enseigne à un cabaret. Il devait fournir le vin, les liqueurs, du tabac à fumer et toutes sortes de jeux. Ces assemblées avaient des lois, et ceux qui péchaient contre elles étaient condamnés à vider un grand bocal de vin ou d'eau-de-vie. On ne pouvait se rendre plusieurs fois coupable sans tomber bientôt dans l'ivresse, et l'on peut croire que la décence ne régnait pas toujours dans ces parties de plaisir.

Elle n'était pas moins inconnue à la cour: et l'honneur d'y être admis devait s'acheter au prix de la santé. Pierre engageait à boire, Catherine en présentait, on ne pouvait refuser. On emportait ceux qui tombaient ivres; quelquefois ils étaient abandonnés dans des cours sur la neige. Souvent on les renvoyait chercher quelques heures après, et il fallait recommencer. Le prince aimait sur-tout à faire boire ceux qui se piquaient de sobriété, ou qui n'aimaient pas le vin. Un seigneur ne mangeait pas de salade, parce qu'il avait horreur du vinaigre;
Korb. Pierre lui en remplit la bouche, lui en fit entrer dans le nez: le sang coula dans l'instant, et cette victime de la gaieté du

prince, pensa périr dans les convulsions.

Le mariage du Pape Zotof devint une fête digne de cette cour. Ce fou était âgé de quatre-vingt-quatre ans; Pierre lui fit épouser une femme du même âge. L'invitation fut faite par quatre bègues: la mariée était conduite par des vieillards décrépits; des hommes d'une grosseur monstrueuse servaient de coureurs; la musique était portée sur un char traîné par des ours. Un prêtre sourd et aveugle bénit les deux époux. Tout le reste répondit à cet appareil burlesque. 1721. Voltaire.

Ces divertissemens se terminaient par l'ivresse; et celle du prince était terrible, ainsi que sa colère. Alors ses amis les plus chers pouvaient être cruellement maltraités, et risquaient même pour leur vie. Mais les grands caractères se montrent encore dans le trouble de l'ivresse, et dans celui des passions. Un jour, étant Tradition.
en chaloupe, Pierre s'emporta contre un seigneur qui avait osé le contredire fortement au sénat, et l'élevant dans ses bras, il allait le jeter dans la rivière. » Tu peux me noyer, dit le sénateur, » mais ton histoire le dira. « Le prince est apaisé, ou plutôt confus de honte.

Il replace en silence le sénateur sur le
1721. banc de la chaloupe. Ce trait peint bien sa grande ame. La colère le met hors de lui-même; il ne réfléchit plus, il ne pense plus, il va commettre un crime: il s'arrête quand on lui présente le jugement de la postérité. Quel homme il serait devenu, s'il avait été mieux élevé, et s'il eût trouvé des amis fermes, éclairés et vertueux!

Mémoires d'un ministre étranger. Au milieu des débauches, dont il ne donnait que trop le funeste exemple, une femme, la princesse Natalie, soeur chérie de l'empereur, avait essayé quelquefois de faire goûter à la cour des plaisirs plus ingénieux. Elle composait des tragédies et des comédies; elle les faisait représenter. Ses compositions, les talens des acteurs, étaient loin encore de la perfection de l'art. Mais il s'agissait moins de faire admirer des chef-d'oeuvres à la nation, que de lui inspirer de la politesse, et de l'arracher à des goûts encore sauvages. Elle eut du moins la gloire d'indiquer une route, qui resta long-temps encore après elle sans être frayée.

Nous avons déjà fait observer quelques rapports entre le caractère de Pierre, le

premier empereur de Russie, et celui d'Ivan Vassiliévitch, le premier des Tsars. Tous deux avaient le despotisme dans la tête, et tous deux abandonnaient à un autre l'extérieur de la puissance. Ivan se faisait représenter par l'ancien Tsar de Kazan, et Pierre par le prince Fédor Romodanovski. Ce prince Fédor était un homme dur, toujours prêt à punir, voyant toujours des coupables dans les malheureux qui étaient accusés. Quand on lui demandait pourquoi il faisait donner la question à quelque misérable; » il faut bien, répondait-il, » qu'il soit criminel, puisqu'il est ici. « Il prononçait ses jugemens sans prendre l'avis de personne, et son mot favori était: » sans appel. «

1718.

Strahlenberg et Mémoires d'un ministre étranger.

Un mathématicien s'amusa un jour à calculer combien il y avait de briques dans un tas assez considérable. Romodanovski allait le condamner à mort comme sorcier, si Pierre, plus instruit, ne l'avait pas sauvé.

Aussi bizarre dans la vie privée, que sévère dans ses arrêts, il avait dans ses appartemens un ours d'une grandeur démesurée, qui présentait une tasse pleine d'eau-de-vie, mêlée de poivre, à ceux

qui venaient voir le maître de la maison.
1721. Si l'on refusait cette politesse, ou si l'on en était effrayé, on était sûr d'avoir ses habits déchirés, et sa perruque arrachée par l'animal dressé à cette plaisanterie.

C'était à cet homme capricieux et farouche, que Pierre confiait, en son absence, une portion du pouvoir : c'était sur sa cruauté qu'il se reposait du soin d'abattre la fierté des nobles, et d'effrayer la nation par l'horreur des supplices : c'était à lui, comme au Souverain, qu'il rendait compte de ses campagnes : c'était de lui qu'il recevait les éloges et de nouveaux grades : c'était lui qui récompensait, qui avançait les officiers : enfin c'était lui qui présidait, comme nous l'avons vu, sous le titre de Prince-César, aux entrées triomphantes que les troupes russes firent plusieurs fois dans la capitale.

Note du Pce. Sicherbatof. Il était ami des anciens usages, et avait horreur des nouveautés. Mais Pierre lui pardonnait ce défaut. Sa fidélité éprouvée, sa sévérité brutale, un esprit borné, une médiocrité de talens qui le rendait incapable de rien entreprendre de dangereux, un air farouche, un caractère féroce, qui le rendaient propre à être présenté à la nation comme un épouvantail ; voilà les qualités

qui le rendirent cher à son maître, et l'élevèrent à la fortune. 1721.

Il laissa, en mourant, un fils nommé Ivan, qui ressemblait beaucoup à son père, et que Pierre lui donna pour successeur. Ivan Romodanovski était alors à Novgorod. Il se rendit à Pétersbourg, et fut salué de trois décharges d'artillerie. Pierre alla au-devant de lui, accompagné d'une suite nombreuse et brillante, le reçut avec les dehors du respect, et ne voulut prendre place que sur le devant du carrosse. Il le conduisit à la cour, où ce nouveau Prince-César fut complimenté par Catherine et par les dames. Le prince donna peut-être un exemple utile, lorsqu'il ne prit d'abord pour lui-même que les derniers rangs de la milice, lorsqu'il voulut ne devoir son avancement qu'à ses exploits: mais peut-être aussi coutinua-t-il trop long-temps la grave comédie qu'il jouait avec les deux Romodanovski.

Mém. d'un min. étr.

1721.

## LIVRE VIII.

Jitié Pet. Vel.

Hist. des révolut. de Perse.

Herbert, revu per Muller.

PIERRE vient de forcer le Nord à recevoir la paix, et déjà il se prépare à porter ses armes à l'Orient. Guerrier et conquérant pour l'intérêt de son commerce, il s'était ouvert, par une guerre de vingt années, un chemin pour négocier avec l'Occident: il venait de se l'assurer par la paix de Neustadt, et il allait commencer une guerre nouvelle pour se procurer une route plus libre et plus facile vers les contrées orientales de l'Asie. Les caravanes des Russes étaient attaquées, pillées, les marchands égorgés: pour s'épargner de telles pertes, il pensait depuis long-temps à gagner par les armes quelques places sur la mer Caspienne.

C'est dans cette vue qu'il s'en était procuré une description exacte. C'était pour acquérir des connaissances encore plus détaillées, qu'il avait envoyé, en 1716, le prince Békévitch Tcherkaski, sur les bords orientaux et septentrionaux de cette mer, dans la Khive, chez les Boukhares, et jusque sur les bords du lac Aral, pour y observer l'embouchure de l'Amou-Daria.

Trois ans après, deux officiers intelligens, allèrent par ses ordres lever une carte détaillée des bords occidentaux et méridionaux, et compléter le travail de Békévitch, qui avait été massacré par des Barbares. D'après ces observations réunies, fut levée une carte complète de cette mer jusque-là peu connue, de ses îles et de ses rivages. Pierre, comme membre de l'académie des Sciences de Paris, lui fit hommage de cette carte (*). 1721.

On attribua long-temps ces travaux à la curiosité du prince. Mais la paix de Neustadt et les troubles de la Perse, lui donnèrent occasion de manifester ses desseins.

Chakh-Hussein, de la race des Sophis, était monté sur le trône de Perse à la fin de sa cinquième année: prince faible, voluptueux, indolent, ennemi du travail, ignorant les affaires, et toujours prêt à se livrer,

(*) On la conserve à la bibliothèque nationale, dans le cabinet des estampes. Cette mer a été encore depuis, plus régulièrement tracée d'après les opérations successives de plusieurs officiers et voyageurs, et en dernier lieu d'après celles du savant Guldenstaedt, de l'académie des Sciences de St. Pétersbourg.

par mollesse et par stupidité, aux conseils
1721. intéressés et perfides de ceux qui l'environnaient. Ses eunuques connurent bientôt sa faiblesse, et le plongèrent dans les délices, avant même qu'il fût en âge de les goûter. Dès la dixième année de son règne, l'usage excessif du vin et l'abus des plaisirs du Serrail, avaient presque détruit toutes les facultés de son corps et de son esprit.

Au fond de la Perse et sur les frontières de l'Inde, est une nation de guerriers, vivant sous des tentes à la manière des Tatars, habiles à manier des chevaux, peu sensibles à la fatigue, accoutumés à supporter la faim, la soif, les rigueurs du froid et l'excès des chaleurs, ne subsistant guère que de brigandage, redoutables à leurs voisins par leurs fréquentes excursions, respectant entre eux les lois de la justice et maintenant la plus sévère discipline. Ce sont les Aghvans, sortis, dit-on, du Chirvan, au pied du Mont Caucase. Tamerlan, le vainqueur et le fléau de l'Asie, les ayant subjugués avec beaucoup de peine, les transporta, loin de leur patrie, dans le royaume de Candahar, près de l'Indoustan, où ils attendaient l'occasion de recouvrer leur première liberté.

Il fallait ménager ce peuple inquiet et courageux, puisqu'on ne pouvait le dompter. 1721.
Des gouverneurs avares et durs ne craignirent pas de l'irriter par leurs cruautés et leurs vexations. Les malheureux Aghvans firent porter leurs plaintes aux pieds du trône de Chakh-Hussein: ce despote stupide était prévenu par leurs oppresseurs, et ne daigna pas écouter leurs prières.

Manzour-Khan, gouverneur du Candahar, avait fait donner à Mir-Veis le commandement d'une de leurs tribus. Ce nouveau chef, courageux, caressant, rusé, perfide, sut gagner l'amour de la nation: mais plus il se rendait agréable aux Aghvans, et plus il devint suspect à Tjourgi-Khan, successeur de Manzour. Tjourgi le fit partir pour Ispahan, comme un factieux dont il fallait se défaire. Cette disgrace de Mir-Veis prépara sa grandeur. Il pénétra chez les ministres, les flatta, leur plut parce qu'il parut les respecter et plier sous eux, s'insinua dans leur confiance, obtint par eux celle de Hussein, et rendit suspect celui qui l'accusait. Il était sorti du Candahar pour faire juger sa conduite; il y fut renvoyé pour éclairer celle du gouverneur.

1721. Mais, au lieu de suivre les ordres qu'il avait reçus, et d'observer l'administration de Tjourgi, il conspira contre lui; et le fit massacrer dans un repas, avec tous les seigneurs qui lui servaient de cortége. Les Persans qui se trouvaient parmi les Aghvans furent impitoyablement sacrifiés. Il s'empara de la ville de Candahar, se rendit Souverain de la province, battit et mit en fuite une armée persane envoyée pour l'en chasser; et tous les nouveaux efforts de la cour, pour abattre sa puissance, contribuèrent à l'affermir. Il mourut en 1715, tranquille possesseur d'un trône fondé par sa perfidie et par sa valeur.

Il laissait deux fils; mais les Aghvans lui donnèrent son frère pour successeur. Ce prince doux, paisible, sans ambition, ennemi des troubles, et vertueux peut-être par timidité, se lassa bientôt d'une puissance qu'il n'avait pas le courage de conserver, ou qu'il ne croyait pas légitime. Il pensait à remettre le Candahar sous la domination de la Perse. Mir-Mahmoud, fils de Mir-Veis, apprend la résolution de son oncle, en est indigné, l'assassine lui-même, et se fait proclamer Sultan.

Ce n'était pas la seule défection

qu'éprouvait le royaume de Perse. A l'occident de la mer Caspienne, les Lesguis se soulèvent, s'apaisent, se révoltent, de nouveau; et, conduits par Daond-Bag, leur chef, ils ravagent le Chirvan et pillent Chamakie. Cette ville était l'entrepôt d'un grand commerce, et florissait par la richesse de ses fabriques de soie. Le négoce y attirait des Indiens, des Persans, des Turcs, des Russes et d'autres étrangers. Les Lesguis, non moins cruels qu'avides, massacrèrent plusieurs milliers d'habitans, détruisirent les fabriques, volèrent et maltraitèrent les étrangers; et, depuis ce désastre, une affreuse misère succéda, dans cette ville, à sa première prospérité, jusqu'à ce qu'elle ait été entièrement détruite par Thamas-Kouli-Khan. La perte des Russes fut évaluée à neuf millions de nos livres, et plusieurs de leurs marchands furent égorgés.

1721.

Pierre fit porter ses plaintes à Chakh-Hussein: mais ce faible et malheureux prince, loin de pouvoir punir les Lesguis, tremblait lui-même sur son trône, menacé par les Aghvans; il ne savait apporter d'autre remède à tant de maux, que d'ordonner des jeûnes, de défendre les festins et de bannir

les filles publiques. Les Russes lui de-
1721. mandaient une réparation, et il leur demanda des secours. C'est ainsi que Pierre, en attaquant des provinces dépendantes de la Perse, parut avoir pris les armes pour défendre le monarque.

Déjà les préparatifs étaient faits pour
1722. la campagne de Perse: l'empereur sut persuader à la Porte-Ottomane qu'il n'avait d'autre dessein que de se venger des Lesguis, et il crut être assuré qu'elle ne s'opposerait pas à ses projets. Dès le commencement d'avril 1722, lorsque les fleuves étaient encore à peine découverts par la fonte des glaces, des vaisseaux chargés de munitions et de vivres furent expédiés vers la mer Caspienne. L'empereur, accompagné de son épouse, arriva lui-même le 15 juin à Astrakhan, où les officiers de la marine et les troupes l'avaient précédé. Il fit publier un manifeste en langue turque, tatare et persane; il y déclarait qu'il ne faisait la guerre que pour punir les brigands, soumettre les rebelles, et défendre Chakh-Hussein.

Cet infortuné monarque ne pouvait plus être protégé. Mir-Mahmoud, peu satisfait de la domination qu'il s'était établie

par

par le meurtre de son oncle, avait résolu de subjuguer la Perse. Toutes les circonstances le favorisaient. Hussein ne faisait que prêter son nom aux intérêts et aux caprices de ses eunuques : un esprit de division, d'aveuglement et de perfidie régnait à la cour et dans la capitale : les principaux officiers, ceux qui obtenaient la confiance intime du prince, étaient ses plus dangereux ennemis. Pour recevoir le joug, la Perse n'attendait qu'un conquérant, et Mahmoud prit les armes.

1722.

Hussein n'était pas capable de se défendre lui-même : la bataille décisive de Gulnabat fut perdue par la mésintelligence et la perfidie de ses généraux. Il avait quatre fils : il désigna pour son successeur Abbas-Myrza, le nomma son lieutenant et lui abandonna la conduite des affaires. Ce jeune prince connut bientôt les vices des ministres et les désordres de l'Etat. Il résolut d'y remédier, et sévit contre de puissans criminels qui avaient perdu son père en abusant de sa faveur. Sa sévère justice le rendit odieux. Accusé par les eunuques, il fut remis au Sérail, et eut, dit-on, la tête tranchée. Séphi-Myrza eut le même sort. Le troisième fils du roi, livré à une

dévotion monastique, tendait à la perfec-
1722. tion, en abandonnant aux rebelles et son père et l'Etat: Thamas-Myrza, ou Thamaseb, avait toute la faiblesse de son père, et c'est en lui que résidait toute l'espérance de la Perse.

Il sortit de la ville avec cinq cents chevaux pour rassembler des troupes dans les provinces voisines, et tenir la campagne contre les rebelles. Il traîna son infortune de province en province, d'asile en asile, fugitif, tremblant pour sa vie, incapable de procurer aucun secours à la capitale.

Ispahan n'était défendue que par ses murailles. Hussein, séduit par les conseils d'un traître, ne permettait pas d'agir en campagne contre les Aghvans. Ces rebelles ne connaissaient pas l'art des siéges, mais ils interceptèrent les vivres aux assiégés. La plus cruelle famine désola bientôt la capitale; les morts pourrissaient entassés par monceaux dans les rues, et il ne restait que des mourans. Chakh-Hussein, qui ne régnait plus que sur des cadavres et sur des hommes prêts à périr, était incapable de mourir lui-même avec gloire; il sortit de la ville en habits de deuil et fondant en larmes, et alla se démettre de

la puissance souveraine entre les mains du cruel Mahmoud. Renfermé dans le Sérail 1722.
avec toute sa famille, il la vit bientôt après immoler par son vainqueur.

Pendant que Mahmoud, plus heureux qu'habile conquérant, mettait sous sa domination un empire qu'il était trop incapable de gouverner, Pierre lui en enlevait déjà quelques portions, et soumettait à la Russie les rives occidentales de la mer Caspienne. Son armée rassemblée près d'Astrakhan, était composée de trente mille hommes de ces vieilles troupes victorieuses de la Suède. Des troupes irrégulières, Tatars, Kosaques, Kalmouks, n'étaient pas méprisables dans une guerre entreprise contre des Barbares. La cavalerie eut ordre de prendre les devants, l'empereur et son épouse s'embarquèrent avec l'infanterie: le général-amiral Apraxin commandait la flotte.

On débarqua près du golfe Agrakhan, et toute l'armée se mit en marche, conduite par son empereur. Il donna audience sur les bords du Soulak, au Sultan d'Axai, et au député du Chamkal ou prince de Tarkou, dans le Daghestan. Les deux princes barbares lui promirent une entière

obéissance. Les Etats du Sultan étaient
1722. voisins de Terki, et il avait besoin de la protection des Russes: le Chamkal devait à la Russie sa souveraineté.

On ne trouva pas par-tout la même soumission. Un officier fut envoyé à Endéri, que les Russes appellent Andréof par corruption. Il était chargé de faire reconnaître aux habitans la domination de la Russie. Au lieu de se soumettre à la nécessité, ils bravèrent les lois du plus fort, et attaquèrent les troupes russes. Le fruit de cette témérité fut de voir leurs habitations dévorées par les flammes.

L'armée vint camper devant Tarkou. L'empereur y entra, et y reçut les députés du gouverneur de Derbent. Les Russes, après avoir traversé les défilés que forment les montagnes de Boinak, entrèrent dans la contrée d'Outemiche, qui s'étend le long de la mer Caspienne.

Ce pays ne contenait que quelques villages, et avait pour chef un Tatar, nommé Mahmoud, qui prenait le titre de Sultan. L'empereur envoya trois Kozaques à Sultan Mahmoud, pour lui ordonner de venir prendre ses ordres dans son camp, Ce Barbare osa se mesurer avec le vainqueur

de Charles XII. Il rassembla de ses villages et de quelques pays voisins environ six mille hommes, et vint attaquer les Russes. Mis en fuite à l'instant, il fut poursuivi jusqu'à Outemiche, misérable bourgade qui formait sa capitale. Elle fut réduite en cendres avec la plupart des autres villages de ses Etats. La proie du vainqueur consistait en quelques troupeaux de boeufs et de moutons, seule richesse du pays. 1722.

Après cette facile victoire, Pierre arrive à Derbent. Cette ancienne ville est appelée par les Turcs *Demir-Kapi*, porte de fer. Elle se glorifie d'avoir été réparée par *Izkender*, ou Alexandre-le-Grand. Les habitans croient qu'il a bâti le château supérieur, et même une longue muraille qui s'étend depuis le nord de la ville jusqu'à la mer, et qui la défendait autrefois contre les incursions des Barbares septentrionaux. Les pierres en paraissent formées de fragmens de coquilles. Une autre muraille, dont il reste encore une partie considérable bien conservée, s'élevait sur les montagnes, descendait dans les plaines, et s'étendait depuis la mer Caspienne, jusqu'au Pont-Euxin. Cet ouvrage, qu'on ne peut comparer qu'à la grande muraille de

la Chine, témoigne encore la puissance et
1722. l'industrie des anciens habitans de cette contrée ; à moins qu'on ne l'attribue aux anciens rois des Perses. Des voyageurs ont confondu cette muraille du Caucase avec les Portes Caspiennes. Des aqueducs portent dans la ville une eau pure qui coule en abondance du sommet des montagnes; des tuyaux nombreux la distribuent dans les maisons. Les dehors de la ville sont parés de jardins, où l'on recueille des fruits délicieux.

Le gouverneur, ou Naïp, sortit au devant de l'empereur, à la tête des habitans les plus distingués, et lui remit les clefs d'argent de la ville (*). Pierre la traversa au bruit de l'artillerie et des acclamations du peuple. Il confirma le Naïp dans son emploi, et laissa dans le château une garnison de deux mille hommes.

Il aurait poussé plus loin ses conquêtes. Mais les bâtimens chargés de munitions et de vivres pour son armée, furent battus par la tempête; la charge fut gâtée. Trente vaisseaux, en rade dans le golfe

(*) J'ai vu ces clefs qui se conservent au cabinet de l'académie des Sciences de Saint-Pétersbourg.

d'Agrakhan, étaient en trop mauvais état pour tenir la haute mer. Pierre reprit le chemin d'Astrakan, fit construire sur les bords du Soulak, à sept milles de son embouchure, la forteresse de Sainte-Croix, (*Sviaty-Crest*), et, pour se venger encore une fois de Sultan Mahmoud, il envoya un parti de Kalmouks et de Kozaques ravager le pays d'Outemich et d'Ousmei.

1722.

A son retour à Moskou, toujours fidelle à ne se réserver dans les occasions d'apparat qu'un rôle subalterne, il rendit compte à Romodanovski de son expédition, et, sous les auspices de ce Vice-Souverain, il fit faire à ses troupes une entrée triomphante.

Pendant qu'il était occupé de ses conquêtes, la Porte-Ottomane se préparait à profiter des malheurs de la Perse; elle craignait la concurrence des Russes, elle aurait voulu conserver la paix avec eux, et s'opposer en même-temps à leurs entreprises. Elle reçut sous sa protection le rebelle Daoud-Beg, ce brigand chef des Lesguis; elle lui accorda le titre d'Imam ou défenseur de la foi; elle lui envoya les bannières et les queues de cheval dont on décore en Turquie les pachas du premier

1723.

1723. rang: le Divan, le Mouphti ne respiraient que la guerre contre les hérétiques et les infidelles: mais le Vizir tempérait les esprits par son caractère pacifique. Le marquis de Bonac, ambassadeur de France à Constantinople, s'entremettait pour maintenir l'union entre la Porte et la Russie. L'Empereur d'Allemagne assurait cette dernière puissance de son secours, si elle était attaquée. Le Russe et le Turc, se craignant mutuellement, cherchaient à se nuire, négociaient entre eux, et prenaient en même-temps des mesures l'un contre l'autre.

La Porte nomma le pacha d'Erzeron, Séraskier ou général de l'armée qu'elle voulait faire entrer en Géorgie. Les pachas des provinces d'Asie eurent ordre de se joindre à cette armée avec toutes les troupes de leurs gouvernemens. Les garnisons furent augmentées, et des magasins établis dans les places voisines des frontières: mais toujours attentive à conserver la paix, elle rejeta la proposition du Khan de Crimée, qui voulait faire le siége d'Astrakhan.

Pierre tenait une conduite à-peu-près semblable: il faisait mettre Derbent en état de défense, complétait ses troupes, assemblait une armée sur les frontières du

Daghestan, sous prétexte d'en imposer aux Lesguis et aux Usbeks; mais, en même-temps, il insinuait aux ministres de la Porte, que l'intérêt commun des deux puissances était de convenir des conquêtes qu'elles entreprendraient sur la Perse, et de ne se porter mutuellement aucun obstacle. L'artillerie, les munitions de guerre et de bouche qu'il faisait transporter à Astrakhan, rendaient cet avis respectable. 1723.

Cependant ses généraux soumettaient Bakou, et faisaient entrer ses troupes dans le Guilan; elles y avaient été appelées par les habitans eux-mêmes que pressaient les rebelles. En même-temps le pacha d'Erzeron soumettait la Géorgie, et se faisait remettre Téflis. Ainsi les cours de Russie et de Constantinople, opposées d'intérêts triomphaient à-la-fois de la Perse, et s'irritaient mutuellement par leurs victoires.

Le malheureux Thamaseb portait le titre de roi dans quelques provinces qui lui offraient un asile: monarque errant, sans trône, sans domaines, et presque sans sujets, incapable de recouvrer par lui-même une meilleure fortune. Il cherchait partout des appuis, et implorait même la protection des puissances qui le dépouillaient.

Il confirma les pouvoirs d'Ismaël-Beg, que
1723. son père avait nommé à l'ambassade de Russie, et envoya en même-temps un ambassadeur à Constantinople. Ces deux ministres éprouvèrent une réception bien différente. Celui de Constantinople ne reçut que des mépris, des reproches, et point d'espérance. La religion offrait à la Porte un prétexte pour le maltraiter. Thamaseb, né dans la secte d'Ali, était regardé par les Turcs comme un hérétique indigne de secours. L'usurpateur Mahmoud était, comme eux, de la secte d'Omar.

Ismaël-Beg reçut à Pétersbourg un accueil favorable. Pierre promit de secourir Thamaseb contre les rebelles; et Ismaël céda à la Russie, au nom de son maître, les villes et les dépendances de Derbent et de Bakou, et les provinces de Guilan, de Mazandéran et d'Astarabat.

Pierre sembla se préparer à tenir sa promesse: les Kalmouks et les Tatars dépendans de la Russie eurent ordre de se tenir prêts: mais il fut obligé de perdre de vue ses desseins sur la Perse, pour veiller à la sureté de son empire. La Turquie, irritée du traité qu'il venait de conclure avec Thamaseb, menaçait de lui faire la

guerre. Les Kozaques d'Ukraine, après la mort du Hetman Skoropadski, demandaient 1723. le rétablissement de leurs priviléges: cette demande était un commencement de rebellion. Les Tatars de Crimée n'attendaient que l'aveu de Constantinople pour attaquer la Russie. Ces circonstances ne permettaient pas de faire au loin de grandes entreprises.

Enfin les Kozaques furent contenus par soixante mille hommes de troupes régulières répandues dans l'Ukraine: les négociations de Pierre, le penchant du Visir pour la paix, et les bons offices du marquis de Bonac maintinrent la bonne intelligence entre la Russie et la Porte-Ottomane. La barrière entre ces deux puissances fut déterminée. La ville de Chamakie 1724. resta au Grand-Seigneur; mais sans qu'il lui fût permis de la fortifier, d'y mettre garnison, d'y envoyer aucun officier pour le civil ni pour le militaire. On convint de reconnaître Chakh-Thamaseb, à condition qu'il confirmerait les deux puissances contractantes dans les possessions qu'elles s'arrogeaient.

La Russie ne voulait pas irriter de nouveau la Porte-Ottomane par des conquêtes

trop brillantes. Le faible Thamaseb n'in-
1723. téressait personne, précisément parce qu'il était trop faible. L'usurpateur Mahmoud, maître de la Perse par le droit du brigandage, ne jouit pas long-temps de sa fortune. Il manquait des talens nécessaires au trône, et peut-être n'avait-il de ceux d'un conquérant qu'une valeur téméraire. Il dut ses succès aux fautes des Persans, et les dernières années de son règne ne furent marquées que par des entreprises malheureuses. Tombé enfin dans un état de démence, conduit au tombeau par une maladie affreuse, il fut tué, dans sa vingt-septième année, par ordre d'Aschraf, qu'il avait fait mettre en prison, et qui lui succéda. Thamaseb, toujours errant et fugitif, trop incapable de rétablir ses affaires, fut enfin placé sur le trône par Thamas-Kouli-Khan, qui l'en renversa bientôt pour s'y asseoir lui-même.

La Russie évacua dans la suite les trois provinces de Perse que Pierre avait acquises, et qui coûtaient plus qu'elles ne pouvaient rapporter.

Hist. Pet. Vel. L'empereur, à son retour de Derbent, découvrit de nouvelles malversations de Menchikof. Cet avide favori, toujours puni

par de fortes amendes, corrigé même par la main de son prince, et menacé de sa disgrace, fut encore une fois condamné à restituer une somme considérable. 1723.

Ce ne fut pas le seul coupable que Pierre eut à punir. Le Baron Chafirof, depuis long-temps vice-chancelier de l'empire, et dont l'habileté avait tant contribué, sur les bords du Prouth, à fixer les résolutions flottantes du Visir et à le faire consentir à la paix, prit querelle, dans la chambre même du sénat, avec le procureur-général Pissaref, et l'insulta vivement. C'est un crime capital d'injurier un sénateur sur son tribunal: mais ce n'était pas la seule faute de Chafirof: il avait recelé des sommes considérables provenues des vexations de Gagarin. Par une loi qu'il avait dressée lui-même tous ceux qui auraient quelques effets à ce tyran de la Sibérie et qui n'en feraient pas la déclaration devaient être punis de mort. Condamné par la loi dont il était l'auteur, il fut conduit sur l'échafaud: mais l'indulgente Catherine fit valoir auprès de son époux les grands services que Chafirof avait rendus à l'Etat. La peine fut commuée, et le coupable fut exilé en Sibérie, où il resta jusqu'au changement de règne.

1723. Charles-Frédéric, duc de Holstein, dépouillé de ses Etats par le roi de Danemarck, qui lui avait enlevé Tonningen, et à qui la France et l'Angleterre avaient garanti la possession du Slesvick ; privé de l'espérance de parvenir au trône de Suède, par la démission qu'Ulrique-Eléonor avait faite de sa couronne en faveur du prince de Hesse-Cassel, son époux, était venu se jeter entre les bras de Pierre premier. Il trouva dans ce prince un protecteur zélé, et dans Catherine une tendre mère. Pierre lui fit obtenir des états de Suède le titre d'altesse royale : et ce titre était une reconnaissance de son droit au trône, si le roi mourait sans enfans.

Il demanda aussi, pour ce prince, au roi de Danemarck, la restitution du Holstein-Slesvick et de Tonningen, et, pour lui-même, l'exemption des droits du Sund et le titre d'empereur que ce roi refusait encore de lui accorder.

Peu de temps après, il alla faire à Cronstadt la revue de sa flotte, et fit armer vingt-six vaisseaux et quarante galères. La flotte mit à la voile et lui-même la commandait. Le roi de Danemarck, instruit d'abord de l'armement des Russes, et

ensuite de leur embarquement, se crut menacé, rassembla à la hâte ses forces de terre et de mer, et fit des dépenses ruineuses pour résister à l'ennemi redoutable qu'il attendait: dépenses inutiles. La flotte russe alla jusqu'à Rével, croisa dans le golfe et rentra dans le port: soit que Pierre se fût seulement proposé d'exercer sa marine; soit qu'il se fît, en même-temps, un plaisir malin d'épouvanter le roi de Danemarck, et de lui causer des frais superflus. 1723.

Il se sentait depuis un an incommodé d'une rétention d'urine; il espéra trouver dans les eaux chaudes d'Olonets quelque soulagement à ses maux: il y alla avec l'impératrice, se crut guéri et revint à Moskou. Dès l'année précédente il avait fait connaître à la nation, par un manifeste, l'intention où il était de faire couronner son épouse. „ L'impératrice, disait-il, „ nous a été d'un grand secours, non-seulement dans tous les dangers de la dernière guerre, mais encore dans quelques autres expéditions où elle nous a accompagné et servi de ses conseils.... particulièrement à la bataille contre les Turcs sur le Prouth, où notre armée n'était 1724. Ibid. et Mém. de l'Imp. Catherine I.

« que de vingt-deux mille hommes... (*)
1724. « Ce fut dans cette circonstance désespé-
« rée qu'elle signala sur-tout son zèle par
« un courage supérieur à son sexe. »

La cérémonie fut indiquée pour le 7 mai. L'empereur, administrateur toujours économe des revenus de l'État, n'épargna rien pour rendre cette fête plus auguste et plus pompeuse. L'habit de l'impératrice fut fait à Paris: celui de l'empereur fut brodé des mains de son épouse, et c'était le seul habit riche qu'il possédât; le baldaquin, le trône, la décoration de l'église offraient la plus grande somptuosite, les seigneurs et les dames, nommés pour la fête, étaient superbement vêtus.

Nous

(*) Pierre, dans son journal, dit que son armée sur les bords du Prouth était de 38246 hommes dont 6692 de cavalerie. On ne peut pas dire que les Russes se soient trouvés réduits à vingt-deux mille hommes après la bataille. La plus grande perte avait été du côté des Turcs et cependant ils n'avaient perdu que sept mille hommes. Il n'est pas non plus vraisemblable que Pierre se soit trompé dans son journal écrit dans le temps: il était trop exact à se rendre compte de ses forces. Il pourrait à la rigueur s'être trompé dans l'ordonnance pour le couronnement de l'impératrice, ordonnance dressée treize ans après l'affaire du Prouth: mais je penserais plutôt qu'il exagéra sa faiblesse pour relever le service que lui avait rendu Catherine.

Nous avons observé déjà qu'autrefois les Grands, le clergé et les députés des différens ordres priaient le Tsar d'accepter la couronne. Ils paraissaient la lui donner, et la nation assujettie conservait les apparences de la liberté. Pierre n'aurait pas été flatté, peut-être, de l'autorité absolue, s'il avait fallu la cacher. Arrivé à l'église et placé sur le trône, il fit appeler, par le grand-maréchal de la cour, les archevêques et les autres prélats. » Notre manifeste vous a fait connaître, leur » dit-il, notre intention de couronner notre » épouse chérie. Nous voulons que vous » remplissiez cette cérémonie suivant les » rites de l'Eglise. « Lui-même, tenant le sceptre d'une main, prit de l'autre la couronne et ceignit la tête de Catherine. Ainsi la captive inconnue de Marienbourg, née dans l'obscurité, élevée dans l'infortune, fut décorée des ornemens de la puissance impériale, et reçut des honneurs que jamais en Russie aucun Souverain n'avait accordés à son épouse: tandis qu'en Perse le descendant de Chakh-Abbas et de tant de rois, venait de tomber du trône dans les fers. Les fêtes du couronnement durèrent six semaines entières. 1724.

On crut que, par cette cérémonie, Pierre

voulait préparer la nation à reconnaître un 1724. jour Catherine pour sa Souveraine. Aurait-il répandu sur elle tant d'éclat, pour qu'elle rentrât dans l'obscurité après la mort de son époux? Pourquoi lui ceindre une couronne, si elle devait redevenir sujette?

Le duc de Holstein accompagna l'impératrice à l'église et à toutes les stations qu'elle fit après le couronnement. Il eut, au repas, la première place après le Souverain et son épouse. On pensa que l'empereur voulait allier ce prince à sa famille: cette conjecture fut bientôt confirmée. Le duc fut fiancé avec la Tsarevne Anne, fille aînée de Pierre et de Catherine, princesse d'une taille majestueuse et d'une grande beauté.

Catherine établissait une fille chérie, elle-même était comblée d'honneurs. A se rappeler son origine, à la voir dans sa gloire, elle excitait l'envie; mais elle n'était pas heureuse. La santé de son époux s'altérait chaque jour davantage, et chaque jour il devenait plus morose et plus dur.

Le chagrin aigrit les ames sèches; il dilate les ames douces, les dispose à la tendresse et leur fait chercher des consolations dans le sein de l'amour ou de l'amitié.

Catherine, infortunée au sein de la grandeur, fut trop sensible à la beauté du chambellan 1724. Moens de la Croix, né en Russie d'une famille flamande. Ce jeune homme joignait les grâces d'une taille parfaite, aux traits les plus nobles et les plus agréables. Les deux amans cachèrent mal les sentimens qu'ils s'étaient inspirés: Pierre conçut des soupçons; il voulut être lui-même témoin de son injure, et il le fut. Dans le premier mouvement de sa colère, il n'attendait que le jour pour faire trancher les têtes de son épouse, de Moens, de la dame Balck, soeur de ce chambellan, et qui favorisait les amours de son frère. Le prince Repnin amena son Souverain à des résolution plus sages (*).

La dame Balck était dame d'atours de l'impératrice, elle conduisait avec son frère la maison de cette princesse. Tous deux furent accusés de s'être laissé gagner par des présens. Ce fut sous ce crime que l'on cacha pour le public l'offense dont on voulait les

(*) Ce fait est consigné dans des mémoires manuscrits du temps. M. Coxe dans ses *voyages au nord de l'Europe*, et M. Leclerc, dans son *histoire de Russie*, en appuient la certitude sur des témoignages irréprochables.

punir. Moens ne chercha point à défendre
1724. sa vie : il savait trop qu'il la défendrait en vain. Il s'avoua coupable de corruption et eut la tête tranchée.

Quelques jours après l'exécution, Pierre
1725. eut la dureté de proposer à Catherine une
Jiuś Pet. Vel. partie de promenade et de la faire passer sur la place où la tête de Moens était attachée à un poteau. Il regardait fixement l'impératrice qui eut la force de dissimuler sa douleur.

M^de^ Balck reçut cinq coups de knout et fut condamnée à l'exil. Ses deux fils, l'un chambellan, l'autre page furent dégradés et envoyés, en qualité de simples soldats, à l'armée de Perse. Depuis cette époque, Pierre ne parla plus à son épouse, qu'en public : dès que ce prince eut fermé les yeux, elle rappela sa dame d'atours et ses fils.

C'est à la cour de Russie une grande solennité que celle de la bénédiction de l'eau. On célèbre cette fête le 6 janvier, vieux style ; ce qui répond au 17 de notre calendrier. C'est souvent, dans ce climat rigoureux le temps le plus froid de l'année. La cérémonie se fait avec le plus grand appareil sur la rivière. On casse la glace dont elle est toujours couverte dans cette saison ; on bénit l'eau, on récite de longues prières, on baptise des

enfans. Tous les régimens qui se trouvent dans la capitale sont rangés en haies sur la glace, et il arrive souvent que beaucoup de soldats ont des membres gelés. Cependant il est d'usage que le Souverain assiste à cette cérémonie. Pierre, déjà malade, gagna un gros rhume: la chaleur de la fièvre augmenta les accidens de sa rétention d'urine, et, dix jours après, la maladie déploya toute sa force. Lui-même sentit qu'il était mortellement attaqué. Malgré sa fermeté, la douleur lui arrachait des cris. » On voit en moi, dit-il » à ceux qui l'entouraient, combien l'homme » est un misérable animal. « Réflexion profonde, mais qui devrait être commune, et qu'inspirent tous les hommes puissans étendus sur le lit de mort. 1725.

Tous les médecins de la capitale furent assemblés. Ils voulaient donner de l'espérance, et n'en inspiraient pas. Quelquefois la maladie semblait s'affaiblir; mais le malade s'affaiblissait en même-temps.

Il reçut l'onction que l'Eglise administre aux mourans, et l'on crut la nuit suivante qu'il touchait à sa dernière heure: mais il lui restait encore tant de vigueur, qu'il lutta le jour entier contre la mort. Il voulait dicter ses dernières volontés à la princesse Anne:

quand elle vint, il ne parlait plus, et son
1725. côté gauche était paralysé. Il mourut le 28
8 Février. v. st. janvier 1725, à trois heures du matin, âgé
de cinquante-deux ans, après quarante-trois ans de règne.

Il laissa trois princesses: Anne, fiancée au duc de Holstein, Elisabeth, qui régna dans la suite; et Natalie, enfant de six ans, qui mourut quelques jours après son père, et, dit-on, de la douleur de l'avoir perdu.

On a prétendu qu'il était mort de poison; on a cherché à faire tomber les soupçons de la postérité sur son épouse. Elle avait tout à craindre d'un époux farouche et offensé, qui ne lui avait pas pardonné son penchant pour le jeune Moens, et qui n'attendait que l'occasion de la faire mourir.

Il est vrai que l'ame douce de Catherine ne paraît pas avoir été faite pour le crime: mais un grand intérêt a quelquefois armé des mains faibles et timides; Catherine et Menchikof avaient si bien pris leurs mesures, qu'ils étaient bien sûrs de s'emparer du gouvernement; ils en ont pris en effet les rênes aussitôt que Pierre eut fermé les yeux, et personne n'osa les leur disputer. Cela prouve que le crime était possible, et non qu'il ait été commis.

Il paraît certain que le poison dont mourut Pierre I, fut celui de la débauche des femmes. Il avait gagné une maladie honteuse dont il n'osa faire l'aveu à ses médecins. Vaincu enfin par la douleur, il choisit pour son confident un de ses valets de chambre : celui-ci consulta un chirurgien ignorant, et en reçut un palliatif qui soulagea le prince, sans lui procurer une guérison radicale. De-là les rétentions d'urine dont il fut attaqué avec des symptômes terribles. Dès qu'il était rétabli, il retournait à ses fatigues accoutumées et à l'intempérance de table (*). La suite de ces excès, fut une rechute mortelle.

1725.

Coxe.

Anecdote de Pierre le Grand.

Si l'on en croit l'auteur des anecdotes de Pierre le Grand, ce prince ne dut pas sa dernière rechute à la cérémonie de la bénédiction de l'eau, mais à son zèle pour l'humanité. Après avoir passé quatre mois sur un lit de douleur, il fut délivré des plus terribles accidens de sa maladie et semblait près de recouvrer une guérison parfaite. Alors, malgré les médecins, et même à leur insu,

(*) Des mémoires manuscrits attribuent la rechute qui lui donna la mort aux suites de la débauche qu'il se permit à la dernière célébration de la fête bouffonne du conclave.

il fit préparer un yacht, et, dans son impatience de visiter les travaux du canal de Ladoga, il s'embarqua pour Schlusselbourg. Pendant un mois entier que dura ce voyage, il eut de fréquens ressentimens de son mal. On croyait qu'il prendrait du moins quelque repos à Pétersbourg: mais, toujours excessif dans son activité, il n'y descendit même pas à terre. Empressé de visiter la fabrique d'armes qu'il avait établie à Sisterberg, il entra dans le golfe de Finlande et débarqua à Lachta. Le ciel était obscur, la mer agitée: il vit près de périr sur un bas-fond, un canot plein de matelots et de soldats. Les gens qu'il fit partir au secours sur une chaloupe lui semblaient travailler avec autant de mal-adresse que de lenteur. Il part lui-même. Le canot était engagé dans un banc de sable et ne pouvait être remis à flot. Il saute dans l'eau pour aider les travailleurs et les encourager par son exemple, sauve les malheureux qu'il était venu secourir, mais ne leur conserve la vie qu'au prix de la sienne. Dès le lendemain une inflammation terrible se déclara; une fièvre ardente l'accompagna; les secours de l'art furent sans effet, et il finit ses jours après deux mois des plus cruelles souffrances.

Pierre fut un héros, un grand homme, Il eût été un excellent prince, si des étrangers, qui s'étaient emparés de son esprit, ne lui avaient pas fait mépriser son peuple qu'il devait aimer, comme un père aime, dans leurs premières années, des enfans qui ne donnent que des espérances et ne peuvent encore posséder toutes les qualités des hommes faits. On lui a peut-être refusé avec raison le titre d'homme de génie, puisque, en voulant former sa nation, il n'a su qu'imiter les autres peuples. Il n'a pas même vu que son imitation n'était qu'imparfaite, et que pour faire ressembler les Russes aux autres nations, il fallait les mettre dans une situation semblable.

Il aggravait leur servitude, en leur ordonnant de ressembler à des hommes libres; il les chargeait de chaînes, et voulait les voir voler dans la carrière des sciences et des arts. On est étonné de leurs progrès, et l'on dit qu'ils ont été civilisés par Pierre I: je dirais plutôt qu'il leur a montré la route, et qu'ils y sont entrés d'eux-mêmes malgré le gouvernement de ce prince. Les talens doivent être encouragés; on les détruit quand on leur commande.

Rousseau de Genève a dit que les Russes

n'étaient pas mûrs pour la police. Mais depuis long-temps ils tendaient à se policer. Pierre n'a pu changer la nature de ses sujets, leur esprit, leurs dispositions, leurs organes; et à peine commençait-il à régner, qu'il a vu de grands talens briller autour de lui. Phéophane, dans l'Eglise; Chafirof, dans les affaires; Chérémétef, Golitsin, Menchikof, et tant d'autres, dans les armées, ont prouvé que, dans bien des parties, les Russes pourraient n'avoir point de rivaux.

Dans l'enfance de Pierre I, le père Avril eut occasion de connaître Moussin Pouchkin, gouverneur de Smolensk, et il assure que c'était un des plus beaux esprits qu'on pût voir. Le ministre et général Golitsin, dont les étrangers ont fait un si grand éloge, vivait dans le même temps, et sait-on ce qu'il aurait fait de la Russie, si son administration eût été plus longue? Enfin, il est probable que, si Pierre n'avait pas régné, les Russes seraient aujourd'hui ce qu'ils sont, et peut-être mieux qu'ils ne sont, à moins que des obstacles imprévus ne les eussent arrêtés.

Souverain d'un pays encore peu éclairé, Pierre déposa l'extérieur de la puissance suprême pour aller, loin de ses Etats,

demander des lumières aux nations plus instruites. On admire ce dessein, l'exécution étonne, et l'on applaudit à une faute peut-être, mais à une faute brillante, qui ne pouvait être commise que par un prince avide de connaître le bien et de l'opérer dans son empire. Mais écartons un moment, s'il est possible, cette admiration que nous impose tout ce qui est grand: examinons de sang-froid la démarche du Tsar.

Environné depuis l'enfance d'une foule d'étrangers, il les avait écoutés. Ils s'étaient rendus maîtres de ses organes encore faibles, ils s'étaient emparés de son intelligence naissante, ils dominaient sur son imagination d'autant plus facile à tyranniser qu'elle était plus ardente. Ils lui dirent que leurs petits pays devaient servir de modèles à son vaste empire; que chez eux seuls régnaient les bonnes lois, les vraies sciences, un goût juste et toujours sûr, les seuls usages enfin que dussent adopter des nations policées. Ils le disaient, ils étaient ses instituteurs: pouvait-il ne les pas croire? Il se laisse conduire dans la patrie de ses précepteurs: aveugle lui-même par ignorance, il prend pour guides d'autres aveugles bien plus incurables encore et dont les yeux sont

offusqués par toutes les préventions qu'ont amassées dans une longue suite de siècles les nations qui se disent savantes. Il abandonne son pays qui, après tant de troubles, était encore sourdement agité. Il va se faire insulter par le gouverneur d'une petite ville; il parcourt des contrées étrangères pour y devenir l'objet d'une curiosité peut-être offensante. Il apprend chez les Hollandais à faire des vaisseaux. Son père Alexis n'en savait pas faire: mais sous son règne, et même auparavant, des marchands d'Arkhangel et de simples Kozaques avaient construit des bâtimens sur des mers presque toujours glacées et avaient fait des voyages que les plus hardis navigateurs craignent aujourd'hui d'entreprendre. Ces embarcations ne ressemblaient point à nos escadres: mais il n'était peut-être pas nécessaire au bonheur des Russes qu'ils fréquentassent nos ports, lorsque le besoin ou l'intérêt nous appelait nous-mêmes sur leurs plages glacées, ni qu'ils pussent aller un jour chercher à-la-fois la peste par la route de la Moldavie et de la Valatchie et par celle des Dardanelles.

Pierre étudia l'anatomie, il examina les évolutions militaires des Allemands, il connut

la plupart de nos sciences et n'adopta pas moins de nos erreurs. Il daigna nous consulter, nous dont les yeux s'ouvraient à peine encore à la lumière de la raison ; il étudia les lois de l'Europe à qui les premiers élémens de la législation étaient à peine connus. Il aurait mieux fait de rejeter pour quelque temps toutes les idées, tous les préjugés, tous les mensonges qu'il tenait et des étrangers et des nationaux, et ne consulter que son esprit et sa raison. Il en avait beaucoup. Alors dépouillé de toute prévention, il serait devenu l'élève de la nature et de la vérité ; il aurait aperçu pour quelle fin les rênes du gouvernement lui étaient confiées ; il aurait découvert sur quels principes porte l'obéissance des peuples et l'autorité du Souverain; il aurait fait des lois simples, justes, fondées sur la nature, appropriées à sa nation, tendant toutes à sa félicité, et ne contraignant la liberté naturelle qu'autant que l'exige l'ordre social. Au lieu de faire ressembler ses Russes à leurs voisins, il aurait fait qu'ils ne ressemblassent qu'à eux-mêmes et qu'ils fussent supérieurs à tous les autres peuples (*).

---

(*) » Pierre I, dit l'abbé de Condillac, aurait pu observer

Qu'il eût alors aimé la marine, les arts, les sciences, la guerre; d'habiles constructeurs, des savans, des artistes, des guerriers, seraient accourus à sa cour, se-taient nés autour de lui.

Le désordre naît dans la maison que le père de famille abandonne. Pierre devait rester dans ses Etats pour y maintenir le bon ordre: il y rentra pour punir, pour répandre le sang, pour venger des crimes qu'aurait prévenus sa présence, pour provoquer de nouvelles haines par sa sévérité.

Sans doute les Russes pouvaient tirer de grands avantages de leur communication avec les étrangers. Les hommes, les provinces, les peuples ne parviennent au plus haut degré de perfection dont ils sont

» dans l'histoire les avantages et les vices des différens gou-» vernemens et c'est ainsi qu'il pouvait chercher à s'instruire. » Les nations de l'Europe, mal gouvernées et corrompues, ne » pouvaient que le jeter dans l'erreur. Leur politesse et leurs » arts n'étaient pas ce qu'il fallait aux Russes. S'il y eût eu » quelque part un pays bien gouverné, je conviens qu'il eût » été plus court de l'étudier. Le Tsar eût donc bien fait d'y » aller, et les autres princes de l'Europe auraient dû y voya-» ger à son exemple. *Cours d'étude Tom. XIV. p.* 488. Je crois être dans le chemin de la raison, quand je me rencontre avec Condillac.

capables, qu'en recevant les uns des autres les observations qu'ils ont faites, les vérités qu'ils ont découvertes, les arts qu'ils ont inventés. Mais ces avantages doivent être le fruit du temps, de l'encouragement, de la possession, de l'exemple, et non de la violence.

Il est des usages qu'un prince doit abandonner aux caprices de ses sujets, ou ne changer que par l'influence que ses goûts, ses moeurs, ses manières ont sur les manières, les moeurs, les goûts de ses peuples: tels sont les usages qui ne portent que sur la forme des vêtemens, sur celle de la barbe ou de la chevelure; et c'est pour réformer de tels usages que Pierre I employa toute la rigueur de la puissance absolue.

Au retour de ses voyages, il trouva Chein rasé et vêtu d'un habit allemand. Chérémétef avait quitté l'habit russe en Italie, et ce seigneur fastueux fit voir le premier à la Russie le luxe de l'Europe à la place du luxe asiatique. Les officiers et les soldats étaient vêtus à l'allemande. Ces exemples auraient eu des imitateurs; mais Pierre ne savait pas attendre du temps l'accomplissement de ses volontés.

Le Tsar Fédor avait fait prendre à sa cour l'habit polonais et n'avait eu besoin

pour cela que de le prendre lui-même. D'ailleurs pourquoi forcer les Russes d'adopter un habit qu'ils sont obligés de cacher pendant six mois de l'année sous une robe fourrée? Pourquoi les contraindre de se raser le menton pour l'envelopper ensuite dans le collet velu d'une pelisse? Malgré les ordonnances de Pierre I, le bas peuple conserve encore sa barbe et sa jaquette: aussi brave-t-il impunément les plus grands froids. Mais l'usage d'habiller les soldats suivant les modes des pays tempérés coûte dans les hivres rigoureux un grand nombre d'hommes à la Russie.

Le prince aurait-il dû toucher si légérement aux anciennes coutumes? Ne devait-il pas craindre le danger de faire connaître à ses sujets l'inconstance? Les nations sont gouvernées non-seulement par les lois, mais par des usages qui tiennent lieu de lois et qui sont encore plus sacrés, parce qu'étant l'ouvrage de la nation entière qui tend sans cesse à les maintenir, ils lui sont plus chers que les ouvrages des législateurs. Oter brusquement à un peuple ses usages, c'est lui ôter ses lois mêmes; c'est faire que rien n'est plus respectable pour lui, que rien n'a plus sur lui d'empire, si ce n'est la crainte. Dès-lors, il n'est plus rien de solide, rien de fonda-

fondamental ; les lois ne dureront qu'un jour, et, au lieu de coutumes, on n'aura que des caprices.

La robe des Russes, comme celle des Asiatiques, ne changeait jamais de forme: Pierre leur fit prendre un habit dont la forme et le goût changent chaque année. Il les fit raser: ne devait-il pas prévoir qu'après les avoir ainsi rapprochés des femmes, ils seraient bien près d'en contracter les faiblesses: qu'ils s'amolliraient en imitant l'extérieur des peuples amollis: qu'en dépouillant les vices des peuples grossiers ils contracteraient ceux des peuples efféminés: que cette époque funeste n'était pas éloignée, et que bientôt ses sujets, moins soumis aux lois de l'Etat qu'aux caprices des tailleurs et des marchandes de modes, deviendraient enfin tributaires des nations qui exercent avec plus de succès les arts de luxe (*)?

On loue volontiers les princes et c'est eux dont la mémoire devrait être jugée

(*) Ces réflexions n'avaient pas échappé à l'impératrice Catherine seconde qui devait connaître, mieux que des étrangers, les intérêts de son empire, elles ont été l'objet de plusieurs de ses lois.

sévèrement parce qu'ils ne font pas de fautes indifférentes. L'espérance ni la crainte ne donnent point aux peuples d'adulateurs, et il semble sur-tout qu'on ait pris plaisir à calomnier le peuple russe.

C'est le défaut de l'homme de rapporter tout à soi. Des Anglais, des Italiens, des Français, des Allemands, vont en Russie: ils voient que les Russes ne ressemblent point à leurs nations, et ils les condamnent.

Le Russe esclave, dompté depuis l'enfance, n'ayant point de volonté, de sentiment, d'ame qui lui appartienne, ne montre au premier coup-d'oeil qu'une stupide apathie. Mais qu'on l'examine mieux, on reconnaîtra qu'il est adroit, intelligent; et ces deux qualités conduisent à tout.

Le Russe stupide! Et ne sont-ce pas des Russes, que ces nobles si semblables aux Français? Le Russe a, dit-on, l'ame servile: il serait bien malheureux, si, lorsqu'il doit fléchir sous un maître, il avait la fierté de l'indépendance. Mais ne sont-ce pas des Russes que ces nobles qui ont un sentiment si vif de la liberté?

On remarque que les membres les plus distingués de l'académie des Sciences de

Russie, ne sont pas de la nation. Je le crois bien. Je vois par-tout le plus grand nombre des savans et des gens de lettres naître dans le tiers-état, et souvent dans la pauvreté. Ils étudient et font des progrès, parce qu'ils peuvent suivre leurs inclinations. Le tiers-état est presque nul en Russie. Le noble prend du service ou reste dans ses terres; le marchand élève son fils pour le négoce; le reste est attaché à la glèbe. Si Descartes, si Boileau, si Molière étaient nés dans la servitude; si leur maître leur avait fait labourer ses champs, balayer son hôtel, ou s'il les eût donnés à la couronne en qualité de soldats; croit-on qu'ils eussent laissé après eux une grande renommée?

On fait depuis long-temps quelques élèves à l'académie des Sciences; mais ce n'est par-tout que sur un grand nombre d'hommes, qu'il s'en élève un quelquefois capable de captiver l'admiration des autres. Cependant plusieurs de ces élèves, devenus eux-mêmes académiciens, ont du moins montré des talens, s'ils n'ont point étonné par leur génie.

Du génie! les Russes n'en ont point. Voilà ce qu'ont témérairement avancé des

écrivains qui n'avaient pas même de l'esprit. Savaient-ils que, sur les bords de la Dvina septentrionale, à Kolmogory, près des rivages glacés de la mer Blanche, naquit Lomonosof, fils d'un pêcheur? Je ne sais par quelle heureuse circonstance, ce jeune homme apprit à lire. Il sentait avec enthousiasme les grandes images des cantiques du prophète-roi. Cette poësie, souvent sublime, lui apprit qu'il était poëte lui-même. Ses dispositions furent cultivées: il est peut-être le seul émule de Pindare. Il fut en même-temps orateur éloquent, grammairien, rhéteur, historien, bon physicien, habile chimiste. Il suffisait lui seul pour illustrer un siècle entier.

Cependant il eut un rival. Un jeune homme, né dans l'aisance et sur la route qui conduit aux honneurs et à la fortune, ce qui est peut-être plus contraire aux talens littéraires que la pauvreté, Soumorokof, fils d'un officier général, composa une tragédie au corps des cadets, où il recevait son éducation. Toujours élégant, pur, harmonieux, il a traité tous les genres de poësie. Si, dans la tragédie, il n'a point égalé Racine, dont il a trop imité les défauts; s'il est au-dessous de Molière dans

la comédie, de Boileau dans la satire, le monde entier et tous les siècles ne peuvent opposer à ses fables, que celles de la Fontaine.

Les Russes ont à présent leur poëte épique, né dans l'Ordre de la noblesse, frère d'un lieutenant-général et d'un conseiller d'Etat. Son poëme n'a pas l'harmonie de l'Iliade, la douce élégance de l'Enéïde; la richesse de la Jérusalem: mais il offre souvent de grandes beautés.

Toutes les nations de l'Europe ont produit plus ou moins d'auteurs qui ont bien écrit dans leur langue. Il était réservé à la Russie de produire un phénomène unique jusqu'à présent. Un seigneur russe fait en notre langue des vers que les Français étonnés ont attribués aux plus célèbres de nos poëtes. Ils ne pouvaient croire qu'un autre que Voltaire pût être l'auteur de l'*Epître à Ninon*. Mais ce n'est pas Voltaire qui a fait les beaux vers que j'ai vu faire moi-même au comte Chouvalof: ce n'est pas Voltaire, qui, après sa mort, a fait l'Epître *à Voltaire* du même auteur: ce n'est pas enfin le vieillard de Ferney, qui a traduit du russe en français, l'Epître de Lomonosof sur le verre; traduction

peut-être supérieure à l'original. Les vers du comte Chouvalof suffiraient à la gloire d'un homme qui ne prétendraient qu'à celle de la poësie. Mais il fait, lui seul, si peu de cas de ses ouvrages, qu'il néglige souvent de les écrire (*). La littérature française doit regretter cette perte.

Nous n'avons peut-être pas de traduction en prose que nous puissions opposer à la traduction russe du Temple de Gnide, à celle de quelques chapitres de Bélisaire, et à plusieurs autres. C'est la faute de notre langue, favorable aux bons auteurs, ingrate pour les traducteurs.

La traduction de Quint-Curce par Crachéninnikof a eu en Russie le même succès que celle de Vaugelas parmi nous. Mais Vaugelas n'était pas, comme le traducteur russe, botaniste, historien et naturaliste: il n'avait pas été, à l'extrémité de l'hémisphère, observer de nouvelles terres, et des peuples nouveaux.

---

(*) Le comte André Chouvalof est mort sénateur. On n'a dû trouver dans son cabinet que des vers écrits sur des chiffons de papier, et détachés de ceux qui devaient les précéder et de ceux qui devaient les suivre.

La Russie a des peintres (*), des sculpteurs, des architectes, qui ne manquent pas de talent, et qui se distingueront davantage quand ils trouveront des encouragemens, de l'émulation et de l'emploi.

Un jeune Russe montraient des dispositions pour la musique: il a été envoyé en Italie avec une pension de la cour. Il a fait à son retour un opéra dont il ne conviendrait pas à des Français de mépriser la musique. Il est mort, après avoir produit ce premier essai de ses talens.

Les Russes réussissent dans les fabriques et dans les arts de la main. Ils font des toiles fines à Arkhangel; le linge de table d'Iaroslavle se peut comparer au plus beau de l'Europe. Peut-être les travaux d'acier de Toula ne le cédent-ils qu'à ceux de l'Angleterre. La laine de Russie est

---

(*) J'ai connu un artiste russe qui n'avait jamais quitté son pays et qui peignait fort bien le portrait. Il réussissait sur-tout à peindre les riches étoffes et ne cédait guère, en cette partie, à Roslin, qui était aussi un homme du Nord. (Roslin était Suédois). J'ai vu aussi d'un autre Russe des têtes fort bien peintes et qui avaient beaucoup de vérité. Ces artistes ne faisaient pas les progrès dont ils étaient capables, parce qu'on exerçait peu leur talent et qu'on leur préférait des étrangers qui quelquefois ne les valaient pas.

trop grossière pour qu'on puisse en fabriquer des draps fins: mais on tirait autrefois des étrangers tout le drap pour l'habillement des troupes, et les étrangers commencent à en tirer eux-mêmes des fabriques du pays.

Il est vrai que souvent les Russes terminent mal leurs ouvrages. Comme ils sont plutôt employés pour leurs maîtres que pour le public, ils contractent l'habitude de finir à la hâte, parce qu'un maître veut être promptement servi. D'ailleurs ils n'ont point encore le sentiment d'honneur de leur profession, et trouvent leur ouvrage assez bien fait quand il peut se vendre. Mais ils approchent plus que bien d'autres nations de la perfection de la forme. Ainsi ils ont déjà le talent du maître-ouvrier, dont la fonction est de bien préparer l'ouvrage; placés dans d'autres circonstances, ils acquerront aisément celui du compagnon soigneux, qui consiste à le bien faire.

Mettez en concurrence un Russe et un étranger. On peut parier que le Russe opèrera à-peu-près aussi bien, avec moins d'instrumens, et produira les mêmes effets avec des machines moins compliquées. Tout paysan russe est charpentier: il est encore,

pour son propre usage, maçon, poêlier, cordonnier, forgeron, menuisier, tailleur. Les femmes filent le chanvre et le lin, et en font de la toile pour l'usage de la famille. Elles préparent la laine, en font de gros draps et les teignent avec les sucs de différentes plantes. Elles passent les peaux d'animaux destinées à faire des pelisses. Chaque famille se suffit à elle-même, et n'a pas besoin d'implorer une industrie étrangère.

Un de ces paysans, nommé Koulibin, élève seulement de son génie, apporta dans la capitale, il y a quelques années, (*) des ouvrages de mécanique qui lui obtinrent les suffrages de l'académie des Sciences, et les récompenses du gouvernement. J'ai vu de lui une montre sonnante, de la forme et à-peu-près de la grosseur d'un oeuf de poule. On y voit le sépulcre de Jésus-christ et un soldat en faction. Quand l'heure sonne, la pierre qui couvre le sépulcre disparaît, la sentinelle tombe, l'ange arrive,

(*) Cela a été écrit, au plus tard, en 1780, avant le mois de mai, époque de mon départ de Russie. Je comptais alors ne pas pousser plus loin mon ouvrage. C'est par complaisance, je devrais dire par faiblesse, que je n'ai pas persévéré dans ce dessein.

les femmes entrent dans le sépulcre, et on entend sonner l'air du cantique du samedi-saint. Il a exécuté toutes les pièces, la boîte et les figures. Si quelques inconvéniens ont empêché d'élever, sur la Néva, le pont de bois, d'une seule arche, dont il donna le modèle, ce modèle n'en est pas moins ingénieux, et mérite les applaudissemens qui lui ont été accordés.

Au pied du mont Taguil en Sibérie, un ouvrier d'une fabrique de fer, sans avoir eu ni maître ni modèle, a construit une horloge de fer sonnante. Quand l'heure sonne, un ouvrier sort, et vient forger une barre de fer aux yeux des spectateurs.

Tant d'exemples prouvent que le génie ne manque pas aux Russes, et l'on est à chaque instant témoin de leur adresse. Ils égaleront ou surpasseront par leur industrie les peuples libres, s'ils obtiennent jamais la liberté.

C'est sur-tout à Pierre I qu'ils auraient pu la devoir. Ce prince, devant qui tous les Grands furent abaissés, aurait fait un bel usage du despotisme en forçant les nobles à affranchir leurs paysans. Pour rendre ce grand service à l'humanité, il ne fallait pas moins que toute sa puissance

et la terreur qu'il inspirait. Mais au contraire, il resserra les chaînes du peuple par la forme qu'il fit prendre à la perception de l'impôt. Chaque seigneur paye au prince une somme fixée pour chaque tête des paysans qui habitent son domaine. Il faut que ces paysans lui appartiennent et ne lui puissent échapper: car sans cela, il risquerait de payer gratuitement, pendant vingt années, pour des hommes qui ne seraient plus de sa seigneurie. Il est aussi obligé de fournir un nombre d'hommes prescrit pour les recrues: comment les fournirait-il, s'ils lui pouvaient échapper?

Ainsi Pierre, en donnant tous ses soins pour éclairer les Russes, ajouta en même-temps aux obstacles qui s'opposaient au développement de leurs dispositions naturelles. Il avait admiré l'industrie anglaise et allemande: mais il n'avait pas remonté jusqu'à la cause qui rend ces nations industrieuses. Il crut qu'il suffirait d'ordonner à son peuple de les imiter: il ne sentit pas qu'il devait commencer lui-même par imiter leur gouvernement. Les Russes ne répondirent pas tout-à-fait à ses vues: il les accusa, et c'était lui-même qu'il devait accuser. Il voulait pouvoir tout par

l'autorité, et c'est en relâchant de son autorité qu'il aurait pu davantage.

La trop grande extension de sa puissance nuisit par-tout à l'accomplissement de ses desirs. Il soutint des guérres ruineuses, il entra dans des négociations difficiles pour rendre son commerce plus florissant: mais il se dissimulait que rien ne nuisait plus au commerce de sa nation, que sa puissance absolue. Il pouvait faire construire des vaisseaux par des esclaves; mais il ne pouvait pas faire que des esclaves obtinssent la confiance des capitalistes étrangers.

Mém de Manstein.

Vers le commencement du siècle, il avait envoyé à Amsterdam un marchand russe, nommé Solovief, pour y établir un comptoir: c'était un homme intelligent; il gagna en peu d'années un capital considérable. Ses manières lui gagnèrent l'amitié et sa probité la confiance de tous les négocians de Hollande. Malheureusement Pierre vint à Amsterdam en 1717: les seigneurs de sa suite crurent qu'il était permis à des gens comme eux de rançonner un homme comme Solovief: il ne satisfit pas leur cupidité et s'attira leur haine. Ils le noircirent auprès du Souverain.

Solovief fut enlevé et conduit en Russie: ses correspondans perdirent leurs avances, le commerce russe tomba dans les Provinces-Unies, et n'a jamais pu se relever.

On a reproché à Pierre I d'avoir négligé la première source des richesses et du commerce; l'agriculture. Je ne sais si ce reproche est fondé. Je crois que, sous le règne de ce prince, comme à présent, la Russie produisait plus que ses habitans ne consommaient. Et il faut observer qu'il s'y fait une grande consommation de grains pour les gruaux de toute espèce, pour le *vino* ou la *sivoukha*, qui est le premier produit de la fermentation du grain, et pour l'eau-de-vie qui est le résultat de sa distillation, ce qui n'empêche pas d'exporter une grande quantité de blé dans les pays étrangers.

D'un autre côté, on a loué ce prince comme législateur, et il a mérité cet éloge: mais il faut avouer aussi qu'il a emprunté plusieurs de ses lois aux étrangers, qu'il a laissé subsister d'anciennes lois qu'il aurait dû abroger; qu'il en a donné de nouvelles qui ont été justement abrogées par ses successeurs. On a célébré son code, ouvrage qui n'existe pas. Nous avons dit

ailleurs qu'il avait publié un code militaire; nous ajoutons qu'il composa un code de marine; ce qu'on appelle son *petit code*, n'est autre chose qu'une instruction pour les juges: mais le mot code, pris dans un sens absolu, signifie un corps de lois, un système complet de législation, et, dans ce sens, Pierre n'a pas fait de code: il en avait seulement formé le projet, et sa mort prématurée ne lui a pas permis de l'exécuter (*).

En n'accordant pas également notre admiration à tous les ouvrages, à toute la législation, à toutes les actions de ce prince gardons-nous de ne pas respecter sa mémoire: tenons compte à lui seul du bien

(*) *Enfin*, dit Voltaire, *il acheva en 1722, son nouveau code.* Ici Voltaire a été trompé. L'impératrice Catherine II, bien mieux instruite à cet égard, après être convenue dans son ouvrage intitulé l'*Antidote*, que les différentes lois promulguées par Pierre I furent rassemblées et imprimées en 1722, ajoute que le code projeté par ce prince, et dans lequel toutes les différentes lois de la Russie devaient être refondues, n'a point été achevé; que l'impératrice Elisabeth renouvela l'ordre d'y travailler et qu'on s'en occupa long-temps sans que l'ouvrage avançât beaucoup. 2e *partie, p.* 219, *édition de S. Pétersbourg.* M. Leclerc convient lui-même de cette vérité. Tom. III. de son histoire ancienne de Russie, pag. 568.

qu'il a fait; car il a voulu le faire: rejetons ses fautes sur son éducation; car il est difficile à l'homme, trompé dans ses premières années, de dépouiller toutes ses erreurs, et de se créer, en quelque sorte, de nouveau. De-là vinrent ces contrastes singuliers, qui semblent, dans Pierre I, présenter deux hommes différens. A l'un nous ne pouvons refuser les plus justes éloges: l'autre a mérité le blâme de la postérité.

Les préjugés qu'il reçut dans sa maison lui firent trop estimer la puissance illimitée; et son amour pour les étrangers lui fit aimer les moeurs des nations libres. Placé sur le trône pour faire observer les lois et pour punir le crime, mais né dans un pays qui avait adopté, pour la punition des coupables, la cruelle sévérité des Orientaux, il confondit plusieurs fois la justice avec une rigueur féroce qui révolte l'humanité. Persuadé que le crime ne doit pas rester impuni, il comprit quelquefois tant d'accusés dans sa vengeance, qu'il dut y envelopper des innocens. Monarque, il faisait trembler ses peuples: homme, il descendait jusqu'à la familiarité avec les derniers de ses sujets. Quand il ordonnait, la plus prompte obéissance devait suivre le signe

de sa volonté : quand il déposait le personnage de Souverain, il devenait l'égal d'un charpentier de vaisseaux, d'un matelot hollandais : trop fier, assis sur le trône; se rapprochant trop des moeurs du peuple, quand il en descendait. Protecteur de la religion, il donna des lois pour obliger les Russes à remplir les devoirs extérieurs du christianisme: ennemi du clergé, il profana les cérémonies de la religion, pour rendre les prêtres ridicules. Sensible à l'amitié, constant dans ses goûts, il laissait oublier à ses amis qu'il était leur maître: colère, emporté, capricieux, il les terrassait, les frappait de la main et de la canne; furieux dans l'ivresse, il tira quelquefois contre eux l'épée. Dur à lui-même, il ne pouvait aimer que ceux qui ne craignaient pas les fatigues, et qui savaient mépriser la vie dans les hasards de la guerre, sur la face des mers irritées, et dans les débauches de la table. Ami des talens, il les déterra, les accueillit dans les rangs les plus obscurs : il les éleva jusqu'aux pieds du trône, et jusqu'au trône même. Ennemi de l'indolence, zélé jusqu'à l'excès pour les institutions dont il était l'auteur, et qu'il croyait utiles, il condamna son propre fils.

Réfor-

Réformateur, il voulait inspirer à sa nation des moeurs plus douces et plus décentes: entraîné par son penchant et par l'exemple des étrangers, il lui laissait voir le Souverain plongé dans la débauche, ami des plaisirs grossiers, livré à des vices crapuleux. Législateur, il emprunta trop aux étrangers, il respecta trop les décrets de ses ancêtres, il n'oublia pas assez sa propre autorité. Il voulait le bien; il a mérité la reconnaissance des hommes: il s'est trompé souvent; il faut le plaindre.

---

## DÉTAILS DE LA VIE PRIVÉE DE PIERRE I.

En écrivant la vie politique et guerrière de Pierre I, nous l'avons considéré plus d'une fois dans sa vie privée. De nouveaux détails feront encore mieux connaître cet homme grand en effet, mais singulier et même bizarre; bon et dur; humain et féroce; terrible et populaire (*).

(*) Le conseiller Staelin, membre de l'académie de St. Pétersbourg, a recueilli toutes les anecdotes de Pierre I, qu'il

Il voulait rendre redoutable la majesté du trône; et se plaisait à dépouiller le trône de tout ce qu'il a d'éclatant. Il fallait que le peuple et les Grands reconnussent leur maître dans un homme plus que simplement vêtu et dont les manières répondaient à son vêtement, familier avec des artisans et des matelots, adoptant leurs moeurs, recherchant de préférence leur entretien, armé, il est vrai, du glaive de la justice et ne le laissant pas oisif dans ses mains, mais exerçant encore plus souvent la justice ou l'injustice avec ces poings, ses pieds ou sa canne.

Un marchand détailleur se logerait à peine aujourd'hui dans l'étroite et humble maison qu'il se fit construire, lorsqu'il jeta les fondemens de St. Pétersbourg. Un lit, une table, un tour, quelques papiers, quelques livres y composaient tout son mobilier. Dans les jours les plus courts de l'hiver, qui ne sont pas de sept heures à cette latitude, il était toujours levé à quatre heures du matin. Le plus souvent il travaillait seul; quelquefois il consacrait à des travaux particuliers avec ses ministres ce temps que la

---

a pu se procurer. Nous avons extrait de son recueil celles qui peuvent le mieux faire connaître le caractère de ce prince.

plupart des hommes ont coutume de consacrer au repos. Dès six heures, il était au sénat, à l'amirauté. Il semblait qu'il prononçât contre tous les hommes qu'il honorait ou accablait de sa confiance cette sentence terrible : *Tu ne dormiras plus.* Catherine II était toujours au travail à six heures du matin: mais elle ne forçait personne à partager sa manière de vivre, et pendant qu'elle veillait aux soins de l'empire, ses domestiques même goûtaient un sommeil paisible.

Il dînait à une heure. Sa table était plus que frugale. Ses mets favoris étaient ceux du peuple, de la soupe aux choux fermentés que les Russes nomment *Chtchi*, des gruaux, du cochon de lait avec une sauce de crême caillée, du rôti froid couronné de concombres salés, des lamproies marinées, du jambon. Il arrosait abondamment ce sobre repas des liqueurs du pays, khvas, bière, hydromel, et des vins de Hongrie et de France.

Vigoureux et prenant de violens exercices, il ne pouvait se contenter d'un seul repas: il avait toujours avec lui quelques viandes froides, et mangeait par-tout où il se trouvait.

Les Tsars ses prédécesseurs n'admettaient à leur table que des ministres des puissances étrangères, le patriarche, des Grands qu'ils voulaient honorer d'un témoignage distingué de leur faveur: encore eux-mêmes, assis sur un trône, étaient-ils servis sur une table séparée. Pierre courait au port dès qu'il apprenait l'arrivée de quelque bâtiment hollandais. Il acceptait le vin, l'eau de vie que les matelots lui offraient à bord; il faisait avec eux des collations de fromage et de biscuit de mer, il les invitait à venir manger avec lui au palais certaine pâtisserie de leur pays que son chef de cuisine savait bien préparer. C'était alors qu'il était à son aise avec ses amis de prédilection. Il affectait un profond mépris pour les moeurs des anciens Russes, et trouvait de fort bonne compagnie les patrons des vaisseaux caboteurs de la Hollande.

Au lieu des magnifiques repas des anciens Tsars, où les plats se comptaient par centaines, il faisait des pique-niques avec ses ministres, ses généraux, ses favoris. Chacun payait son écot: il était ordinairement d'un ducat par tête, un peu plus de onze francs de notre monnaie; encore

prétendait-il que son cuisinier y gagnât. C'était de petits bénéfices qu'il lui procurait pour compenser la faiblesse de ses gages. Mais si la table était peu somptueuse, le vin y coulait à grands flots. Pierre forçait à boire les gens sobres; il forçait à boire ceux dont il voulait pénétrer les secrets. Un mot indiscret, échappé dans l'ivresse, et qu'il avait soin d'écrire sur ses tablettes, donnait lieu dans la suite aux plus terribles recherches, et des familles entières éprouvaient des persécutions cruelles pour quelques discours d'un homme pris de vin (*).

Tout ce que l'éclat du trône peut avoir de plus imposant était étalé, sous les anciens Tsars, à la première audience des ambassadeurs. Pierre les recevait sans étiquette et sans cérémonie, partout où il se trouvait. Il disait qu'ils étaient envoyés vers sa personne, et non vers telle salle ou tel palais. Il s'était formé une collection précieuse, dont le fond était le cabinet anatomique de Ruysch et le cabinet d'histoire naturelle de Seba. Il la visitait plusieurs fois par semaine. Un jour qu'il

(*) Mémoires manuscrits.

s'y était rendu de très-bonne heure, son chancelier lui rappela qu'il devait donner la première audience à l'ambassadeur de Vienne, et lui proposa de le recevoir dans le palais d'été. Pierre trouva qu'il verrait aussi bien, pour la première fois, l'ambassadeur où il se trouvait que tout autre part, et l'envoya chercher aussitôt: il n'était que cinq heures du matin.

La première audience de Printz, ambassadeur de Prusse, fut encore plus singulière. Quand il voulut présenter ses lettres de créance, on le conduisit à bord d'un vaisseau. Il demanda où était le Tsar; on le lui montra au haut d'un mât, arrangeant des cordages. Pierre lui cria de monter auprès de lui; Printz s'excusa sur sa mal-adresse: Pierre descendit à l'aide d'une échelle de cordes, et donna, sur le tillac, l'audience qu'il avait voulu donner sur le hunier (*).

Il fallait que les ministres des cours étrangères s'accommodassent à ses goûts, à ses manières, à sa témérité. Un jour, il

(*) Lettre de Frédéric II, alors prince de Prusse, à Voltaire, du 26 mars 1738.

en invita quelques-uns à une promenade sur l'eau de Pétersbourg à Cronstadt. Elle se fit sur un paquebot hollandais : le Tsar remplissait l'office de pilote. Vers la moitié du chemin, un vent assez fort souffla de l'ouest, un léger brouillard obscurcit l'horizon. Le prince-pilote prédit une tempête prochaine, et, en effet, elle ne tarda pas à s'annoncer. Bientôt elle devint effrayante: les éclairs, le tonnerre en augmentaient l'horreur. Un des ambassadeurs le pressait d'aborder. » Nous allons périr, disait-il, et » votre majesté répondra de ma vie au » roi mon maître. « Pierre répondit d'abord par un grand éclat de rire. » Monsieur, » si vous vous noyez, ajouta-t-il, nous » péririons tous avec vous, et il ne restera » personne pour répondre à votre cour » des jours de votre Excellence. «

On peut croire que le service n'était pas bien doux, auprès d'un monarque qui ménageait si peu les représentans des autres Souverains. Tout ce qui l'entourait était soumis aux mêmes fonctions. L'homme qui se trouvait sous sa main, sous ses yeux, était celui qui devait exécuter la volonté qu'il formait. L'usage est en Russie, que des paysans enrôlés soient donnés aux

officiers pour leur service personnel: on les nomme *Dentchiks*. Les dentchiks du Souverain sont de jeunes officiers. Ceux de Pierre I se trouvaient tantôt élevés par les fonctions dont il les chargeait au rang de gentilshommes de sa chambre, de chambellans, et tantôt rabaissés à celui de laquais ou de coureurs. Il les faisait monter derrière sa cariole; (car il n'allait jamais en carrosse.) Il leur donnait tous les ordres qui lui passaient par la tête; il les forçait à lui rendre le service d'oreillers. Dans ses voyages, il n'avait d'autre lit que de la paille. Par-tout où il se trouvait, il fallait qu'il dormît une heure après son dîner. Le pont d'un vaisseau, le plancher d'une cabane, la terre était son lit. Le dentchik était alors obligé de se coucher le premier, de prêter à son maître, pour oreiller, son ventre ou son estomac, de rester sans mouvement, de ne pas faire le moindre bruit, d'être responsable du besoin irrésistible de tousser ou d'éternuer: car le réveil du Tsar était terrible, quand il n'était pas spontané. Des coups de corde, de canne, de poing, de pied, punissaient le malheureux qui avait troublé son sommeil. Brutal dans sa colère, familier quand elle

était apaisée, il traitait en ami celui qu'il venait de punir.

Il se promenait un jour en cariole avec le général de police. C'était un enfant trouvé de Paris, dont il avait fait un comte. Il fallut passer un petit pont de bois, et les madriers s'en trouvèrent dérangés. Tandis qu'on les ajustait, le Tsar fut obligé de descendre, et, en attendant, il punit à coups de canne son compagnon de promenade, pour lui apprendre à mieux veiller sur la voie publique. Quand le pont fut raccommodé, il remonta dans sa cariole, et fit replacer à côté de lui l'homme qu'il venait de battre, en lui disant, comme s'il ne se fût rien passé entre eux: » assieds-toi, frère. «

Souvent il descendait aux détails de ménage les plus mesquins. Il aimait fort le fromage de Limbourg; c'était son dessert accoutumé: mais des gens de sa maison l'aimaient aussi, et il s'apercevait que son fromage ne reparaissait jamais sur sa table dans le même état qu'il l'avait laissé la veille. Il en prit un jour les dimensions avec son compas, les écrivit sur ses tablettes, et dit à son chef de cuisine de le lui garder et de n'en laisser prendre à personne. Le

fromage reparaît le lendemain, mais bien diminué. » Ce n'est pas ainsi qu'hier j'ai » laissé mon fromage, dit le Tsar. Je n'en » sais rien, répond le chef; je ne l'ai pas » mesuré. Mais je l'ai mesuré, moi, « reprend le Tsar; et là-dessus il se lève, venge à coups de canne l'affront fait à son fromage, et se rassied tranquillement. Ce chef de cuisine était un Allemand, espèce de valet favori, souvent battu, souvent caressé, faiblement payé et recevant quelquefois de bonnes terres en présens; à tout prendre, assez content de sa condition.

Pierre se piquait en tout d'être juste. Il est vrai que, dans sa justice expéditive, il était assez sujet à distribuer des coups injustement; mais, quand il en était averti, il promettait de les imputer sur la première faute que l'on commettrait et il tenait parole. Il suffisait de lui rappeler sa promesse.

Cependant ces corrections familières du Tsar eurent quelquefois des suites funestes. Il avait fait venir de Paris un architecte nommé Leblond. Cet homme, fier comme la plupart des artistes français, et trop incapable de ramper sous un favori, eut le malheur de déplaire à Menchikof. Celui-ci chercha plusieurs fois à le perdre, et, tout autant de

fois, convaincu de calomnie, il sentit ce que pesait le bras ou la canne du maître. Enfin un jour il l'accusa de faire abattre la belle plantation de Peterhof. Pierre n'aimait rien tant que cette plantation. Il accourt; il voit de loin les arbres entourés d'ouvriers, de machines, des branches voler et tomber à terre: il rencontre Leblond, et, dans sa fureur, il le frappe de sa canne. Cet artiste, qui, suivant les idées de son pays, regardait un pareil traitement comme un opprobre ineffaçable, est à l'instant saisi de la fièvre et obligé de se mettre au lit. Le Tsar, mieux informé, sait que Leblond n'a ordonné qu'une taille nécessaire : il tourne sa colère contre le jaloux dénonciateur; il envoie chez Leblond, il le fait prier de lui pardonner une injuste vivacité et de le regarder comme son ami: mais le coup était porté. Le malheureux Leblond ne fit plus que languir, et mourut l'année suivante.

Dans ces emportemens suivis d'un si prompt retour, on voit un homme qui n'a jamais su se vaincre lui-même; qui, trop tôt revêtu du pouvoir suprême, et trop tôt obligé de le déployer contre ses ennemis, n'a point appris à vaincre ses premiers mouvemens: mais on n'y voit pas ce qu'on peut

appeler un méchant homme. Son histoire ne nous offre que trop souvent des actes d'une justice trop rigoureuse: mais on n'y voit que des idées exagérées du juste, qui ne s'accordaient pas avec celle de la clémence. Dans les nombreuses exécutions qu'il ordonna, lorsqu'il aurait suffi de punir un petit nombre de chefs, on voit un homme persuadé que c'est favoriser le crime, que de montrer de l'indulgence aux criminels. Dans le procès même de son fils, quelle qu'en fut l'atrocité, on voit un prince convaincu que toutes ses institutions étaient nécessaires au bien de l'Etat, et que son premier devoir était de verser son propre sang, plutôt que de les voir détruire. C'est ainsi qu'avec de l'ignorance ou de fausses lumières, la vertu même peut conduire à de coupables excès

L'Europe ne les pardonnait point au Tsar, et il ne l'ignorait pas. Il questionnait un jour là-dessus l'un de ses ambassadeurs, revenu depuis peu d'une cour étrangère. Le ministre se contenta de répondre qu'on le taxait d'une excessive sévérité. » Dis le mot, « reprit le Tsar; » on m'accuse » de tyrannie. On ne connaît pas les cir» constances où je me suis trouvé; on

» ignore ce qu'elles ont exigé de moi;
» on ne sait pas que j'ai été forcé de pu-
» nir ceux qui voulaient détruire ce que
» j'ai fait pour le bien de l'Etat. Non je
» ne suis point un tyran, et personne ne
» peut m'accuser justement de cruauté.
» Je me suis entouré de ceux de mes su-
» jets à qui j'ai reconnu des talens, de
» l'intelligence, de l'amour pour la patrie;
» je les ai consultés; j'ai employé leurs se-
» cours, et je leur ai témoigné ma recon-
» naissance en les comblant de bienfaits. «
C'était ainsi que Pierre osait parler de lui-même, et l'on peut ajouter que c'était ainsi qu'il en pensait.

Il avait été élevé par une mère faible, incapable de guider sa jeunesse. Le malheur voulut que ce qu'il y avait alors de plus illustre en Russie fût engagé dans le parti qui lui était contraire; que le grand Golitsin, l'homme qui aurait été le plus capable de l'éclairer, de lui former l'esprit, de guider ses jeunes ans, ait été son ennemi; que, dans l'impétuosité du premier âge, il n'ait eu pour conseils que de jeunes étrangers qui avaient des talens, mais dont l'éducation avait été défectueuse; qui, loin de le rapprocher de sa soeur, étaient engagés, par l'intérêt de leur

fortune, à le rendre irréconciliable avec elle; qui ne durent lui parler que de punitions et de vengeance; qui, pressés, par la vivacité de leur âge, de voir l'exécution des desseins qu'il formait avec eux, ne savaient pas lui inspirer une sage patience, et qui loin de lui conseiller d'aplanir lentement les obstacles, l'excitaient à les renverser brusquement. Ils n'avaient pas ce long usage des hommes, des choses, de la vie enfin, qui donne l'idée des convenances et qui apprend que rien de solide ne se fait avec célérité. Ils ne savaient agir que suivant leurs premiers mouvemens, et lui donnèrent l'exemple de se livrer à tous les siens. Leurs leçons influèrent sur toute sa vie, qui fut un contraste perpétuel de ce qu'il y avait de bon dans son caractère, de bizarre dans son humeur, d'impétueux dans ses passions, de vicieux dans son éducation.

Cependant, tout opiniâtre qu'il était dans ses desseins, on pouvait, en lui faisant entendre avec force le langage de la raison, le contrarier dans ses volontés et prendre sur son esprit un ascendant victorieux. C'est ce dont on a plus d'un exemple. Il venait de signer un oukaze pour enjoindre aux propriétaires des gouvernemens de Pétersbourg

et de Novgorod d'envoyer leurs paysans creuser le canal du Ladoga. Le sénat assemblé allait ordonner la publication de cette loi. Dolgoroukof s'écrie que c'est ruiner deux provinces qui n'ont déjà que trop souffert: il demande qu'il soit fait au Tsar des représentations. On lui répond qu'il est trop tard, que déjà le prince lui-même a signé. Pour toute réplique, il se saisit du registre et déchire le feuillet où la loi est inscrite. Tout le monde est consterné: Pierre paraît. Le procureur-général, qui est la première personne du sénat, lui apprend, en tremblant, l'audace de Dolgoroukof. Ce seigneur n'était pas de ceux que Pierre, au gré de son humeur, prenait pour objets de ses coups ou de ses caresses. Il était du petit nombre des hommes qui inspiraient au prince une sorte de respect, parce qu'ils savaient se respecter eux-mêmes. Cependant Pierre ne fut pas maître de cacher un premier mouvement de colère. » Réprime ton emporte-
» ment « lui dit Dolgoroukof, avec cette énergie de la langue russe qui permettait alors de tutoyer le prince lui-même. » Je ne
» croirai pas qu'à l'exemple de Charlès XII,
» tu veuilles ruiner ton pays. Y as-tu bien
» pensé, en ordonnant la dépopulation de

» deux provinces qui, plus que toutes les
» autres, se sont ressenties des maux de la
» guerre? Ne sais-tu pas combien d'habitans
» elles ont perdus, et dans quelle misère
» sont plongés ceux qui leur restent. Je
» connais toute l'utilité du canal dont tu as
» formé le projet; mais prends dans chacun
» des gouvernemens, en proportion du
» peuple qu'ils nourrissent, un nombre d'in-
» fortunés, victimes du bien de l'Etat, et
» destinés à périr sous les fouilles de ce
» grand ouvrage: emploie à ces travaux
» désastreux tes prisonniers suédois, et ne
» détruis pas un pays nouveau que tu as eu
» la gloire de créer. « A mesure qu'il parlait, Pierre devenait plus tranquille, et, après quelques instans de réflexion: » Ce qu'il
» vient de dire mérite qu'on y pense, dit-il.
» Ne vous pressez pas de publier l'oukaze;
» je vous ferai connaître mes intentions. « Ses intentions furent d'employer aux travaux du canal des milliers de Suédois qui, la plupart, y trouvèrent la mort.

Après s'être privé de son premier fils, Pierre perdit l'objet de sa tendresse et de ses espérances, le fils que lui avait donné Catherine. Il alla s'enfermer à Peterhof, et y resta trois jours et trois nuits, sans prendre de nourri-

nourriture, sans souffrir que personnne osât l'approcher, et défendant, sous peine de mort, de troubler sa solitude. On a peine à comprendre que la mort d'un enfant ait pu jeter dans un tel désespoir un homme d'un si haut courage. Sans doute les remords se mêlèrent à ses regrets. Il était religieux; il croyait à la providence, et il crut voir, peut-être, dans la mort de cet enfant, la vengeance céleste qui poursuivait la mort d'Alexis. Heureux quand il avait prononcé la condamnation de ce prince infortuné, il avait cru faire à la patrie le plus vertueux sacrifice: mais, dans le malheur, il ne voyait plus qu'un crime atroce dans ce qu'il avait regardé comme le suprême effort du patriotisme. Cependant les affaires de l'Etat restaient suspendues, les conseils étaient sans chefs; les généraux attendaient des ordres et n'en recevaient pas. Catherine affligée comme mère et comme épouse, mais en même temps touchée des intérêts de l'empire, frappait en vain à la porte de son époux, lui faisait en vain entendre sa voix long-temps si chère: elle avait perdu, dans l'aliénation d'esprit de ce prince, l'ascendant qu'elle avait toujours eu sur lui. Elle a recours à

celui de Dolgoroukof. Il la console, et promet de lui rendre le lendemain son époux, à l'Etat son souverain. En effet, le lendemain, il se rend de bonne heure à la chambre du Tsar. Il frappe, on ne répond pas: il frappe encore; même silence. Mais comme s'il eût été le maître du monarque terrible dont il brave la fureur, il lui ordonne d'ouvrir, et, sur son refus, menace d'enfoncer la porte. » Eh » bien, j'ouvre, s'écrie le Tsar, mais pour » te trancher la tête. « Il ouvre en effet. L'air majestueux et calme de son vertueux sujet lui en impose. » Je viens, au nom » du sénat, lui dit Dolgoroukof, te de» mander qui tu veux que l'on nomme » empereur, puisque tu prétends renoncer » à l'être. « Pierre embrasse son ami, et le mouille de ses larmes. Dolgoroukof, qui l'a rendu docile, l'emmène chez Catherine et lui présente le sénat qui fut retenu à dîner avec le Souverain. Les affaires reprirent leur cours. (*)

---

(*) Ce fait est rapporté, avec quelques variétés légères dans les circonstances, par l'auteur des *anecdotes de Pierre-le-Grand*, et par M. Leclerc, qui le tenait du vieux conseiller privé Betski.

Nous venons de dire que Pierre était religieux. Il ne fut pas même supérieur à tous les préjugés qui avoisinent les idées pieuses. S'il fut tolérant pour différentes sectes du christianisme, c'est un exemple qu'il avait reçu de ses prédécesseurs. Il fallait bien aussi qu'il tolérât le mahométisme, et même l'idolâtrie, parce qu'à l'orient de son empire, vivaient, sous sa domination des peuples idolâtres et mahométans. Mais il était ennemi de l'impiété, et il confondait avec les impies ceux qui, rejetant les dogmes des diverses religions, n'admettent que celui de l'existence d'un dieu. Il eut ainsi quelques temps le malheur de persécuter les hérétiques de ses Etats. D'ailleurs il était ennemi des impostures sacerdotales et monacales et des superstitions populaires. Il sut que, dans une église de S. Pétersbourg, le peuple s'assemblait en foule pour adorer l'image d'une Vierge qui, disait-on, versait des larmes. Il se rendit à l'église, ordonna de détacher l'image et en fit un examen scrupuleux. Dans le rit des Russes, les images sont peintes sur bois. L'image pleureuse avait un double panneau. Entre les deux ais était un récipient d'huile qui aboutissait à de petits trous ménagés à l'angle

des yeux. La chaleur des cierges allumés autour de l'image faisait bouillonner l'huile qui tombait goutte à goutte par les issues qu'on lui avait préparées. Pierre démontra lui-même au peuple ce mécanisme et emporta l'image pour la ranger entre les pièces curieuses de son cabinet. L'auteur de cette invention fut découvert et puni d'autant plus sévèrement, que l'imposture avait un objet séditieux: c'était de persuader au peuple que la Vierge témoignait, par ses larmes, son horreur pour la fondation de S. Pétersbourg.

Pierre, jeune encore, fut attaqué d'une maladie dangereuse. C'était un ancien usage que les Tsars, dans de telles circonstances, rendissent, pour apaiser la colère céleste, la liberté à des criminels condamnés à mort. On voulut l'engager à suivre cet exemple. »Eh quoi! dit-il d'une voix faible, si le ciel est sourd aux voeux que » lui adressent pour moi les hommes vertueux de mon empire, croyez-vous qu'il » se laissera fléchir par ceux des assassins?«

Mais tout religieux qu'il était et tout implacable pour le crime, il se montrait indulgent pour les faiblesses d'un sexe que les hommes se font gloire d'attaquer sans cesse, et qu'ils punissent ensuite de leur avoir mal

résisté. Jamais il ne pardonnait aux filles dénaturées qui se procuraient l'avortement de leur fruit, ou qui le détruisaient à sa naissance. Il abandonna même aux rigueurs des lois une fille de la cour coupable de ce crime et qu'il passait pour avoir aimée. Mais il sentit que trop de rigueur contre les filles incontinentes était la seule cause de cet attentat, et qu'en poursuivant un désordre, on provoquait un forfait. Un jour, pendant qu'il dînait dans un village, la maison fut investie par les paysans empressés de voir leur Souverain. Avec sa popularité ordinaire, il parlait à tous, et faisait à chacun des questions sur sa famille et sur ses travaux. Il remarqua derrière la foule une jeune fille qui cherchait à le voir et à n'être pas vue. Il l'appela, et elle se couvrit le visage de ses deux mains: il la loua de sa modestie, et les autres filles firent un éclat de rire. Il apprit enfin qu'elle s'était rendue aux voeux d'un officier allemand, et qu'elle allaitait le fruit de cet amour illégitime. Il se fit apporter l'enfant, le caressa, le recommanda aux soins de sa mère, promit de la voir toutes les fois qu'il passerait par le village et lui donna un baiser et une poignée d'argent.
» Je défends, dit-il, en élevant la voix et

faisant succéder au ton de la familiarité celui de la majesté; » qu'on lui interdise » désormais la compagnie des personnes » de son sexe et qu'on ne lui fasse aucun » reproche de sa faiblesse. «

Il n'aimait la médisance qu'autant qu'elle pouvait l'éclairer sur des détails qu'il lui importait de connaître. Dans toute autre occasion, elle lui déplaisait. Quand il entendait mal parler de quelqu'un: » N'as-tu » donc pas remarqué en lui quelque chose » de bien, disait-il au médisant, et ne » saurais-tu nous en entretenir? «

Ardent protecteur et provocateur du commerce, il ne voulait pas, que, dans ses douanes, la peine de la contrebande fût portée au-delà de la confiscation. „ Il faut, “ disait-il, „ considérer le commerce comme une vierge timide qu'on attire par de douces manières, qu'on effraie „ par le ton de la sévérité. “ Il disait aussi: „ Fasse la contrebande qui voudra. Le marchand, en courant le hasard de voir confisquer sa marchandise, risquera toujours „ plus que mon trésor. Si je ne l'attrape que „ la dixième fois, je serai encore bien dédommagé des neuf fois qu'il m'aura „ trompé. “

Il sut qu'un auteur anglais l'avait comparé à Louis XIV. „Il fut plus grand que moi, „dit modestement le prince. Si je l'em„porte sur lui en un seul point, c'est en „ce que j'ai su réduire mon clergé a l'obéis„sance, et qu'il s'est laissé dominer par le „sien."

Il aurait pu se reconnaître encore supérieur à Louis XIV, en ce qu'il ne faisait pas consister une partie de sa grandeur à étaler un vain faste; en ce qu'il ne cherchait pas à éblouir sur la petitesse de l'homme par l'éclat pompeux de la cour. Il était d'une économie sévère. Les dépenses de sa maison étaient fixées; les fonds en étaient toujours les mêmes et étaient faits ponctuellement. Il avait réglé ce que devaient lui coûter l'armée, la flotte, l'administration, les bâtimens, les fabriques, et sans avoir un grand revenu, sans fatiguer la nation par des impôts, il avait toujours des épargnes à consacrer aux dépenses imprévues et aux projets nouveaux qu'il concevait pour le bien de l'Etat. Il récompensait les services; il ne voulait pas que les hommes qui lui avaient été utiles dans la force de leur âge, connussent la misère dans la vieillesse: mais il ne se permettait pas de les enrichir. Souvent les

récompenses qu'il accordait tournaient à l'avantage de l'Etat. C'était des terres qu'il donnait, et l'intérêt des nouveaux propriétaires les leur faisait améliorer. Ce fut ainsi, qu'en marquant sa reconnaissance à des hommes qui l'avaient bien servi, il repeupla la Livonie, l'Estonie, l'Ingrie, la Finlande.

Ses revenus n'auraient pu suffire à un prince ordinaire pour soutenir l'éclat du trône: avec ces revenus, il fit à la Suède une guerre de vingt années que suivit celle contre la Perse; il créa une marine; il entretint des troupes réglées; il fonda des villes, creusa des ports, joignit les grands fleuves par des canaux, fonda des manufactures, appela dans ses Etats des étrangers industrieux. Il leur procurait une aisance qu'ils n'auraient pas connue dans leur pays, sans les mettre en état de faire, par des épargnes, une fortune qu'ils y auraient emportée. Ainsi les sommes qu'il dépensait pour eux restaient dans son empire, et, après avoir soutenu les pères, il espérait encore recevoir les services des enfans. Il avait étudié et connaissait le caractère des différentes nations: il donnait volontiers aux étrangers qui appartenaient à des nations prodigues, et ne récompensait qu'avec

mesure ceux qui appartenaient à des nations parcimonieuses. Par cette inégalité de traitemens, il établissait entre eux l'égalité, donnait au prodigue de quoi dépenser, refusait à l'avare de quoi ramasser, et ne craignait de voir ni l'un ni l'autre s'enrichir assez pour aller chercher ailleurs le repos.

Les Russes, et les étrangers attachés au service de la Russie, aspiraient à l'honneur d'avoir le Tsar pour parrain de leurs enfans. S'il avait accompagné cet honneur de présens magnifiques, il aurait été obligé de le refuser souvent : mais pour ne donner à aucune des familles qu'il était bien aise de favoriser, le chagrin d'un refus, il se contentait de donner à l'accouchée, quelle que fût sa condition, un baiser et un ducat.

Il était louable d'avoir de l'économie pour lui-même et d'en donner l'exemple à ses sujets : mais il était dans son caractère d'outrer tout, de passer les bornes même du bien, et de le changer en bizarrerie. Sa sage économie était une vertu ; mais c'était une bizarrerie dans le Souverain d'un grand empire, de porter des souliers ressemelés, des bas de laine raccommodés et d'emprunter la perruque du premier venu, pour se garantir la tête quand il y sentait du froid.

C'était en lui une vertu de donner aux autres l'exemple du travail. Mais chaque condition a ses travaux, et le travail manuel n'est pas celui qu'on attend d'un Souverain; il lui convient moins encore d'en tirer une rétribution. Pierre eut quelque temps à séjourner dans les environs d'une forge pour prendre les eaux. Il lui prit envie d'apprendre le métier de forgeron, et il forgea seul dix pouds de fer. De retour à Moskou, il alla voir le maître de la forge, lui fit l'éloge de sa fabrique, et lui demanda combien il donnait par barre de fer à un ouvrier. »Une altine«, répondit le maître (c'est-à-dire trois sols). » Eh bien, reprit le Tsar, j'ai gagné chez toi » huit altines et je viens les chercher.» Il se les fit donner en effet; »avec cette somme, » reprit-il, je vais acheter une paire de sou» liers dont j'ai grand besoin.» Et il montra ses souliers qui avaient été déjà ressemelés et dont la semelle était usée de nouveau. En sortant de-là, il passa au marché pour y en acheter une paire. Il se plaisait à les montrer. »Voilà, disait-il, des souliers que j'ai » gagnés à la sueur de mon front.»

L'amour de la chasse est une des passions les plus ruineuses des princes, moins par le train de venerie qu'il leur fait entretenir

à grands frais, que par la destruction que causent les animaux voraces dont ils favorisent la multiplication pour les sacrifier à leurs plaisirs. C'est un mal, il est vrai, que n'auraient point à se reprocher les Souverains de la Russie. Dans les vastes forêts de leur empire, ils pourraient se livrer à la passion la plus effrénée de la chasse sans nuire aux propriétés de leurs sujets. Mais cette passion, dont les flatteurs ont relevé la noblesse, n'est jamais tout-à-fait innocente dans celui qui tient en mains les rênes d'un Etat, parce qu'elle lui fait contracter un goût de dissipation trop nuisible aux affaires. L'homme qui, dans une grande partie de sa vie, n'est occupé que de la pensée d'atteindre des animaux fugitifs, ne se rend guère propre à occuper son esprit de choses sérieuses. Il peut bien porter son corps dans les conseils; mais sa pensée est toute entière au cerf qu'il est impatient de courir. Aussi Pierre était-il ennemi de la chasse. » C'est un amusement que je » ne saurais prendre, disait-il, tant que j'au- » rai des ennemis à combattre et des peuples » à gouverner. « Ce qui est singulier, c'est que ce prince qui semble avoir été si dur, ne pouvait sans peine voir souffrir des animaux.

Il ne soutenait le spectacle de la douleur, que dans l'homme qu'il croyait coupable.

Il était de même ennemi du jeu, et ne savait aucun jeu de cartes. La cour suivait son exemple, et l'on n'y connaissait pas de joueurs. Il ne pouvait interdire le jeu dans l'armée et sur la flotte ; mais il défendit que la perte pût excéder un rouble et dispensa de payer ceux qui perdraient davantage. Il disait que les joueurs, livrés à la passion de se tromper les uns les autres, ne pouvaient avoir aucun goût utile.

Dans la crainte de laisser échapper quelques idées avantageuses à l'Etat, il écoutait avec complaisance tous ceux qui lui annonçaient des projets ou des découvertes. Si les propositions exigeaient des expériences, il les faisait faire sous ses yeux par des gens habiles. Quand le projet semblait digne d'être accueilli, il en récompensait l'auteur; il le récompensait encore quand il s'était trompé et ne dédaignait pas de lui démontrer lui-même son erreur. Il défrayait l'étranger qui avait fait le voyage de Russie pour lui communiquer ses vues. Malgré son amour pour l'économie, il ne croyait pas devoir regretter ce qu'il dépensait dans l'espérance de s'éclairer, et se croyait assez dédommagé

par un projet utile de tout ce que lui avaient coûté des projets futiles ou hasardés.

Le même prince qui, dans son premier voyage en Hollande, mania la hache et la scie des charpentiers de vaisseaux, voulut aussi manier les instrumens délicats de la chirurgie. Il disséqua, il fit des opérations chirurgicales sous la conduite du célèbre anatomiste Ruysch. Un jour qu'il contemplait dans le cabinet anatomique de Boerhaave un cadavre préparé et humecté d'esprit de thérébentine, l'odeur forte, où l'horreur du spectacle causa des nausées à quelques seigneurs de sa suite. Le Tsar, voulant qu'ils apprissent à vaincre cette aversion si naturelle, les força de mordre les muscles qui leur inspiraient tant de dégoût. C'est ainsi qu'incapable de conserver une juste modération même dans ses goûts les plus louables, il les porta jusqu'à un excès qui tenait de la férocité (*).

De retour dans son empire, il voulait être prévenu de toutes les opérations curieuses

(*) Cette anecdote, rapportée par Mr. Leclerc, faisait partie du recueil de Staelin, qui la tenait du neveu de Boerhaave. Il a cru dans la suite, pour l'honneur de son héros, devoir la retrancher du manuscrit destiné à l'impression : mais elle n'en paraît pas moins authentique.

qui se faisaient dans ses hôpitaux, et, quand le temps le lui permettait, il ne manquait pas d'y assister. Il aimait à opérer lui-même, et avait toujours sur lui un étui de mathématiques et une trousse d'instrumens de chirurgie. La femme d'un négociant qu'il aimait était attaquée d'hydropisie et ne voulait pas souffrir la ponction. Il lui fit une visite, lui persuada de se soumettre à cette opération et la lui fit lui-même. Il est vrai que la malade mourut; mais il fut décidé que c'était sa faute, parce qu'elle avait attendu trop long-temps, et que l'opération avait été très-bien faite. Ainsi l'honneur du chirurgien couronné fut maintenu.

Mais une autre fois le prince opérateur, qui se plaisait à être le dentiste de sa maison, fut dupe d'un de ses valets de chambre. Cet homme voulait se venger de sa femme qu'il soupçonnait de peu de fidélité. Il affecta un air de tristesse dont son maître lui demanda la raison, et il répondit qu'il était affligé des douleurs que causait à sa femme une malheureuse dent qu'elle s'obtinait à ne pas faire arracher. Pierre saisit avec avidité cette occasion d'exercer son pélican, court chez la fausse malade, la force à s'asseoir, lui visite la

bouche, croit voir dans une de ses dents la cause du mal qu'elle n'a pas, et, malgré sa résistance et ses cris, il la lui arrache. Il découvrit quelques jours après la fourbe du mari et le punit à coups de canne.

Tous les genres d'occupation entraient dans la sphère de son activité. Dans les loisirs que, malgré les soins du trône, il se procurait aux dépens du sommeil, il se livra quelquefois à des travaux littéraires, et traduisit plusieurs ouvrages concernant les arts, entre autres l'architecture de Leclerc, l'art du tourneur de Plumiers, et l'art de construire des écluses et des moulins par Sturm. Ces traductions, faites pour son usage, sont restées manuscrites dans ses papiers. Il fit traduire en russe un grand nombre de livres utiles, et il avait soin de charger de ces versions des hommes instruits dans la science que traitait l'auteur. Un moine qu'il avait chargé de traduire l'introduction à l'histoire de l'univers par Puffendorf, crut devoir omettre un passage où l'écrivain suédois avait fort maltraité les Russes. Il présenta son travail au prince qui chercha d'abord ce passage et ne le trouva pas. Il en remarqua

d'autres que l'interprète avait adoucis pour ménager sa nation. Il lui en fit de durs reproches et lui ordonna de rendre sa version plus fidelle. « Ce n'est pas, ajouta-t-« il, pour flatter mes sujets que je veux « les mettre à portée de lire cet ouvrage; « mais pour les instruire, pour leur mon-« trer ce qu'ils ont été et ce que pensent « d'eux les étrangers, et pour les exciter « à changer par leurs efforts, l'opinion de « l'Europe à leur égard. »

Quoiqu'il n'eût pas d'érudition, et que personne n'en eût dans son empire, il était trop curieux pour ne la pas aimer. On trouva en Sibérie, dans les ruines d'un temple, des manuscrits en lettres d'or sur papier noir et bleu. Les caractères de l'écriture en étaient inconnus. On savait que les Tangouts avaient autrefois occupé la partie de la Sibérie où s'était fait cette découverte, et l'on ne douta pas que ces munuscrits ne fussent dans leur langue. Pierre desirait en avoir une interprétation; mais comment l'obtenir ? Il envoya l'une des feuilles à l'abbé Bignon à qui était confié, en France, le riche et superbe dépôt de la bibliothèque du roi. Celui-ci la remit à l'abbé Fourmont, savant dans les langues

langues orientales. On supposait, en Russie, que le manuscrit était en langue tangoute et Fourmont le crut. Il ne la savait pas; mais à l'aide d'alphabets, de vocabulaires et de conjectures, il présuma qu'il parviendrait à traduire ce morceau d'une langue méconnue. Il finit même par se persuader qu'il l'avait traduit, et envoya au Tsar son travail qui lui avait coûté bien du temps. La vérité est que cet écrit n'appartenait point aux Tangouts, et que Fourmont n'y avait rien compris. Il a été expliqué dans la suite, et ce sont des Russes, instruits par leurs voyages, qui en ont donné l'explication. Les érudits doivent reconnaître que même avec la plus grande sagacité, on ne peut traduire des ouvrages d'une langue qu'on ne sait pas, et que souvent même on s'égare en traduisant des langues savantes que l'on sait.

Dans l'expédition de Perse, Pierre passa par Kazan et eut la curiosité de voir les ruines de Bolgar, autrefois la capitale des Grands Bulgares. Il y trouva des tombeaux chargés d'inscriptions en langues arabe et persanne: il les fit copier et traduire, et donna des ordres pour que ces monumens, dégradés par le temps, fussent pré-

cieusement conservés. On voit par-là quels secours la science de l'antiquité eût recus de ce prince, s'il avait régné dans un pays où l'on eût cultivé les bonnes études.

Il avait l'amour de tout ce qui est bien: mais trop souvent emporté par l'impétuosité de son caractère, il fit mal le bien, parce qu'il voulut le faire trop vite ; trop souvent il rendit le bien même odieux, en employant, pour l'opérer, des moyens violens réservés à la tyrannie. Il s'est acquis l'estime de ceux qui n'ont considéré que ses intentions, et le blâme de ceux qui ne se sont arrêté qu'à ses moyens d'exécution. Il est approuvé de ceux à qui ne déplaisent pas les grandes secousses et les réformes rapides : il a pour censeurs ceux qui sont persuadés qu'elles font toujours du mal, et que le bien qu'elles opèrent manque de solidité, parce qu'on n'a pas eu le temps d'en préparer et d'en affermir les fondemens.

Je ne sais à quelle époque rapporter une aventure qui, supposé qu'elle soit vraie, mérite d'être conservée, parce qu'on s'intéresse à tout ce qui concerne les personnes célèbres (*).

(*) Je suis ici les mêmes mémoires que Voltaire, mais les

Quelques hommes du peuple, un peu chauds de vin, prirent querelle dans une auberge de la Courlande. L'un d'eux s'avisa de dire que, s'il voulait parler, on verrait bien qu'il avait des protecteurs assez puissans pour faire repentir les insolens qui osaient l'outrager. Un envoyé du roi de Pologne, qui retournait à Dresde, fut témoin de cette querelle : il regarda plus attentivement le malheureux qui se vantait de son crédit, et crut lui reconnaître, à travers ses manières rustiques et la pauvreté de son ajustement, quelques traits de ressemblance avec l'épouse du Tsar. Curieux de savoir quel était cet inconnu dont l'orgueil démentait la fortune, il apprit que c'était un jeune paysan de Pologne ou de Lithuanie qui servait dans l'écurie de l'auberge. L'envoyé badina sur sa rencontre dans une lettre qu'il écrivit à un de ses amis à S. Pétersbourg.

Pierre vit cette lettre. Il manda au prince Repnin, gouverneur de Riga, de faire des perquisitions sur ce jeune homme qui se nommait Charles Skavronski, et de l'attirer dans son gouvernement.

circonstances dans lesquelles il écrivait l'ont engagé à y faire des changemens assez considérables.

Skavronski tomba dans les filets qu'on lui tendait, vint en Livonie, fut arrêté comme un étranger suspect et envoyé à S. Pétersbourg.

Mis entre les mains du général de police et souvent interrogé, il ne voyait pas finir son affaire. Cependant des gens apostés gagnaient la confiance de cet homme simple, et tiraient de lui le peu qu'il savait sur sa naissance. Il avait conservé quelque souvenir confus d'une soeur qu'il devait avoir : il savait qu'elle avait été faite prisonnière à Marienbourg, et la croyait placée au service de quelque grande maison de Russie. Peut-être même avait-il entendu dire autrefois qu'elle était maîtresse de Chérémetef ou de Menchikof. Enfin il croyait avoir l'honneur d'être frère d'une femme de chambre ou de la concubine d'un grand seigneur.

Ses nouveaux amis feignaient de le plaindre de l'injuste persécution qu'il éprouvait. Ils lui firent entendre qu'il n'obtiendrait jamais justice, tant qu'il ne s'adresserait pas au Tsar lui-même, et promirent de lui ménager l'occasion de présenter un mémoire à ce prince.

Pendant qu'on amusait Skavronski, Pierre

instruit de toutes ses réponses et de toutes ses confidences, faisait faire des informations en Courlande. Quand il eut acquis toutes les lumières qu'il desirait, il se le fit présenter au sortir de table, un jour qu'il avait dîné chez un de ses maîtres d'hôtel nommé Stchéplef. Il l'interrogea lui-même, et lui promit, en le congédiant, d'examiner son affaire.

Il raconta le soir à son épouse qu'il s'était fort amusé chez son maître d'hôtel, et lui dit qu'il voulait aller le lendemain le surprendre avec elle. La partie fut accepté. Stchéplef feignit d'être étonné de l'honneur que lui faisait sa Souveraine. On dîna, sans que rien pût faire soupconner à la princesse qu'on eût d'autre objet que de se divertir. Après le dîner, elle prit un fauteuil dans l'embrasure d'une croisée. Pierre s'approcha d'elle, se fit présenter le jeune homme et répéta les mêmes questions qu'il lui avait déja faites la veille. A chaque réponse, il recommandait à la princesse d'écouter. Enfin, après avoir reçu les explications les plus claires. « N'en« tends-tu donc pas, dit-il à Catherine, « ce que cela signifie? » *Mais, mais*... dit-elle en balbutiant et en changeant de

couleur. « Mais, reprit vivement le Tsar, si « tu n'y comprends rien, je comprends « fort bien, moi, que ce jeune homme « est ton frère. Allons, dit-il à Skavrons- « ki, baise la main de Catherine en qua- « lité de Tsaritse, et embrasse-la comme « ta soeur. » Catherine s'évanouit; Pierre s'empressa de la faire revenir. « Quel mal « y a-t-il dans toute cette aventure-là? » lui dit-il, quand elle eut repris ses sens. « Eh bien, cet homme est mon beau-frère: « S'il a du mérite, nous en ferons quelque « chose. »

Skavronski resta quelque temps dans la maison de Stchéplef. On le dépouilla de ses haillons, on prit soin de son éducation tardive. Il eut, sous le règne de sa soeur, le cordon de S. André; le titre de comte, une fortune considérable, et se fit aimer par la bonté de son caractère. Il ne prit ni les vices ni les grâces des cours, vécut fort retiré et n'usa de son crédit auprès de sa soeur que pour lui recommander des malheureux.

M. Coxe dit que Voltaire seul a vu le manuscrit d'où cette anecdote est tirée. Cet estimable écrivain se trompe: plusieurs curieux en conservent des copies, j'en ai

eu moi-même une entre les mains, et je l'ai transcrite. Bassewitz assure, dit M. Coxe, que pendant la vie de l'empereur, Catherine ne produisît aucun de ses parens: et que ce fut seulement après la mort de ce prince qu'il parut un homme qu'elle appela son frère. Bassewitz dit la vérité. Skavronski ne parut à la cour qu'après la mort de Pierre, et cela ne contredit pas le manuscrit. Il fut, y est-il dit, ordonné à Skavronski de rester dans la maison où il était et de ne pas se montrer publiquement. Pierre avait promis d'en faire quelque chose s'il avait des talens: comme il n'avait qu'un bon coeur sans talent, on le laissa chez le maître d'hôtel. Enfin M. Coxe ajoute que si Catherine était née d'une famille noble, on n'aurait pas manqué de le publier, puisque son époux n'osa pas la mener en France dans la crainte des dégoûts que lui pouvait attirer l'obscurité de sa naissance. Mais cette objection ne porte que sur une flatterie de Voltaire, qui fait de Skavronski un gentilhomme lithuanien: suivant le manuscrit, ce n'était qu'un paysan. On se rappelle en Russie qu'il conserva toujours un langage grossier.

Bien des personnes prétendent que Ca-

therine, après la mort de son époux, se supposa un frère, soit pour persuader qu'elle était d'une naissance légitime, soit même pour faire croire, en donnant son prétendu frère pour un gentilhomme, qu'elle était née dans l'ordre de la noblesse. Je n'ai rien à prononcer sur cette opinion. Ce qui est certain, c'est que, sous le règne de Catherine I, vivait à la cour un comte Skavronski qu'elle faisait regarder comme son frère. J'ai connu sa postérité, et je crois qu'elle subsiste encore. Ce Skavronski fut-il connu de Pierre I, ne vint-il en Russie qu'après la mort de ce prince? c'est ce que je ne saurais affirmer. Plus la fortune aura humilié la naissance de Catherine, en lui refusant même une famille dont elle pût être reconnue, et plus sera bizarre le jeu de cette même fortune qui, d'une maison de charité, du service d'un pasteur luthérien, du lit d'un soldat, et de la servitude dans la maison de Chérémétef et de Menchikof, l'a portée sur le trône.

---

## Catherine I, Alexèievna.

J'avais résolu de terminer l'histoire de la Russie avec le règne de Pierre I. L'auteur qui veut conserver à la postérité la vie des princes voisins du temps où il écrit, est privé de ces secours que les cabinets offrent à l'âge suivant, lorsqu'enfin le secret devient inutile. Il se trouve placé entre le danger de tromper ses lecteurs, trompé lui-même par les bruits publics, ou de déplaire à des personnages puissans, qui sont capables de se venger. Quand il blâme, on le croit mécontent; et flatteur, quand il donne des éloges. Il n'est, dans l'histoire comme dans la société, qu'un point de vue d'où l'on puisse considérer les Grands avec sureté; et ce point de vue doit tenir le prudent spectateur à un juste éloignement de son objet.

Cependant on m'a représenté que mes lecteurs regarderaient, avec quelque raison, mon ouvrage comme incomplet, si, après la mort de Pierre I, ils n'y trouvaient pas la suite de ses successeurs, et les principaux événemens de leurs règnes. Les conseils et les sollicitations de mes amis me

font reprendre la plume, et je vais tracer rapidement le récit des événemens publics dont nous avons pu connaître les héros ou les témoins. On ne trouvera point ici des secrets de cour pénétrés et dévoilés, des anecdotes piquantes, des détails curieux sur la vie privée des Souverains : on ne trouvera que la vérité, d'autant moins intéressante, qu'elle sera plus généralement connue.

1725. Voltaire. Pierre I, au lit de la mort, voulut profiter d'un moment de calme que lui laissèrent ses douleurs pour écrire sa volonté dernière ; mais sa main ne traça que des caractères indéchiffrables. On ne put lire que ces deux mots : *Remettez tout*..... On jugea bien qu'il s'agissait de l'empire ; mais à qui fallait-il le remettre?

M. Coxe. Quelques personnes ont pensé qu'il avait voulu désigner pour héritière de sa couronne, Anne, l'aînée de ses filles ; fille justement chérie, et qui joignait à la beauté à l'esprit, à l'instruction, les vertus les plus douces.

M. Leclerc. Un historien a écrit que les lignes tracées par l'empereur mourant étaient bien lisibles, et qu'elle portaient l'ordre d'exclure du trône son épouse, pour y placer

le fils du malheureux Alexis. Pierre I, ajoute-t-il, mourut entre les bras du prince Menchikof, des comtes Tolstoi et Roumiantsof, et de deux majors des gardes. Dès qu'il eut fermé les yeux, ils firent la lecture de ses dernières volontés. Tolstoi, prenant la parole, leur représenta que le fils d'Alexis devait les haïr, et qu'à peine monté sur le trône, il les immolerait à la vengeance de son père. L'écrit fut supprimé; et l'on annonça en même temps à la nation la mort de Pierre I, et le règne de Catherine. 1725.

Je ne doute pas que l'auteur, ainsi qu'il l'annonce, ne tienne cette anecdote de quelque personne respectable; mais je n'en crois pas moins qu'elle ne peut soutenir l'examen de la critique. Le fils d'Alexis, ce prince qu'on nous peint si redoutable, était un enfant de dix ans. Loin de le craindre, on pouvait se promettre de régner sous son nom. Aussi, Menchikof, qui jouit d'un si grand pouvoir sous Catherine I, l'engagea-t-il, dans la suite, à désigner ce même prince pour son successeur. Pierre II, alors, monta sur le trône, et, loin de venger son père sur Menchikof, il ne put empêcher celui-ci de saisir

les rênes du gouvernement, ni refuser pour
1725. épouse la fille de ce parvenu né dans la plus profonde obscurité. Comment, à l'âge de dix ans, inspirait-il donc à Menchikof des craintes qu'il cessa de lui inspirer deux ans après, lorsque son corps et sa raison, plus formés, devaient le rendre plus redoutable?

On sait que le petit-fils du dernier Souverain avait un parti à la mort de son aïeul. N'est-ce pas ce parti qui a imaginé l'anecdote que nous venons de combattre? Elle aura été reçue comme une vérité par ceux à qui leur passion la rendait agréable, et l'un de leurs descendans en aura fait le récit au nouvel historien.

M. Coxe. Il paraît certain, en effet, que, pendant l'agonie de Pierre I, une assemblée de la plus haute noblesse de la cour voulait qu'au moment de la mort du prince, on arrêtât Catherine, et qu'on mît sur le trône le jeune fils d'Alexis. Bassewitz, ministre du Holstein, était dans les intérêts de la princesse. Il fut instruit du projet, et se hâta de le communiquer à Menchikof. Celui-ci ne perdit pas de temps : il s'empara de la forteresse, y fit transporter le trésor, et gagna, par des présens et des promesses,

une partie de la noblesse et les principaux membres du clergé. 1725.

Cependant Pierre respirait encore. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, le sénat, les généraux, le clergé, les nobles furent convoqués au palais. Les partisans du fils d'Alexis, instruits par Bassewitz lui-même, des mesures que Menchikof avait prises, furent réduits au silence, et, pour cacher leurs vraies intentions, qui allaient devenir des crimes, ils montrèrent plus de zèle que personne pour la veuve de l'empereur. Les gardes gagnées battaient aux champs dans la cour: on ne délibéra que pour la forme. Un secrétaire dit avoir su de l'empereur que s'il n'avait pas fait de testament, c'est qu'il croyait avoir assez manifesté ses intentions: Phéophane, archevêque de Pleskof, déposa que Pierre avait fait connaître à des ministres et à des membres du synode, qu'en faisant couronner son épouse, il n'avait eu d'autre intention que de rendre incontestables ses droits à la couronne impériale. On demanda le témoignage de ces prétendus confidens du prince: leurs dépositions ne purent manquer d'être telles qu'on les desirait. Ces formalités, illégales dans une affaire d'une si haute importance, furent

jugées suffisantes. Des menaces intimidèrent ceux qui auraient voulu s'opposer à cette résolution. Catherine fut proclamée.

1725.

On annonça au public la mort de l'Empereur, et l'on vint baiser la main de la nouvelle Souveraine, dans la chambre même où était le corps de son époux. Madame Balck, Chafirof, furent rappelés, le duc de Holstein jouit de la plus grande faveur, et Menchikof, de la toute puissance.

Un prince souverain de Géorgie se donna à la Russie, mais il ne put lui offrir que l'hommage de sa personne et de sa famille. Les affaires de Perse languirent, mais le gouvernement intérieur sembla n'avoir rien perdu de sa force. Les troupes mécontentes reçurent les arrérages qui leur étaient dus: les Kozaques menacèrent d'une révolte; on la prévint, on les apaisa, on sut les engager à laisser construire des forteresses dans leur pays, sous prétexte de s'opposer aux incursions des Tatars.

Mémoires de Catherine I.

Aux cérémonies funéraires qu'avait occasionnées la mort du Souverain, succédèrent les fêtes somptueuses des noces du duc de Holstein avec la princesse Anne. L'intérêt que prenait l'impératrice au rétablissement

1. Juin.

de ce prince, fut une des plus grandes occupations de son règne. Elle effraya le roi de 1725.
Dannemarck par la grandeur de ses préparatifs, elle causa même de l'inquiétude à l'Angleterre, qui envoya une flotte dans la mer Baltique. Mais elle ne vécut pas assez long-temps pour exécuter son dessein, et il ne fut pas suivi après sa mort.

Animée de l'esprit de son époux, ou plutôt gouvernée par Menchikof, elle ne négligea pas ce qui pouvait augmenter autour d'elle l'émulation, et donner plus d'éclat à son empire. Elle conféra la première l'ordre de Saint Alexandre-Nevski, que l'empereur son époux avait institué à la fin de son règne en faveur des talens et des services qui ne pouvaient être récompensés par le cordon de Saint-André. Pierre avait ordonné l'établissement d'une académie des sciences : elle fut formée par Catherine. On distinguait, parmi les premiers membres de ce nouveau corps, Delisle, Baër, les Bernoulli, dont les noms sont encore respectés de l'Europe savante.

La succession au trône était devenue incertaine par la funeste loi de Pierre I. Il n'était pas temps d'abroger cette loi : elle était trop récente, et la mémoire de son

auteur imprimait trop de respect. Catherine
1726. en prévint du moins les dangereuses consé-
M. Coxe. quences en faisant un testament. On croit
qu'elle voulait instituer heritière du trône la
princesse Anne, épouse du duc de Holstein :
mais l'impérieux Menchikof, qui voulait ré-
Mem. de Cath. I. gner sous le nom d'un enfant, l'obligea de
léguer la couronne au fils du malheureux
Tsarévitch et à sa postérité. S'il mourait sans
enfans, la couronne passerait à la princesse
Anne Petrovna, épouse du duc de Holstein,
et à sa postérité. Après Anne, était nommée
la princesse Elisabeth, et enfin Natalie, fille
du Tsarévitch Alexis. Catherine ordonnait,
par son testament, à son héritier, de suivre
avec zèle l'affaire de la restitution du duché
de Slezvick au duc de Holstein.

Quand elle faisait, ou plutôt quand elle
adoptait ces dispositions, elle était dans un
état de langueur causé par un ulcère au pou-
M. Coxe. mon. D'autres disent qu'elle était attaquée
d'un cancer ; et qu'elle accéléra les progrès
de sa maladie par son obstination à passer
fréquemment une grande partie des nuits en
plein air, et par des excès répétés de vin de
Tokai. Une hydropisie se joignit à ses pre-
17 Mai. miers maux. Elle mourut âgée de trente-huit
1727. à trente-neuf ans, après un règne de deux
ans

ans et quelques mois. Ceux qui se plaisent à répandre le venin de leur imagination sur tous les événemens des Etats, prétendirent qu'elle avait été empoisonnée par Menchikof, qui trouvait plus sûr de régner sous un enfant, que sous une princesse qui pourrait se lasser enfin de ses hauteurs : mais aucune action de ce favori n'autorise à le regarder comme un empoisonneur. 1727.

On assure que Catherine ne savait ni lire ni écrire. Sa fille Elisabeth signait pour elle, et ce fut cette princesse qui signa le testament de sa mère. Tout le règne de cette Souveraine, en apparence si puissante, ne fut en effet que sa constante soumission au despotisme de Menchikof. Elle était bienfaisante. Elle reconnut avec plaisir les personnes qui l'avaient vue dans son premier état d'humiliation, et se plut à leur faire éprouver sa générosité. Elle avait tempéré les passions de son époux et sauvé la vie à plusieurs personnes qu'il avait condamnées. Il saisissait l'absence de cette princesse pour faire exécuter les coupables auxquels il avait fortement résolu de ne point accorder de pardon. M. Coxe.

Gordon avait long-temps porté les armes sous Pierre I; voici comment il s'exprime sur Catherine. « C'était, dit-il, une fort jolie

» femme, et de bonne mine, qui avait du
1727. » bon sens, mais point du tout cet esprit
» sublime et cette vivacité d'imagination
» que quelques personnes lui attribuaient.
» La grande raison qui la fit si fort aimer du
» Tsar, c'était son extrême bonne humeur.
» On ne lui a jamais vu un moment de cha-
» grin ni de caprice. Obligeante et polie
» avec tout le monde, elle n'oubliait point
» sa première condition. «

---

## PIERRE II, ALEXEIÉVITCH (*).

Pierre, âgé de douze ans, monta sur le trône par le testament de sa belle-mère. Cette princesse avait ordonné que, jusqu'à l'âge de seize ans, il régnerait sous la tutèle d'un conseil de régence, composé des Tsarevnes Anne et Elisabeth, du duc de Holstein, du

---

(*) Quoique, dès la première édition de cet ouvrage, j'eusse averti, dans le *catalogue raisonné des auteurs* qui m'ont servi de guides, que, pour les règnes de Pierre II, d'Anne, du jeune Ivan, et pour les premiers temps du règne d'Elisabeth, j'avais suivi les mémoires du général de Manstein, quelqu'un m'a accusé d'avoir usurpé le travail de ce général sans le nommer. Je renouvelle donc ici cet avertissement, pour ne pas éprouver la même accusation de la part des lecteurs qui n'auraient pas la patience de parcourir le catalogue.

prince Menchikof, et de cinq sénateurs.
Mais ce conseil ne fut assemblé qu'une fois, 1727.
parce qu'on avait besoin de sa signature pour ratifier le testament. Menchikof, qui, par un article de ce testament, devait donner une de ses filles pour épouse à son maître; Menchikof, qui ne voulait reconnaître aucune autorité supérieure à la sienne, se joua des précautions du duc de Holstein, qui triomphait d'avoir obtenu par la dernière volonté de la Souveraine une part à la régence. Il s'empara du pouvoir, se rendit maître du monarque lui-même, et le logea dans son palais.

Un parti favorable à la duchesse de Holstein, et qui voulait la porter sur le trône, sembla ne s'être formé sous le dernier règne, que pour être écrasé par Menchikof. Tous les membres de cette faction furent recherchés, arrêtés, punis, et le beau-frère même du sous-despote reçut le knout, et fut relégué
en Sibérie. La fille de Menchikof est fiancée 6 Juin.
avec l'empereur. Menchikof espère donner Natalie, soeur de ce prince, pour épouse à son fils; il brave, il humilie, il inquiète le duc de Holstein et son épouse, et les chasse de la Russie à force de dégoûts.

Il semblait triompher de l'ambition de

ses rivaux, et de la haine publique qu'il pro-
1727. voquait. Il éloignait de la cour ceux de ses ennemis qu'il pouvait connaître ; mais il ne pouvait éloigner tout le monde, et il irritait encore plus les amis et les parens des malheureux qu'il persécutait. Infidelle dépositaire des trésors de Pierre I, son avidité était encore plus audacieuse sous un prince enfant. Il osa même s'emparer d'un présent que le Souverain envoyait à sa soeur. Il croyait pouvoir insulter sans danger le peuple, la cour et l'empereur lui-même. Mais déjà sa ruine était préparée.

Il avoit impunément bravé tout ce que l'empire avait de plus puissant : un enfant se fit un jeu de sa ruine. C'était Ivan Dolgorouki, fils de Vassili-Loukitch, sous-gouverneur du prince. Il sut prendre, sur un Souverain de son âge, un ascendant auquel Menchikof ne put résister. Quand on peut faire sentir au maître qu'il est sous le joug, il est bien près de le secouer.

Pour repousser, au moins quelque temps, les sourdes attaques de ses ennemis, Menchikof aurait eu besoin de toute son adresse, de toute son activité : il tombe malade, et est obligé d'abandonner une libre carrière aux deux Dolgorouki. Pendant qu'il languit dans

son lit, la cour se retire à Péterhof. Il aurait dû s'y faire transporter lui-même a sa conva- 1727.
lescence : mais sa prudence ordinaire l'abandonne, et sa fierté ne lui permet aucune crainte : il méprise trop ses ennemis pour daigner faire contre eux quelques efforts ; et, plus occupé de sa vanité que de leurs projets, il va dans sa maison de plaisance d'Oranienbaum, faire bénir une chapelle qu'il vient de bâtir. Sans avoir fait une visite à l'empereur, il le fait inviter à cette cérémonie avec toute la cour. Le prince s'excuse sur une indisposition, et Menchikof étonné assiste seul, avec sa famille, à la consécration de sa chapelle.

Il se rend le soir même à Péterhof, et n'y trouve pas l'empereur ; on avait eu soin d'éloigner ce prince sous le prétexte d'une partie de chasse : il s'arrête encore le lendemain à Péterhof, et l'empereur ne revient point. Moins inquiet qu'ennuyé, il retourne à Pétersbourg, règle la réception qu'on doit faire au Souverain, fait la visite de tous les bureaux, et donne par-tout des ordres avec son orgueil ordinaire. Il rentre dans son palais, et y trouve le général Soltykof qui vient faire enlever tous les meubles de l'empereur pour les transporter au palais d'été. On lui

1727. renvoie les meubles de son fils, qui, en qualité de grand chambellan, devait loger auprès de l'empereur.

Menchikof commence à pressentir sa disgrace : mais il est rassuré par l'ascendant qu'il croit avoir encore sur un prince qu'il ne devait plus revoir. Pierre revient le lendemain à Pétersbourg ; mais avant qu'il arrive, on annonce les arrêts à Menchikof. Sa femme, ses enfans veulent aller se jeter aux pieds de l'empereur : il refuse d'être témoin de leurs larmes.

La disgrace de Menchikof était assurée : mais tout lui persuadait qu'elle serait légère. Exilé à Raninbourg, ville qu'il avait fait bâtir dans le gouvernement de Voroneje, il se promettait du moins une retraite agréable, que lui-même s'était préparée. Privé de ses emplois, il conserverait, dans un doux loisir, ses richesses, ses titres, ses honneurs. Il part, accompagné de toute sa famille, et insultant encore ses ennemis par un faste digne d'un Souverain. C'était avertir leur haine de le poursuivre, jusqu'à ce qu'elle l'eût accablé. Il n'avait fait que quelques lieues, lorsqu'on vient lui redemander les cordons de tous les ordres dont il était décoré. Arrivé à Tver, on lui ordonne de descendre de voiture; on

le fait monter dans une sorte de charrette de voyage, que les Russes appellent kibitque; 1727.
on lui annonce qu'il n'a plus de sa fortune que ce que la pitié du prince veut bien lui laisser.

Des commissaires le suivent de près à Raninbourg, pour lui faire son procès. Coupable d'abus de pouvoir, de vexation, de rapine, il était aisé de le trouver criminel: mais c'était la haine, bien plus que la justice, qui le poursuivait, et son vrai crime, aux yeux de ses accusateurs et de ses juges, était sa puissance, qu'il avait perdue, et son orgueil, qu'il déposait.

Il fut condamné de passer le reste de ses jours à Bérézof, sous un des plus durs climats de la Sibérie. Sa femme, qui, sous un gouvernement plus doux, n'aurait pas été condamnée à le suivre, devint aveugle à force de verser des larmes, et sa douleur ne lui permit pas de vivre assez pour arriver au lieu de son exil. Le reste de sa famille le suivit, enveloppé dans sa condamnation, sans avoir partagé ses fautes.

Sa grande ame se montra dans sa disgrace: inférieur à la fortune qui l'avait ébloui, et dont il s'était rendu le jouet, il fut au-dessus du malheur, et sut le mépriser.

Rejeté parmi les glaces du Nord, abandonné
1727. des adorateurs de son ancienne puissance, étranger au monde entier, après en avoir gouverné une si grande partie ; il se suffit à lui-même, parce qu'il devint sage. On lui avait laissé dix roubles par jour, (cinquante francs de notre monnaie) pour sa subsistance. Des épargnes qu'il faisait sur cette somme, il bâtit une église à laquelle il travailla lui-même. Il mourut en 1729 d'une attaque d'apoplexie. Son fils et sa fille furent rappelés sous le règne suivant.

Par la disgrace de Menchikof, les Dolgorouki régnèrent sous le nom de l'empereur. Le jeune Ivan eut la charge de grand-chambellan, qu'avait eue le fils de l'exilé. L'aïeule
1728. du Souverain, la première épouse de Pierre I, Eudoxe Lapoukhin, si long-temps malheureuse, fut rappelée à la cour, et déclarée innocente de tous les crimes dont l'avait chargée son époux. Elle ne voulut pas quitter l'habit religieux, et choisit pour sa retraite un monastère voisin de la capitale. Moskou se relevait de ses ruines, devenue la résidence du prince. Les Kozaques de l'Ukraine, qui essayèrent de remuer, furent contenus par des troupes réglées, et les plus séditieux envoyés en Sibérie. L'empire

jouissait de l'abondance et de la tranquillité, compagnes de la paix. Le trésor impérial s'enrichissait, sans faire souffrir la nation. Le canal du Ladoga terminé, donnait une nouvelle aisance au commerce. Le ministère laissait tomber l'armée et la marine: mais on était rassuré par l'affaiblissement de la Suède, et par l'alliance qu'on venait de renouveler avec la Pologne. Enfin les Grands murmuraient, jaloux de la faveur des Dolgorouki; mais la nation était heureuse. 1728.

Le jeune Dolgorouki avait une soeur, digne de plaire par les grâces de son esprit et par l'agrément de sa figure. Il l'offre pour épouse à l'empereur. Les fiançailles se célèbrent avec de grandes cérémonies: la cour n'est occupée que de fêtes et de plaisirs; déjà le jour est marqué pour la célébration du mariage. Les Dolgorouki se voient solidement établis à côté du trône: tout adore leur fortune, ou tremble sous leur puissance: ils semblent au-dessus des revers: l'empereur est attaqué de la petite vérole et meurt. 30 Novembre, 1729. 29 Janvier, 1730.

Ivan Dolgorouki s'imagine un moment que sa soeur Catherine, fiancée à l'empereur, pourrait bien avoir quelque droit au trône. Il sort de la chambre du prince qui vient d'expirer, tire l'épée et crie: » Vive

» l'impératrice Catherine. » Personne ne
1730. répond ; il remet son épée dans le fourreau, et se retire un peu confus.

Le haut-conseil, le sénat, les généraux, s'assemblèrent pour disposer du trône. Si l'on avait suivi le testament de Catherine, cette loi si récente alors, le droit de succession n'était pas douteux : mais rien n'était stable, depuis que Pierre I n'avait rien respecté. Suivant ce testament, la princesse Anne, épouse du duc de Holstein, et sa postérité succédaient aux droits de Pierre II. Elle venait de mourir peu avant l'empereur; mais elle laissait un fils, qui aura dans la suite le malheur de régner sous le nom de Pierre III. Personne alors ne parut songer à ce prince. Après Anne, était nommée Elisabeth ; on lui donna l'exclusion.

Vassili-Loukitch Dolgorouki représenta que le sceptre, passant entre les mains des femmes, par le défaut de princes de la maison impériale, devait retourner à la branche aînée, et être offert à l'une des filles d'Ivan, frère de Pierre I. L'aînée de ces deux princesses, Catherine, mariée au duc de Mecklenbourg, avait quitté son époux en 1719, et elle se trouvait à Moskou. C'est ce qui lui fit donner l'exclusion, parce qu'on voulait

gagner du temps pour établir le nouveau système d'administration qu'on méditait. On 1730.
prétexta que cette princesse engagerait la Russie dans des guerres ruineuses pour soutenir les droits de son époux, et on lui préféra sa soeur puînée, Anne, duchesse douairière de Courlande.

Mais, avant de lui déclarer son élection, l'assemblée dressa plusieurs articles, dont on résolut de lui faire promettre l'observation. Il fut arrêté que la nouvelle impératrice ne pourrait, sans l'agrément du haut-conseil, faire la paix ni déclarer la guerre; mettre aucun impôt ni disposer d'aucune charge; punir aucun gentilhomme, à moins qu'il n'eût été bien convaincu de crime; confisquer les biens de personne; disposer des terres de la couronne ni les aliéner; se choisir un époux ou un successeur. C'est-à-dire qu'avec le titre de Souveraine, il ne devait lui rester aucun pouvoir: et un empire, longtemps despotique, allait devenir une aristocratie.

1730.

Trois députés de l'assemblée, à la tête desquels était Vassili-Loukitch Dolgorouki, portèrent en Courlande ces articles à la duchesse, lui firent promettre de les observer, et de ne point mener en Russie Biren, son favori et gentilhomme de sa chambre : elle promit tout ce qu'on voulut, bien résolue de ne rien tenir.

On dut s'apercevoir que les articles seraient mal observés, lorsqu'on vit arriver Biren peu de jours après l'impératrice. Cet homme, né dans l'obscurité, aurait-il osé prévoir qu'il était destiné à gouverner, opprimer, ensanglanter un grand empire?

On n'a que trop répété une maxime capable de faire le malheur des cours et des nations. Divise, pour régner. Anne, conseillée par Osterman, en fit la règle de sa conduite. Elle sema la mésintelligence dans le haut-conseil, et sut y rendre suspects les Dolgorouki, en insinuant qu'ils n'avaient borné le pouvoir de la Souveraine, que pour exercer eux-mêmes une puissance illitimée. Elle sut persuader aux classes inférieures de la noblesse, que jamais elles ne pourraient prétendre aux grandes charges, tant que le

haut-conseil resterait dépositaire du pouvoir souverain. 1730.

Les princes Troubetskoi, Boriatinski et Tcherkaski assemblèrent chez eux plusieurs centaines de gentilshommes de campagne, et de nobles servant dans les gardes, et leur firent entendre qu'il était de leur intérêt de déférer à la Souveraine une puissance indépendante. Assurés du suffrage de ces nobles, ils leur donnent pour chef le comte Matvéof, les conduisent au palais et supplient l'impératrice, qui semble ignorer leur dessein, de convoquer le haut-conseil et le sénat.

Ces deux corps se rendent aux ordres de la Souveraine : Matvéof prend la parole, déclare qu'il est député de toute la noblesse de l'empire, et prie l'impératrice, au nom de la nation entière, de prendre les rênes du gouvernement qu'elle n'a abandonnées que par surprise. « Comment, dit Anne avec un feint „ étonnement, l'acte que j'ai signé à Mitau „ ne contenait donc pas la volonté de toute „ la nation? „ On lui répond que le voeu de tout l'empire est qu'elle règne par elle-même. « Ah! prince Vassili-Loukitch, tu m'as donc „ trompée? „ dit-elle à Dolgorouki. Elle fait lire la convention qu'elle a signée, et, à chaque article, l'assemblée se récrie qu'il est

contraire au voeu général. Anne prend alors
1730. cet écrit des mains du chancelier, le déchire, et déclare qu'elle veut régner avec la même puissance dont ont joui ses prédécesseurs. On applaudit dans le palais, on n'entend que cris de joie dans la ville, et le peuple, toujours également asservi, joint sa voix aux acclamations de la noblesse, sans trop en comprendre le sujet.

L'intrigue qui rendit l'impératrice absolue avait été dirigée par Osterman, fils d'un pasteur luthérien, et devenu, par ses talens, chancelier de l'empire. A la mort de Pierre II, cet adroit et rusé politique avait feint une maladie pour n'être compromis dans aucune des délibérations de l'assemblée.

Personne n'avait contribué plus que les Dolgorouki à limiter la puissance de la Souveraine. Ils furent arrêtés. Accusés de plusieurs crimes assez vagues, et sur-tout d'avoir fabriqué, en faveur de Catherine, leur parente, fiancée à Pierre II, un faux testament de l'empereur; ils obtinrent la vie, mais ils furent dispersés dans plusieurs endroits de la Sibérie; Catherine qui s'était vue si près du trône, fut renfermée dans un couvent. Les princes Golitsin, qui avaient tenu les premières places dans le haut-conseil, furent

éloignés de la cour, et ne se relevèrent de leur disgrace que sous un autre règne. 1730.

Après avoir langui huit ans dans l'exil, la maison des Dolgorouki crut toucher à la fin de ses malheurs. Le prince Serguei avait fait connaître ses talens dans plusieurs ambassades à Paris, à Vienne, à Londres. L'impératrice le rappelle, pour l'envoyer de nouveau en Angleterre. Il paraît à la cour, est accueilli, fait les apprêts de son voyage ; la veille de son départ, il est arrêté. Un ennemi secret forme une nouvelle accusation contre tous les Dolgorouki. On réveille l'affaire du faux testament de Pierre II : on les charge d'avoir entretenu, pendant leur exil, des correspondances dangereuses avec les étrangers. Les princes Vassili et Ivan, eux qui ont joui d'une si grande faveur, ou plutôt qui ont régné, périssent du supplice de la roue : deux autres sont écartelés (*), d'autres ont la tête tranchée. Une des plus anciennes et des plus illustres maisons de la Russie est presque entièrement détruite, comme on

(*) Je n'ai point écrit cela d'après des mémoires en langue russe, et je n'ai vu nulle part que l'on ait jamais écartelé en Russie. Je crois qu'il s'agit ici du supplice des cinq morceaux, c'est-à-dire, que les victimes eurent les cuisses, les bras et la tête coupés à coup de hache.

1730. aurait fait périr une bande d'infames scélérats : et tant de cruautés furent l'ouvrage du sanguinaire Biren.

Cet homme farouche, qui rendit atroce le règne d'une princesse trop faible, mais dont le caractère était la douceur, Biren obtint le titre de comte, fut décoré du cordon de Saint-André, et devint même duc de Courlande en 1737, à la mort du dernier prince de la maison de Ketler : lui, petit-fils d'un piqueur des écuries de Jacques III, duc de Courlande ; lui qui, malgré la protection et la faveur de la duchesse, malgré l'alliance qu'il avait contractée, par son mariage, avec l'une des plus grandes maisons du pays, n'avait pu obtenir d'être agrégé au corps de la noblesse. On ne peut compter le nombre des infortunés qui périrent dans les supplices, ou qui furent relégués dans les exils les plus rigoureux sous son affreuse administration (*). On assure que souvent, caché dans un cabinet pendant que l'impératrice présidait au conseil, il lui donnait ses avis ou plutôt ses ordres, qu'elle s'était assujettie à venir lui demander. On assure que plusieurs fois l'impératrice

(*) Le nombre des exilés se monta à plus de vingt mille.

l'impératrice se jeta vainement aux pieds de son favori pour adoucir ses rigueurs : tant 1730. les personnes faibles ont peu de pouvoir, même en jouissant de la pleine puissance.

Anne, qui n'avait pas dessein de se re- 1731. marier, adopta en 1731, sa nièce, fille de Charles-Léopold, duc de Mecklenbourg, et de sa soeur Catherine. Cette princesse, âgée seulement de douze ans, abjura la religion protestante, et prit le nom d'Anne, au lieu de celui de Catherine, qu'elle avait reçu au baptême. L'impératrice lui choisit un époux ; elle portait d'abord ses vues sur la maison de Prusse ; mais la cour de Vienne proposa le prince Antoine-Ulrick de Brunsvick-Bewern. Il eut le malheur d'être accepté, et arriva à Pétersbourg en 1733. Il venait y chercher la plus bril- 1733. lante fortune : il ne trouva que le malheur, l'exil, la prison, une mort trop tardive après trente-neuf ans de souffrances. Son mariage avec l'héritière présomptive du trône, ne fut célébré qu'en 1739.

Les provinces que Pierre I avait conquises sur la Perse, coûtaient beaucoup, et ne rapportaient rien. On y entretenait trente mille hommes de garnison, et il fallait tous les ans les recruter de plus de

1733. moitié. Elles avaient englouti en douze ans plus de deux cent mille hommes, et l'expérience avait assez fait connaître que les Russes ne pouvaient s'accoutumer à ce climat. La cour ne cherchait qu'une occasion de se défaire avec honneur de ces possessions ruineuses. Elle entra en négociation avec Thamas-Kouli-Khan, devenu maître de la Perse, et lui fit, en 1734, la cession de ces provinces, pour quelques avantages qu'elle obtint dans le commerce.

Auguste II, Roi de Pologne, mourut le 11 Février 1733. Il fut unanimement résolu, dans la Diète de convocation, de donner l'exclusion à tous les princes étrangers, et d'élire un Piaste, c'est-à-dire, un gentilhomme de la nation.

Cette résolution plut d'abord aux cours de Vienne et de Pétersbourg; elles en firent témoigner leur satisfaction à la République, ajoutant seulement qu'elles ne souffriraient jamais que Stanislas (*) fût élu. On était loin de prévoir, après cette déclaration, qu'elles dussent bientôt s'intéresser à l'électeur de Saxe. Mais ce prince gagna la cour de Vienne, en signant la

(*) Stanislas était père de la reine de France.

Pragmatique-Sanction, et celle de Russie, en se conformant aux intentions de l'impératrice, relativement à la Courlande. Les deux cours firent déclarer au Primat qu'elles ne reconnaîtraient pour roi de Pologne que l'électeur de Saxe. L'Impératrice de Russie menaça même d'appuyer l'élection de ce prince de toutes les forces de ses Etats, si la République ne se prêtait pas aux vues des deux empires. 1733.

Pour se mettre en état d'effectuer sans délai ses menaces, elle fit défiler un corps de troupes en Ukraine, sur les frontières de la Lithuanie, et un autre en Livonie, sur celles de la Courlande. Le Primat et la noblesse polonaise, reconnurent avec indignation qu'on attentait à la liberté de la République, et que des étrangers présumaient de leur donner la loi. Leur juste ressentiment fut favorable à Stanislas, dont les intérêts étaient appuyés par les négociations et l'argent de la France. On le fit prier de se rendre en Pologne, pour être présent à sa proclamation. Il arriva le 9 avril à Varsovie, et resta *incognito* chez l'ambassadeur de France.

Il y eut de grandes contestations à la Diète. La Russie ne négligea rien pour

éloigner l'élection, et n'épargna ni argent
1733. ni promesses pour affaiblir le parti français, et fortifier celui de l'électeur. Enfin elle parvint à se former un parti qui lui demanda du secours; elle feignit de regarder la demande de cette faible confédération, qui lui était vendue, comme le voeu de la nation entière, et fit entrer ses troupes en Pologne. Vingt mille hommes pénétrèrent dans la Lithuanie, sous les ordres du comte Lascy: mais ils ne purent prévenir l'élection. Stanislas réunit toutes les voix en sa faveur.

Il avait pour lui la nation presque entière, et les nobles étaient engagés à défendre ses intérêts par attachement pour leur liberté: cependant il est obligé de fuir les Russes qui passent la Vistule, entrent à Varsovie, et se répandent dans la Pologne. Il se retire à Dantzick, ville libre, si la force respectait des libertés. Lascy le poursuit dans cet asile avec les troupes qu'il peut rassembler, et prend poste dans
22 Février. les villages voisins: mais il manquait de
1734. tout ce qui est nécessaire à la guerre de siége. Les habitans, ardens à prouver leur zèle pour la cause du roi, font presque chaque jour des sorties: les escarmouches

sont fréquentes entre eux ét les Kozaques, et les avantages sont partagés. 1734.

Mais un général éclairé, courageux, puissant à la cour, respecté dans les armées; dur, présomptueux, hardi dans ses entreprises; fier, impérieux, et toujours sûr de l'obéissance; craint du soldat qu'il ne ménage pas, et de l'officier dont il ne respecte ni le rang ni la naissance; le maréchal de Munich paraît sous les murs de Dantzick. 9 Mars. On avait craint d'appeler les troupes russes, dispersées dans les différentes provinces de la Pologne pour les contenir: moins timide, il envoie ordre à plusieurs régimens de venir le joindre. Bientôt il est pourvu de canons et de mortiers. Il donne un assaut, le manque; les assiégés ne profitent pas de cet instant, et perdent le fruit de tous leurs travaux.

On attendait des secours de la France. Mais le cardinal de Fleury, alors principal ministre, capable de rendre un peuple heureux, mais trop timide, trop économe, trop juste, peut-être, pour le rendre respectable, n'envoie que trois régimens. Ils rougissent de se présenter devant des ennemis si supérieurs; l'officier qui les conduit ne croit pas sa commission sérieuse: ils

s'arrêtent et vont relâcher en Dannemarck.
1734. Le comte de Plelo ministre de France à Copenhague, voit la honte de sa patrie, veut la réparer ou mourir. Il conduit les trois régimens, les débarque, et périt à leur tête. La flotte russe arrive, les Français sont obligés de se rendre, et la ville n'a plus d'espérance.

Quel eût été cependant le sort du roi, s'il était tombé dans les mains des Russes? L'acharnement qu'ils marquèrent à se rendre maîtres de sa personne, ne lui promettait rien que de funeste. Munich avait eu la cruauté de mettre sa tête à prix. Stanislas prit la fuite à travers mille dangers, déguisé en paysan, conduit par quelques ivrognes de la lie du peuple, qui pouvaient faire leur fortune en le trahissant, couchant quelquefois dans la même maison que la farouche soldatesque qui le cherchait, et frémissant de voir ses guides s'enivrer avec les Kozaques ennemis. Il fut conservé: il était destiné à faire encore long-temps des heureux.

Munich apprend que le roi est sauvé; il frémit, et, dans sa colère, il fait recommencer le bombardement, interrompu depuis deux jours, par des négociations.

Elles sont reprises le lendemain, la ville se rend et reconnaît Auguste. Elle fut taxée 1734. à deux millions d'écus pour n'avoir pas empêché la retraite du roi. Elle obtint enfin de ne payer que la moitié de cette somme.

Les Polonais auraient pu conserver le roi qu'ils avaient élu, s'ils l'avaient défendu d'un commun accord. Mais, au lieu de se réunir contre les Russes, ils se divisèrent en partis multipliés, tournèrent leurs armes les uns contre les autres, se ruinèrent mutuellement et dévastèrent leur patrie. „ Jamais dans cette guerre, dit le général „ Manstein, trois cents Russes ne se sont „ détournés d'un pas de leur chemin, pour „ éviter trois mille Polonais : ils les ont „ battus en toute rencontre. "

Enfin la moitié de la Pologne, à l'exemple des seigneurs faits prisonniers à Dantzik, se soumit à l'électeur de Saxe. Le reste opposa encore quelque temps aux Russes et aux Saxons une résistance impuissante.

Les guerres qui n'apportent aucun chan- 1736. gement aux Etats doivent tenir peu de place dans l'histoire ; telle est celle que la Russie eut contre les Tatars et les Turcs, et

dont le maréchal de Munich eut la con-
1736. duite: guerre brillante, très-dispendieuse, ruineuse en hommes, et qui coûta, dit-on, à la Russie près de cinquante mille de ses vétérans, sans lui procurer aucun avantage réel. Les Russes, par-tout victorieux, conquérans de la Moldavie, maîtres d'Azof sur les Palus-Méotides, et d'Otchakof sur le
Janvier Pont-Euxin, furent heureux de pouvoir ache-
1740 ter la paix par le sacrifice de leurs conquêtes.

Le 20 août 1740, naquit pour le malheur, Ivan, fils de la princesse Anne et du prince de Brunsvick. L'impératrice l'adopta, le retira des mains des ses parens, et le logea dans un appartement contigu au sien. Peu après, elle tomba malade, et l'on ne tarda pas à craindre pour ses jours. Dès l'année 1731, elle avait, conformément à la loi de Pierre I, fait jurer à la nation de reconnaître l'héritier qu'elle jugerait à propos de nommer. On s'attendait à lui voir choisir sa nièce: elle le devait même, si elle n'eût pas subordonné les lois de la nature à sa volonté, ou plutôt aux intérêts de Biren. Ce favori, amoureux du pouvoir, et qui voulait se l'assurer pendant une longue tutelle, lui fit nommer pour

son héritier cet Ivan qui venait de naître. Tout le monde, jusqu'au prince de Bruns- 1740. vick, le père d'Ivan; jusqu'à la princesse Anne, sa mère, dont on lui faisait usurper l'héritage; jusqu'à la princesse Elisabeth, qui aurait dû régner si l'on avait suivi le testament de Catherine, prêtèrent serment de fidélité au jeune prince, et jurèrent de le reconnaître pour Souverain.

Il ne restait plus à Biren que de se faire régent. Il voulut devoir en apparence ce titre au voeu de la nation. Par ses intrigues, par la crainte, par les soins de Munich, il fut dressé un mémoire au nom de tous les Etats qui le priaient d'accepter la régence jusqu'à la majorité du jeune prince, qui fut fixée à l'âge de dix-sept ans. Il fallait le faire signer à l'impératrice qui touchait à son dernier moment: elle était entourée, obsédée de la famille et des créatures de Biren; sa nièce, attentivement surveillée, ne pouvait lui parler. Elle signa, sans savoir, dit-on, ce qu'on lui présentait à signer. Elle mourut le 28 octobre 1740, à l'âge de quarante-six ans, après un règne de dix ans; règne dur, mais qui ne fut mêlé d'aucun revers.

La cour de Russie, dans les premières

années du règne de l'impératrice Anne, se
1740. piquait d'effacer, par sa magnificence, toutes les autres cours de l'Europe, et n'étalait qu'un luxe sans goût. Souvent un homme, vêtu d'un habit magnifique, avait des bas sales et déchirés, et était coiffé d'une vieille perruque en désordre. Des femmes couvertes de diamans et des plus riches étoffes, et moins parées que défigurées par les modes de la France, se faisaient traîner dans un vieux coche, par des chevaux décharnés, que conduisait un paysan, couvert des haillons de son village. Le faste et la mal-propreté se faisaient remarquer ensemble dans l'intérieur des maisons. On ne cherchait d'abord qu'à montrer de la richesse; on apprit insensiblement à la relever par le goût.

Anne haïssait l'ivrognerie, et cependant on s'enivrait à la cour les jours de fêtes. On voyait, à la porte du palais, une valetaille, ivre elle-même, emporter les plus grands seigneurs jusques à leurs carrosses, et arrivée à leurs hôtels, les reprendre encore, immobiles d'ivresse, pour les transporter dans leurs appartemens.

Pierre I, n'avait jamais eu moins de douze bouffons; il fallait qu'un particulier

fût bien mal à son aise, s'il n'en avait pas un : Anne en avait six, dont trois étaient 1740.
des hommes de la plus haute naissance. L'un d'eux, qui était prince, avait soin de sa levrette. Ils étaient punis par les batogues, s'ils ne se prêtaient pas de bonne grâce à faire les bouffonneries que la Souveraine leur ordonnait, ou qui plaisaient aux courtisans.

Quelquefois, d'un grand seigneur qu'on voulait punir, on faisait un bouffon; et il fallait qu'il devînt plaisant par ordre de la cour. C'est ce qu'éprouva un prince Golitsin, et ce fut la plus cruelle humiliation que subit, sous ce règne, cette famille illustre et alors persécutée. Il avait embrassé dans ses voyages la religion catholique. A son retour, condamné à être bouffon, il fut mis avec les pages, quoiqu'il eût près de quarante ans. Sa femme mourut: Anne le maria à une fille du peuple, et fit les frais de la noce. C'était pendant l'hiver rigoureux de 1740, dont on se souvient encore en Europe. On éleva un palais de glace, où fut placée la couche nuptiale, sur une couchette aussi de glace; tous les meubles, tous les ornemens étaient de glace, aussi bien que quatre

canons et deux mortiers, qui furent placés
1740. devant ce palais, et qui tirèrent plusieurs coups sans crever (*). Les gouverneurs des différentes provinces de l'empire, eurent ordre d'envoyer quelques personnes des deux sexes de toutes les nations soumises à la Russie. Elles furent habillées aux frais de la cour suivant le costume de leur pays, et firent le principal ornement de la fête. Le cortége, composé de plus de trois cents personnes, passa devant le palais de l'impératrice, et dans les principales rues de la ville. Les deux époux paraissaient les premiers, renfermés dans une grande cage, et portés sur un éléphant. Quelques-uns des convives étaient portés par des chameaux : les autres distribués deux à deux dans des traîneaux tirés par des rennes, des boeufs, des chiens, des boucs et même par des cochons. Le dîner fut préparé dans le manége de Biren, qui avait été décoré pour cette fête. On servit à chaque nation des mets de son pays. Le repas fut suivi d'un bal, où chacun dansa les danses de sa nation. Ensuite les nouveaux

(*) Ces canons étaient fortifiés intérieurement d'un cylindre de tôle.

époux furent conduits au palais de glace, salués de l'artillerie d'une nouvelle espèce, qui avait été construite pour eux, et couchés dans le lit de glace qu'on leur avait préparé. Des sentinelles, posées à la porte, les empêchèrent d'en sortir avant le jour (*). 1740.

Cet exemple prouve que si la Russie tolère les différens cultes religieux, cette tolérance politique et intéressée ne s'étend pas jusques sur les sujets de l'empire qui sont nés dans la religion grecque. Ils ne peuvent, sans être punis, embrasser un autre culte. On en vit, sous le même règne, un triste exemple. Voznitsin, homme d'une naissance illustre, et allié à cette maison des Strechnef, qui avait donné une épouse au premier Tsar de la maison Romanof, eut le malheur d'être égaré par un Juif, et d'embrasser ses erreurs. Il fut dénoncé, parce qu'il voulait entraîner sa famille dans ses égaremens. On lui offrit sa grâce, s'il voulait abjurer; mais il était fortement persuadé de la vérité du judaïsme, et il aurait

(*) J'ai connu long-temps après un général qui était alors à Azof. Il ne revint qu'au printemps, et eut encore le spectacle du palais de glace.

1740. cru se perdre éternellement en obéissant à sa Souveraine. On lui mit un bâillon à la bouche, avant de le conduire au lieu du supplice, dans la crainte que cet enthousiaste ne prêchât le judaïsme au peuple, au moment même de son martyre. Il fut brûlé vif avec le Juif qui l'avait séduit, presque au même endroit où furent faites depuis les études de la belle statue équestre de Pierre I (*). Ainsi les arts élèvent quelquefois leurs chefs-d'oeuvre sur les cendres des victimes de l'erreur, et les hommes éclairés viennent se livrer à la douce admiration, dans les mêmes lieux où leurs pères ont frémi de l'horreur des supplices.

## IVAN VI, ANTONOVITCH.

29 Octobre. Anne venait de mourir, et, dès le lendemain, Biren fit publier l'acte qui lui donnait la régence, et prêter serment de fidélité au nouvel empereur. Le régent était chargé de la haine générale, et la méprisait. Chaque jour il augmentait le nombre de

(*) Par Étienne Falconet, de Paris.

ses ennemis par les supplices qu'il faisait souffrir à ceux qu'il découvrait: chaque jour il 1740. employait les tortures pour découvrir ceux qu'il ne connaissait pas encore. Le despotisme oppresseur de cet homme parvenu, s'étendait jusque sur le père de l'empereur. Ce prince avait un grand nombre de partisans: c'était une raison de plus pour l'accabler. Il eut ordre de demander au régent la démission de toutes ses charges, et un autre ordre, en forme de conseil, de garder la chambre, et de ne se pas montrer en public. C'était avec cette insolence qu'un homme de néant dépouillait et tenait aux arrêts le père de son maître.

L'impudence de ses discours surpassait encore, s'il est possible, celle de sa conduite. Il osa dire, en présence de plusieurs personnes, que si la princesse Anne faisait la mutine, il la renverrait en Allemagne avec son petit prince, et qu'il ferait venir le duc de Holstein, et le placerait sur le trône. Il avait de fréquentes conférences avec la princesse Elisabeth. La dernière impératrice avait voulu la renfermer dans un monastère, et la forcer à se faire religieuse. Biren s'y était opposé, dans le

dessein de la faire servir à son ambition.
1740. On prétend qu'il voulait lui faire épouser son fils aîné, donner sa fille au duc de Holstein, et assurer ainsi doublement le trône à sa postérité.

Personne n'avait plus intrigué que le maréchal de Munich, pour faire donner la régence au duc de Courlande. En récompense de ce service, il s'était promis d'être placé à la tête des affaires, et d'obtenir le grade de généralissime de terre et de mer. Mais Biren, qui connaissait Munich, était bien éloigné d'élever si haut un homme qui n'était pas moins ambitieux que lui-même.

Munich reconnut bientôt qu'il ne pourrait satisfaire son ambition que par la ruine du régent, et se hâta d'y travailler. C'était lui que le duc de Courlande chargeait toujours des commissions les plus désagréables, auprès du prince de Brunsvick et de son épouse. Cette confiance du régent lui procura les moyens de le perdre. Un jour qu'il venait apporter à la princesse des paroles fâcheuses, elle se plaignit à lui de tous les chagrins qu'on lui causait, et de ceux qu'elle attendait encore. Munich saisit l'occasion, la plaint, s'afflige avec elle, et

et lui promet, si elle veut lui accorder sa confiance, de la délivrer bientôt d'un tyran, 1740. dont elle ne peut rien attendre que de funeste.

Ses offres sont acceptées. Pour mieux tromper le régent, il continue de ménager sa faveur, lui fait assidument la cour, est admis chaque jour à sa table; il soupa même avec lui le soir qui précéda l'exécution de son dessein. Il crut son complot découvert, quand Biren lui dit: « Monsieur le maréchal, » dans vos expéditions militaires, n'avez-» vous jamais rien entrepris de conséquence » pendant la nuit? » Si le régent avait eu quelque soupçon, Munich se serait trahi lui-même par un moment d'embarras qu'il ne put bien dissimuler. Cependant il se remit bientôt, et ne quitta le duc de Courlande qu'à onze heures du soir.

Pendant que l'on conjurait la ruine de Biren, lui-même tramait une révolution en faveur d'Elisabeth ou du duc de Holstein. Il attendait, pour l'exécuter, les obsèques de la défunte impératrice, et se laissa prévenir.

A deux heures après minuit, le maréchal 18 Novembre. fait appeler son premier aide-de-camp, le

lieutenant-colonel de Manstein (*). Ils mon-
1740. tent seuls en carrosse, et se rendent au palais d'hiver, que le prince et la princesse de Brunsvick occupaient avec l'empereur. Ils n'auraient pas dû pouvoir y entrer : car un piquet, et des sentinelles posées par ordre du régent, devaient en interdire sévèrement l'entrée à tout le monde pendant la nuit. Mais le maréchal avait choisi le jour où le régiment dont il était lieutenant-colonel, était de garde auprès du jeune empereur, et au palais du régent.

Il entre par une garde-robe dans l'appartement de la princesse, se fait annoncer par la favorite Mengden, fille d'honneur. La princesse vient. Munich fait appeler les officiers qui se trouvent de garde au palais. Elle leur représente tous les outrages que le régent lui fait souffrir, à elle, à son époux, au Souverain : elle ajoute qu'elle est résolue de faire arrêter l'auteur de tant d'indignités, et qu'elle se flatte qu'ils voudront bien partager et seconder le zèle de leur général.

Les officiers n'hésitent pas à promettre ce qu'on exige d'eux. La princesse leur présente sa main à baiser, et les embrasse ; ils

(*) C'est le même Manstein dont nous suivons ici les mémoires.

partent, et se font suivre par les soldats. Quatre-vingts hommes sous les armes s'avancent avec le maréchal vers le palais d'été que Biren occupait. 1740.

A deux cents pas du palais, la troupe fait halte. Manstein va communiquer aux officiers de la garde du régent les ordres de la princesse. Ils les reçoivent avec joie ; ils offrent d'aider eux-mêmes à arrêter le duc. Manstein retourne faire son rapport au maréchal ; il reçoit ordre de prendre avec lui un officier et vingt fusiliers, de pénétrer dans le palais, et de faire tuer le duc s'il oppose quelque résistance.

Manstein entre sans obstacle dans le palais, et, pour éviter de faire du bruit, il se fait suivre de loin par sa petite troupe. Tous les soldats le connaissaient ; ils crurent qu'il était envoyé au duc pour lui communiquer quelque affaire pressante, et le laissèrent passer sans aucune opposition. Quand il eut traversé les premiers appartemens, il se trouva fort embarrassé ; car il ne connaissait pas la chambre à coucher du duc, et ne voulait pas la demander aux domestiques qui veillaient dans l'antichambre, craignant de donner l'alarme. Il pousse une porte à deux battans ; elle était mal fermée, elle s'ouvre, il

entre, et trouve le duc et la duchesse cou-
1740. chés dans un même lit, et dormant d'un profond sommeil.

Il s'approche du lit, ouvre les rideaux, demande à parler au régent. Le duc et la duchesse s'éveillent en même-temps, et poussent de grands cris. Manstein se trouvait du côté de la duchesse: il voit le duc se jeter à terre, apparemment pour se cacher sous le lit; il fait le tour, se précipite sur lui, le tient étroitement embrassé: les gardes arrivent, le duc se défend à coups de poings; les soldats répondent à coups de crosses, le renversent, lui mettent un mouchoir dans la bouche, lui lient les mains avec l'écharpe d'un officier, et le portent tout nu dans le corps-de-garde. Là on l'enveloppe d'un manteau de soldat, on le met dans le carrosse du maréchal, un officier se place à côté de lui, et on le conduit au palais d'hiver.

Pendant que les soldats étaient aux prises avec le duc, le colletant, le frappant, le traînant; la duchesse sortait du palais, nue en chemise, échevelée, criant, fondant en larmes, et courant dans les rues après son époux. Un soldat la prend par le bras, la traîne à Manstein, lui demande ce qu'il en doit faire. Manstein lui dit de la ramener au

palais : le soldat, pour en être plutôt débarrassé, la jette dans la neige, et s'en va. Le capitaine de la garde passe auprès d'elle, la relève, lui fait donner des habits, et la reconduit à son appartement. C'est à ce point d'humiliation qu'étaient réduites deux personnes, dont le nom seul faisait trembler encore la cour et la nation. 1740.

Dès les quatre heures du soir, le duc et la duchesse furent conduits à Schlusselbourg. Une commission, composée de sénateurs, instruisit le procès de Biren. Il fut condamné à mort; et sa peine commuée en un exil. La princesse Anne, dès le moment de la révolution, avait résolu de l'envoyer en Sibérie. Il y fut transporté au mois de mai. Munich traça le premier dessein de la maison qu'il destinait à ce prisonnier, et que lui-même occupa.

Délivrée de l'oppression sous laquelle elle gémissait, la princesse de Brunsvick se déclara Grande-duchesse de Russie, et régente pendant la minorité. Elle prit en même-temps le collier de l'ordre de Saint-André. Les états prêtèrent un nouveau serment, dans lequel la régente était nommée, ce qu'on n'avait pas fait pour Biren.

Ainsi fut renversé un tyran, qui croyait

jouir d'une puissance inébranlable. Une seule
1740. sentinelle qui eût fait son devoir, aurait empêché cette révolution. Il était ordonné aux officiers de la garde de ne laisser entrer personne au palais après que le régent était retiré. A la moindre résistance les sentinelles devaient tirer. Le palais était entouré de soldats, un piquet était posé dans le jardin, sous la fenêtre de Biren; le dessein de Munich devait échouer; il n'en dut le succès qu'à la négligence des gardes, ou plutôt à la haine qu'ils portaient au régent.

Sans doute il aurait pris des mesures plus simples, et en même-temps plus assurées, s'il n'avait pas voulu donner aux arrêts de Biren l'air d'une grande conspiration. Quand le régent, accompagné d'un seul gentilhomme, venait rendre visite à la princesse Anne, un officier pouvait, à sa sortie des appartemens, lui annoncer les arrêts, et lui faire rendre son épée : mais il fallait plus d'appareil à Munich, pour qui c'était peu de réussir, s'il ne réussissait point avec éclat.

Le jour même qu'il eut rendu un service si important à la nouvelle Grande-duchesse, il crut qu'elle lui devait au moins ce qu'il n'avait pu obtenir de Biren, la charge de généralissime de terre et de mer : il en fit la

demande, et s'attira un refus. On lui répondit que cette charge, qui livrait toutes les forces de l'Etat à celui qui en serait revêtu, ne convenait qu'au père de l'empereur. On assure qu'il voulait ensuite demander la souveraineté de toute l'Ukraine, avec le titre de duc, et qu'il avait déjà hasardé cette demande auprès de la dernière impératrice. Mais son fils, moins brillant, plus éclairé, plus sage, et en qui la Russie espérait avoir un habile ministre, s'il n'eût pas été bientôt après enveloppé dans la disgrace du maréchal; le jeune Munich, qui seul avait su prendre sur son père l'ascendant que donne le sang-froid et la justesse d'esprit sur l'activité inquiète et l'aveugle ambition, le détourna de manifester des vues qui ne seraient pas remplies, et qui le rendraient suspect.

1740.

Il obtint du moins la place de premier ministre, et indisposa contre lui le comte Osterman, moins grand, aussi ambitieux, plus rusé, plus impénétrable, plus capable de parvenir au but en cachant sa marche tortueuse. Fils d'un pasteur luthérien de Vestphalie, sans appui d'abord et toujours sans amis, il s'était élevé de lui-même aux premières dignités de l'empire par ses talens et sa finesse. Seul il dirigeait depuis long-temps

les affaires du cabinet : il résolut de perdre
1740. un rival qu'il n'avait jamais aimé, et qui se livrait de lui-même à son ennemi par ses hauteurs et sa présomption.

Munich, qui se croyait supérieur à ses rivaux, à ses maîtres et à la fortune, bravait le père de l'empereur. Il dressa l'acte par lequel ce prince fut déclaré généralissime, et osa y insérer, « que lui-même, par les services signalés qu'il avait rendus à l'Etat, » aurait pu prétendre à cette charge ; mais » qu'il avait bien voulu s'en désister en faveur du prince Antoine-Ulrik, et se contenter de la place de premier ministre. » Osterman fit remarquer au prince l'insultante vanité de ces expressions. Antoine-Ulrik en fut frappé, et Munich, par le reste de sa conduite, ne lui fit pas oublier cette offense.

Au lieu d'employer, en écrivant au père du Souverain, ces formules respectueuses que l'usage et les convenances prescrivent aux inférieurs, il traitait le prince comme son égal. Il avait reçu ordre de la régente de communiquer à son époux toutes les affaires importantes : c'était précisément celles dont il se réservait à lui seul la décision ; mais il ne manquait pas de l'importuner de toutes les affaires qui auraient pu tout aussi

bien être réglées par un subalterne. Cette conduite lui valut un ordre exprès de la régente, de conférer sur toutes les affaires avec le généralissime, et d'employer dans ses lettres les formules d'usage à l'égard d'un supérieur. C'est ainsi que, par un orgueil imprudent, il s'attirait de fréquentes humiliations. 1740.

Enfin le chancelier, comte Osterman, se fit accorder le département des affaires étrangères ; le vice-chancelier, comte Golovkin, eut celui des affaires intérieures : il ne resta plus à Munich, avec son titre de premier ministre, que le département de la guerre. Piqué de cet affront, il demande sa démission, se croit trop nécessaire pour qu'on la lui veuille accorder, et a le chagrin de l'obtenir. On croit qu'il aurait été envoyé en Sibérie, sans l'intercession de la favorite Mengden. Des émissaires le suivaient par-tout, ses moindres actions étaient observées, les gardes à cheval furent doublées au palais ; la régente et le prince son époux ne couchaient plus dans leurs lits ordinaires ; et ces dépositaires si doux de la puissance souveraine, changeaient de chambre toutes les nuits, comme faisait, dit-on, le noir Cromwel. Ils ne se crurent en sureté, que lorsque le

maréchal eut quitté son palais, situé près
1740. de la cour, pour aller occuper celui qu'il avait de l'autre côté de la Néva.

1741. Thamas-Kouli-Khan, usurpateur de la Perse, vainqueur du Mogol, conquérant de l'Indoustan, rendit une sorte d'hommage à la Russie, en lui envoyant, par une ambassade, la nouvelle de ses exploits. On croit que son premier dessein était d'attaquer Astrakhan; mais qu'ayant reconnu qu'on ne pouvait surprendre cette place, il craignit de mesurer ses troupes victorieuses de l'Asie avec les troupes disciplinées de l'Europe, et qu'il aima mieux envoyer en Russie un ministre de paix que des armées. Ce ministre était accompagné de seize mille hommes et traînait avec lui vingt pièces de canon. Il était déjà près de Kizliar, sur les bords du Térek. La cour, prévenue à temps de sa marche, avait fait défiler des troupes du côté d'Astrakhan; on fit dire à l'ambassadeur persan qu'il fallait, pour se rendre à Moskou, traverser un grand désert; qu'on ne pourrait fournir des vivres à tout le monde qu'il avait amené; et qu'on le priait de ne garder à sa suite que trois mille hommes. Il envoya un courrier à son maître et reçut ordre de se conformer aux intentions de la Russie. Quoiqu'il

eût été expédié par Thamas-Kouli-Khan dès le commencement de l'année 1740, ces délais ne lui permirent d'arriver à Pétersbourg que dans le mois de juillet de l'année suivante. Il fit son entrée à la tête de trois mille hommes à cheval, et suivi de quatorze éléphans que le Chakh envoyait à l'empereur et aux grands seigneurs de la cour. Les autres présens étaient considérables; il y avait sur-tout une grande quantité de gros diamans, mais qui n'étaient pas brillantés. 1741.

Ce fut en 1741 que la succession de l'empereur Charles VI fit prendre les armes à toute l'Europe. La France craignait avec raison que la Russie ne se déclarât pour les intérêts de Marie-Thérèse, fille du défunt empereur. On croit que, pour occuper cette puissance, le cabinet de Versailles engagea la Suède à l'attaquer en Finlande. La guerre entre la Suède et la Russie fut déclarée à Stockholm le 1 août. Mais les Suédois n'étaient plus ces terribles compagnons de Charles XII qui faisaient trembler le Nord : ils montrèrent peu de conduite, et même peu de valeur. Dès l'ouverture de la campagne, les Russes, commandés par le feld-maréchal Lascy, battirent les Suédois près de Vilmanstrand,

prirent la ville et poursuivirent l'armée en-
1741. nemie.

La Suède n'avait aucun prétexte plausible d'attaquer une puissance qui avait religieusement observé les conditions du dernier traité de paix: aussi déclara-t-elle dans un manifeste qu'elle ne faisait point la guerre à la nation, et qu'au contraire elle ne prenait les armes que pour la délivrer de la tyrannie des étrangers.

Cependant la Russie était loin de gémir sous un joug tyrannique: jamais elle n'avait joui d'un gouvernement plus doux. Moins brillante que sous le règne de Pierre I, elle était bien plus heureuse. Ennemie de toute rigueur, la régente ne se plaisait qu'à répandre des grâces, et trop peu capable d'imprimer de la crainte, elle méritait de s'attacher la nation par ses bienfaits. Heureuse, si son aveugle sécurité ne lui avait pas caché les trames qui s'ourdissaient contre elle, et si plus d'activité lui avait permis de prévenir des ennemis peu habiles à couvrir leurs desseins.

Elle accordait toute sa confiance et toute sa faveur à Julie de Mengden, l'une de ses filles d'honneur. Julie, élevée à la campagne dans les soins économiques du ménage,

comme le sont ordinairement les filles des gentilshommes livoniens, était peu propre à gouverner l'esprit d'une princesse, régente d'un grand empire. Naturellement indolente, elle n'inspirait à sa maîtresse que la molle inactivité. La régente, renfermée dans la solitude de ses appartemens, laissait souvent languir les affaires les plus importantes. Dans le déshabillé le plus simple et coiffée d'un mouchoir, elle n'admettait auprès d'elle que les amis et les parens de la favorite, et quelques ministres étrangers qui venaient faire sa partie de jeu. Les Grands se voyaient avec chagrin éloignés de la cour, et le prince de Brunsvick remarquait avec encore plus de douleur l'ascendant que Julie prenait sur son épouse. Il fit ses plaintes, elles furent mal reçues : il en résulta des querelles de ménage, et la régente était distraite, par ces misérables altercations, de l'attention qu'elle devait aux affaires de l'empire et à sa propre sureté. 1741.

On dit qu'une affaire de galanterie liait encore plus étroitement la régente à sa favorite : elle s'était attachée depuis quelques années au comte de Lynar, ministre de Pologne. La dernière impératrice et Biren s'étaient aperçus de cette intrigue, et l'on

avait demandé à la cour de Varsovie le rappel de son ambassadeur. Mais la régente, devenue dépositaire de l'autorité, crut pouvoir se livrer à un attachement qu'avait entretenu la contrainte. La complaisante Julie, attentive à cacher la faiblesse de sa maîtresse, offrit d'épouser Lynar; et la princesse, en faveur de ce mariage, lui donna de belles terres en Livonie. Les promesses de mariage étaient faites : le comte se rendit assidument dans l'appartement de sa future épouse, et c'était là que, sans scandale, il voyait librement la régente.

1741.

Il ne régnait pas plus d'harmonie entre les ministres qu'entre la Grande-duchesse et son époux. Le comte Osterman avait toute la confiance du prince, et Golovkin toute celle de la princesse. C'était par lui qu'elle faisait expédier toutes les grandes affaires à l'insu d'Osterman et sans la participation de son époux.

Pendant que la cour était occupée de ces différens et de ces intrigues, on travaillait à réveiller l'ambition dans l'ame peu énergique d'Elisabeth. Mécontente et tranquille sous le dernier règne, elle avait laissé se former en sa faveur un parti faible et inactif comme elle. Comme il n'avait rien fait, rien

tenté, il lui avait été facile de rester inconnu. 1741.

Après la chute de Biren, la princesse reprit ses projets encore mal formés. Elle y fut engagée par l'inquiétude de Lestocq, chirurgien d'origine française, attaché à son service, et par les intrigues du marquis de la Chétardie, ambassadeur de France, qui cherchait à brouiller en Russie, pour laisser un allié de moins à l'héritière de Charles VI. Mais ce qui la tira sur-tout de sa langueur, ce fut un dessein que la régente avait formé sur elle.

La Grande-duchesse avait engagé la noblesse de Courlande à élire, à la place de Biren, le prince Louis de Brunsvick, frère de son époux. Les Courlandais, trop voisins de la Russie pour hasarder de lui déplaire, ne purent se refuser à la recommandation de la régente, et ne firent aucune attention aux protestations du comte de Saxe, qu'ils avaient élu d'une voix unanime en 1727. Le nouveau duc de Courlande vint à Pétersbourg, et la Grande-duchesse résolut de lui faire épouser Elisabeth. Cette princesse, voluptueuse et née pour l'amour, avait le plus grand éloignement pour des noeuds indissolubles, et la crainte de s'y voir engagée lui fit prendre

un parti dont l'aurait éloignée son indolence
1741. naturelle et sa haine pour le travail.

Elle manquait d'argent; l'ambassadeur de France y pourvut, dirigea son parti, et la fit entrer en correspondance avec la Suède: elle contribua à faire déclarer cette puissance contre la Russie, et commença par attirer le fléau de la guerre sur sa patrie qu'elle voulait gouverner.

Si un esprit d'aveuglement et de vertige ne s'était pas emparé de la cour, la conspiration devait être découverte, et la fille de Pierre I eût été convaincue de crime d'Etat. Son parti multipliait les fautes. Lestocq, imprudent, indiscret, léger, fier d'être quelque chose dans un parti, curieux de laisser apercevoir qu'il était un homme d'importance, disait hautement dans les cafés qu'on verrait bientôt de grands changemens à la cour. Il ne cachait pas si bien ses liaisons avec la Chétardie, que la régente elle-même n'en fût instruite. La plupart des autres conjurés étaient des soldats, adonnés à l'ivrognerie, incapables de garder un secret; ils avaient été engagés dans le complot par un certain Grunstein, qui, de marchand banqueroutier, devenu soldat dans le régiment Préobrajenski, ne se conduisait pas mieux

sous

sous les armes qu'il n'avait fait dans sa boutique. 1741.

Elisabeth elle-même ne savait pas s'observer, et elle se serait fait arrêter sous un gouvernement plus soupçonneux. Souvent elle allait se promener dans le quartier des casernes des Gardes. De simples soldats se plaçaient derrière son traîneau, s'entretenaient familièrement avec elle dans les rues de Pétersbourg: tous les jours on voyait des grenadiers dans son palais, et elle se rendait plus populaire que la prudence ne devait le lui permettre.

Mais les fautes de la cour étaient plus grandes encore que celles des conjurés. On n'avait pas pensé à corriger cette négligence des Gardes, qu'on avait dû reconnaître quand on arrêta Biren. On recevait des avis importans sur la conspiration ; il ne fallait qu'un peu de soin pour remonter à la source, et on les négligeait. Un jour le comte Osterman, malade, se fait transporter chez la régente pour l'informer des conférences secrètes de Lestocq avec le marquis de la Chétardie. Elle l'écoute avec distraction, et, au lieu de lui répondre, elle s'amuse à lui montrer un habit qu'elle vient de recevoir pour le petit empereur.

1741. Son amitié pour Elisabeth la porte à se trahir elle-même auprès de cette princesse. Le 4 décembre, jour d'appartement, elle la tire à part dans un cabinet, lui confie qu'elle a reçu plusieurs avis contre elle; qu'on lui a rapporté que Lestocq avait des conférences avec le ministre de France; qu'elle n'a pas voulu ajouter foi à ces rapports; mais qu'à la fin elle pourra se voir obligée de faire arrêter Lestocq, pour tirer de lui la vérité. La douce et fausse Elisabeth ne se déconcerta point: elle protesta qu'elle n'avait jamais eu la moindre pensée de rien entreprendre contre la Grande-duchesse et contre son fils; qu'elle avait trop de religion pour enfreindre le serment de fidélité qu'elle leur avait fait; et que Lestocq n'était jamais entré dans l'hôtel de l'ambassadeur de France. Cela était vrai; mais il ne l'était pas moins, qu'il avait ailleurs des entretiens secrets avec lui. Enfin elle se plaignit de la noirceur de ses ennemis, s'attendrit, versa des larmes perfides, et, par son air d'innocence, elle eut l'art de persuader la trop crédule régente.

Retournée à son palais, Elisabeth fit part à Lestocq de cet entretien. Il aurait voulu

pouvoir, la même nuit, prévenir le danger: mais les conjurés étaient dispersés dans 1741. différens quartiers de la ville; on ne pouvait les avertir assez tôt, et l'affaire fut remise à la nuit suivante.

Une autre circonstance obligeait d'en hâter l'exécution. Trois bataillons des Gardes avaient ordre de se tenir prêts à joindre l'armée de Vybourg. Plusieurs des conjurés servaient dans ces bataillons. Leur absence aurait affaibli le parti, et pouvait y répandre le découragement.

Le lendemain matin, Lestocq se rendit, suivant sa coutume, chez Elisabeth. Elle était à sa toilette. Il trouva sur la table une carte, y dessina une roue et une couronne, et présentant cette carte à la princesse: « Point de milieu, madame, lui dit« il; l'une pour vous, ou l'autre pour moi. » Cette brusque observation fixa toutes les irrésolutions d'Elisabeth.

Lestocq avait averti tout le parti; le soir était arrivé, dans quelques heures la conspiration allait éclater: le prince Ulrik, l'époux de la régente, est averti qu'un grand danger le menace, qu'Elisabeth conspire. Il communique ces avis à son épouse, il lui dit qu'il va donner ordre de placer des

piquets dans les rues. La Grande-duchesse
1741. l'en empêche, lui répond de l'innocence de la princesse, l'assure que la contenance ferme d'Elisabeth, sa justification, ses larmes, ont plus de force que tous les vains bruits qui se répandent contre elle; et le faible généralissime, qui, d'un seul mot, pouvait rendre inutile l'entreprise des conjurés, ne donne aucun ordre, et reste dans l'inaction par complaisance pour son épouse.

6 Décembre. A minuit, Elisabeth, accompagnée de Lestocq et de Vorontsof, se rend à la caserne des grenadiers Préobrajenski. Trente conjurés de ce régiment rassemblent jusqu'à trois cents hommes, bas-officiers et soldats. La princesse leur fait part de son dessein: ils jurent de mourir pour elle, arrêtent l'officier qui couchait dans les casernes, et prêtent serment à la princesse qui se met à leur tête, et marche au palais. Elle se confie aux officiers qui y sont de garde, et ils la laissent agir. Des sentinelles sont posées à toutes les portes, à toutes les avenues. Trente soldats pénètrent en tumulte jusqu'à l'appartement où couchaient, dans un même lit, la Grande-duchesse et son époux. Ils ordonnent à cette princesse, au nom d'Elisabeth, de se

lever et de lès suivre. A peine lui laisse-t-on le temps de se couvrir de quelques hardes. Elle demande à parler à Elisabeth, et est durement refusée. Le prince voit entraîner par des soldats sa malheureuse épouse, et sent amèrement qu'il l'a perdue, qu'il s'est perdu lui-même, pour avoir trop partagé la noble et aimable sécurité de cette princesse. Tiré de son lit par deux grenadiers, mal enveloppé dans des couvertures, il est transporté jusqu'à un traîneau. Le jeune empereur, faible enfant, également incapable de sentir sa grandeur passée, et l'infortune qui l'attendait, était plongé dans un doux sommeil. Les soldats passent dans son appartement. Ils avaient ordre de respecter le repos de l'innocence: ils attendent autour de son berceau. Ivan se réveille au bout d'une heure. Tous veulent à l'envi s'emparer de cet enfant, qui, peu d'instans auparavant, était leur maître. Ivan, effrayé, jette des cris à la vue des soldats. Sa nourrice accourt; désolée et tremblante, elle le prend dans ses bras, et les grenadiers l'emmènent. La favorite Julie est aussi transportée, avec les princes et les princesses, au palais d'Elisabeth.

1741.

1741. Ainsi la régente, qui avait lié avec le vice-chancelier Golovkin, la partie de se faire déclarer impératrice, tomba dans la plus cruelle disgrace quelques jours avant celui où elle devait être placée sur le trône. Son parti devait l'élever au rang suprême le 18 décembre, jour de l'anniversaire de sa naissance. Elle s'était endormie, sans doute, en s'occupant de sa prochaine grandeur; le reste de sa vie devait être consacré à l'infortune.

En même-temps plusieurs détachemens arrêtaient le maréchal de Munich; le comte son fils, grand-maître de la Maison de la régente; les comtes Ostermann, Golovkin, Loevenvolde, le baron de Mengden, et plusieurs autres personnes d'un rang inférieur. Sans doute, le comte de Lynar, cet ancien ambassadeur de Pologne, trop cher à la Grande-duchesse, eût été enveloppé dans la même disgrace: mais il était allé arranger ses affaires dans son pays, espérant revenir bientôt épouser Julie de Mengden.

Le sénat et tous les Grands de l'empire furent appelés auprès d'Elisabeth: les troupes furent assemblées, dès le point du jour devant le palais: l'avénement de la nouvelle

impératrice fut déclaré, et elle reçut les sermens. Mais cet événement, annoncé dans la ville, n'y répandit point cette joie qu'avait excitée la chute de Biren. Quelques particuliers avaient fait la révolution par intérêt, par inconstance: la nation ne l'avait pas desirée. Elle sentait son bonheur sous les douces lois de la régente, et ne savait pas ce qu'elle devait attendre d'un gouvernement nouveau. Chacun craignait ou pour soi-même ou pour quelqu'un de sa famille, et la morne consternation était répandue sur tous les visages. Le premier qui eût osé se mettre à la tête de quelques troupes, aurait rétabli la Grande-duchesse.

1741.

---

## Elisabeth Pétrovna.

Le jour même de son avénement, Elisabeth déclara par un manifeste, qu'en qualité d'héritière de Pierre I, son père, elle avait pris possession du trône de ses ancêtres, et chassé les usurpateurs.

La régente, le jeune Ivan, méritaient-ils ce titre odieux? L'impératrice Anne,

tante de la régente, et fille du frère aîné de
1741. Pierre I, était donc aussi une usurpatrice? C'est ce que personne n'a pensé.

Pierre I avait fait jurer à ses sujets de reconnaître pour héritier du trône celui qu'il plairait au Souverain de choisir. Conformément à cette loi, Catherine I put choisir Pierre II pour son héritier: mais elle ne pouvait, comme elle le fit, nommer des héritiers à ce prince, puisque, par la loi, il devait lui-même choisir son successeur. Ainsi, dès qu'il monta sur le trône, toutes les autres dispositions de Catherine, en faveur de la princesse de Holstein, et d'Elisabeth, devinrent nulles.

Pierre II, qui seul aurait eu le droit de nommer son héritier, s'il eût été majeur, mourut dans sa minorité. C'était donc à la nation à disposer du trône. La princesse de Holstein était morte: elle avait laissé un fils; mais on ne pensa pas à faire venir d'Allemagne un enfant à peine sorti du berceau, pour lui mettre la couronne sur la tête. La princesse Elisabeth était jeune: elle pouvait, en se mariant, donner à la Russie un maître qu'on n'aurait pas choisi. Le haut-conseil, le sénat, l'Etat général, comme représentans

de la nation, lui donnèrent l'exclusion.

Il semble qu'ils prirent un parti fort sage. Les deux derniers empereurs, fils d'Alexis, n'avaient laissé que des filles. C'était entre elles qu'il fallait choisir une Souveraine : il était conforme aux lois de la nature, à l'usage des nations, de la choisir dans la branche aînée. C'est ce que firent les représentans de la nation ; appelée par eux, Anne monta sur le trône. 1741.

Anne aurait dû avoir pour héritière naturelle la princesse de Brunsvick, sa nièce : mais la loi de Pierre I subsistait toujours : l'impératrice pouvait choisir, et elle choisit le fils de sa nièce, le petit Ivan. Il ne fut point un usurpateur, puisqu'il avait été nommé par celle qui avait droit de le choisir. La succession, depuis Catherine première jusqu'à cet Ivan, peut paraître bizarre ; mais elle était conforme à la loi de Pierre I, qui avait tout brouillé.

Elisabeth, par un autre manifeste dans lequel elle cherchait à démontrer la justice de son droit, déclara que la princesse Anne, son époux et ses enfans seraient renvoyés en Allemagne. On les fit partir en effet de Pétersbourg : mais on sut inspirer des craintes à l'impératrice ; elle les fit arrêter

à Riga, lorsque ces infortunés étaient prêts
1741. à sortir des limites de l'empire, et à recouvrer du moins la liberté après tout ce qu'ils avaient perdu. Renfermés dans la citadelle, ils y restèrent dix-huit mois. De-là ils furent transférés à Dünamünd, ramenés ensuite en Russie, et gardés d'abord à Raninbourg, où on les sépara d'Ivan, qui fut transféré au château de Schlüsselbourg (*). Eux-mêmes furent transportés à Kolmogory, dans une île de la Dvina septentrionale, près de ce golfe à qui ses glaces presque continuelles ont mérité le nom de mer Blanche, enfin à moins de trois degrés du cercle polaire.

Dans cette dure captivité, Anne eut encore plusieurs fois le malheur de devenir

(*) Busching raconte qu'Ivan avait huit ans quand il fut séparé de ses parens; que lui-même fut laissé à Raninbourg, où il fut enlevé de sa prison par un moine qui le mena jusqu'à Smolensk où il fut arrêté. Il croit que, peu de temps après, le jeune prince fut conduit au monastère fortifié de Valdai, dans une île du lac qui porte le même nom. On ne sait ni combien de temps, ni de quelle manière il y vécut. Il paraît que ce fut dans sa seizième année, en 1756, qu'il fut renfermé à Schlüsselbourg. Dans la même année, le comte Chouvalof, grand-maître de l'artillerie, le mena secrétement dans la maison du chambellan Chouvalof, favori d'Elisabeth. Cette princesse le vit, et, dès le lendemain, il fut reconduit en sa prison. (*M. Coxe.*)

mère : elle mourut en couche en 1746. Quoiqu'on l'eût traitée durement pendant sa vie, quoiqu'on eût affecté de regarder ses droits comme usurpés, on fit rapporter son corps à Pétersbourg ; elle fut exposée publiquement, et on lui baisa la main en qualité de Grande-duchesse. Cette circonstance suffit pour détromper ceux qui voudraient croire encore qu'on a pû enterrer une bûche à la place de la Grande-duchesse, épouse d'Alexis ; elle qui est morte au milieu de la cour, chérie de son beau-père, et à qui on n'a pu refuser les honneurs dus à son rang. 1741.

Le prince de Brunsvick est mort, (en 1780) après trente-neuf ans de détention, et les princesses ses filles ont été enfin rendues à la patrie de leurs ancêtres.

On nomma une commission pour juger Osterman, Munich, Golovkin, Mengden et Loevenvold. Tous avaient exercé des emplois d'où l'on ne sort jamais innocent ; mais on voulait qu'ils fussent criminels d'Etat. On accusait Osterman d'avoir contribué, par ses cabales, à l'élection de l'impératrice Anne ; et il avait au contraire évité, sous le prétexte d'une maladie, de prendre

alors aucune part aux affaires. On lui re-
1741. prochait d'avoir supprimé le testament de Catherine, et ce testament était dans tous les papiers publics. D'ailleurs, pour le rendre valide il aurait fallu que Catherine eût abrogé la loi de Pierre I.

Les accusations dont on chargea Munich n'étaient pas mieux fondées. On alla jusqu'à lui faire un crime de ce qu'il avait péri bien des soldats dans ses expéditions militaires : il répondit qu'on ne travaillait pas le bois sans faire des copeaux. Impatienté enfin de toutes les questions de ses Juges : « Dressez vous-mêmes, leur dit-il, « les réponses que vous voulez que je fasse, « et je les signerai. » On le prit au mot, et c'est ainsi que son procès fut instruit. Le véritable crime de tous ces accusés était d'avoir bien servi l'impératrice Anne.

Si le procès fut ridicule, la sentence fut atroce. Osterman fut condamné à périr du supplice de la roue; Munich, à être écartelé, Golovkin, Loevenvold, Mengden, à avoir la tête tranchée. Quand tous les griefs contenus au procès, et qui furent rendus publics, auraient été bien avérés, les accusés n'auraient pas mérité les supplices auxquels on les condamnait. L'impératrice

leur fit grâce de la vie, et jura que personne ne serait puni de mort pendant son règne. Ils furent exilés dans plusieurs endroits de la Sibérie, et Munich occupa à Pélym la maison dont il avait fait le dessin pour Biren. Que les ambitieux qui osent se fier à la fortune contemplent Munich, tenant école dans la Sibérie, et traçant à des enfans des figures de géométrie de cette même main qui avait vaincu les Turcs. Sa grande ame ne fléchit point sous le malheur: il resta grand dans l'infortune, et se montra capable de parcourir avec dignité tous les états de la vie. Osterman, Loevenvold, supportèrent leur malheur avec un semblable courage, et les autres avec pusillanimité. 1741.

Il restait un procès bien plus difficile à faire: celui du jeune comte Munich. C'était chercher des crimes à la vertu: cependant on voulait le punir. On l'accusa enfin de n'avoir pas ignoré que la régente voulait se déclarer impératrice. Il fut condamné à quitter le cordon de Saint-Alexandre, et relégué à Vologda, avec douze cents roubles (deux mille écus) de pension.

Ce temps de rigueurs fut aussi celui des récompenses; les gentilshommes de la

chambre d'Elisabeth reçurent la clef de
1741. chambellans. Le chirurgien Lestocq fut déclaré premier médecin de la cour, président du collége de médecine, et conseiller-privé actuel, titre qui donne le rang de général en chef. D'abord timide, il se renferma dans les fonctions de premier médecin : mais bientôt, enhardi par la confiance de sa Souveraine, il prit plaisir à s'immiscer dans les affaires, donna librement son avis, prétendit même entrer au conseil, et s'attira un refus. Par son crédit, il fit donner la place de vice-chancelier à Bestouchef, ministre sous l'impératrice Anne, ami de Biren, arrêté avec lui, et relâché sans rentrer en grâce. Lestocq choqua dans la suite son puissant protégé par ses étourderies, l'aigrit par ses railleries amères et par ses discours outrageans ; fut arrêté enfin en 1748 sans être coupable, et relégué à Oustioug-Véliki dans le gouvernement d'Arkhangel. Quelques heures avant de perdre la liberté il venait d'avoir une longue explication avec Elisabeth, qui l'avait écouté d'un air d'intérêt et de bonté, et l'avait assuré de sa protection. Il ne fut rappelé que sous le règne de Pierre III, et rentra dans ses charges, sans pouvoir recouvrer ses biens.

Toute la compagnie des grenadiers du régiment Préobrajenski fut anoblie : les simples soldats eurent le rang de lieutenans. Le banqueroutier Grunstein fut fait aide-de camp de ce corps, avec le rang de brigadier. Il finit par être puni du supplice du knout, et exilé dans une terre que l'impératrice lui avait donnée. 1741.

Cependant, parvenue au trône par une révolution, Elisabeth pouvait craindre qu'une autre révolution ne l'en fît tomber. Elle avait tâché d'établir la justice de son droit par un manifeste : mais, de bonne foi avec elle-même, elle sentait bien, puisque la loi de son père était enfreinte, que le duc de Holstein, fils de sa soeur aînée, avait droit de régner avant elle, et pourrait être appelé par un parti. Elle aima mieux l'appeler elle-même et le désigna pour son successeur. Il arriva en Russie au commencement de l'année 1742, embrassa quelques mois après le rit grec, qui seul pouvait lui permettre de monter sur le trône, et reçut le titre de Grand-prince, que nous changeons en celui de Grand-duc. Tous les états lui prêtèrent serment de fidélité. Il s'appelait Charles-Pierre-Ulric; mais, en renouvelant son baptême dans la religion 1742.

grecque, il ne conserva que le nom de Pierre,
1742. suivant l'usage de Russie, qui ne permet pas d'en porter plusieurs.

Par ces dispositions, elle s'assura la paix dans l'intérieur de son empire; mais elle n'en jouissait pas au dehors. Les Suédois, qui avaient paru ne s'armer contre la Russie, que pour la délivrer de la domination des étrangers, eux qui semblaient n'avoir combattu que pour Elisabeth, devinrent ses ennemis quand elle fut sur le trône: c'est qu'elle refusa de leur accorder ce qu'ils demandaient pour un service qu'ils ne lui avaient pas rendu. Ils voulaient qu'elle leur restituât Vybourg, et toute la Finlande: elle leur offrit de l'argent, et fut refusée.

Obligée de continuer la guerre, elle assembla ses généraux. L'Ataman des Kozaques du Don, chef d'une milice qu'il fallait ménager, fut appelé avec les autres. « Madame, dit-il à l'impératrice, si l'empereur, votre père, eût suivi mes conseils, « les Suédois ne vous feraient pas la guerre « aujourd'hui. Et que fallait-il donc faire, « demanda l'impératrice? Quand les Russes « ont pénétré dans la Suède, répondit l'Ataman, il fallait amener ici la populace « suédoise, et égorger le reste. » Elisabeth sourit

sourit du discours du barbare; elle voulut ensuite lui faire sentir la cruauté de sacrifier 1742. tant de milliers d'hommes. « Eh! madame, » dit l'Ataman, ils sont bien morts sans cela. »

Les Suédois ne continuèrent pas la guerre mieux qu'ils ne l'avaient commencée. Ils abandonnèrent Fridriks-Hams, lorsque les Russes se préparaient à en faire le siége. Fortifiés, au nombre de dix-sept mille, dans des retranchemens qui paraissaient inexpugnables, ils capitulèrent, à des conditions honteuses, livrant leurs armes et leurs chevaux au maréchal de Lascy, qui n'avait guère que le même nombre de soldats, et qui n'aurait pu les attaquer sans témérité.

L'âge avancé du roi de Suède obligeait à lui choisir un successeur, et les états crurent accélérer la paix, en nommant le duc de Holstein. Quand les ambassadeurs suédois vinrent lui offrir l'espérance du trône de Suède, il avait été déclaré la veille héritier d'Elisabeth. Il refusa. Sa triste destinée le forçait à régner sur la Russie.

La paix entre la Russie et la Suède, ne 1743. fut conclue que vers le milieu de l'année 1743.

La guerre durait encore, lorsqu'il se forma, au milieu de la cour, une conspiration

contre Elisabeth. Elle était dirigée par le
1743. marquis de Botta, envoyé de la reine de Hongrie à Berlin, et auparavant ministre de cette princesse en Russie. Il avait lié cette intrigue lorsqu'il était encore à Pétersbourg. Les principaux conjurés étaient Lapoukhin, commissaire-général de la marine, de cette même maison qui avait donné une épouse à Pierre I: sa femme, maîtresse du comte Loevenvold, exilé à l'avénement d'Elisabeth : madame Bestouchef, belle-soeur du grand-chancelier, et soeur du vice-chancelier Golovkin, relégué en Sibérie : le chambellan Lilienfeldt, et sa femme, le lieutenant-colonel Lapoukhin, et quelques autres personnes de moindre considération. Madame Lapoukhin, l'une des plus belles femmes de la cour, et madame Bestouchef, tendrement attachée à sa famille, voyaient avec douleur, l'une son frère, l'autre son amant, languir dans des exils rigoureux. Les conjurés n'avaient point de plan arrêté, se rassemblaient pour se répandre en imprécations contre l'impératrice, et en étaient encore à chercher quelqu'un capable d'entreprendre une nouvelle révolution. Le marquis de Botta les animait par sa correspondance : il leur faisait espérer l'appui de la reine de Hongrie : et, quoique le roi

de Prusse n'eût rien pénétré de cette intrigue, Botta leur assurait que ce prince desirait ardemment de voir finir la détention du prince de Brunsvick, son beau-frère, et d'apprendre le rétablissement du jeune Ivan, qu'il regardait comme son neveu. 1743.

Les conjurés n'avaient pas moins d'imprudence que d'irrésolution. Le lieutenant-colonel Lapoukhin, étant un jour à table avec quelques officiers, s'avisa de porter la santé du jeune empereur, et ne se ménagea pas dans ses propos contre Elisabeth. Cette indiscrétion fut aussitôt rapportée à la Souveraine. On ordonna aux dénonciateurs de se lier avec les coupables, et de partager en apparence leurs sentimens, pour pénétrer leur secret.

Cela ne fut pas difficile: les conjurés ne savaient se défier de personne, et se livrèrent d'eux-mêmes aux premiers qui feignirent de penser comme eux.

Elisabeth, en punissant les coupables, satisfaisait en même-temps une petite passion qui n'était pas étrangère à son coeur; la jalousie. Elle avait la faiblesse de vouloir être la plus belle femme de l'Europe, et haïssait, dans la belle Lapoukhin, une rivale qui méritait de lui enlever des suffrages, et qu'on

a vue, sous un autre règne, reparaître encore
1743. belle dans un âge avancé, après dix-huit années de souffrance: Lapoukhin, sa femme, son fils, madame Bestouchef, reçurent le knout, eurent le bout de la langue coupé, et furent envoyés en Sibérie. Madame Lapoukhin se débattit avec le bourreau qui devait lui couper le bout de la langue, et fut plus maltraitée que les autres. Cependant, après son supplice, elle pouvait encore se faire entendre des personnes qui avaient une grande habitude de vivre avec elle. On a prétendu que les conjurés avaient suborné un domestique qui devait assassiner l'impératrice; mais ce bruit de ville n'a jamais été confirmé.

Cette conspiration, ou plutôt cette intrigue, semblait devoir brouiller les cours de Vienne et de Russie. Mais la reine de Hongrie désavoua tout; le marquis de Botta fut rappelé de Berlin, et renfermé quelque temps dans une forteresse; Bestouchef fut gagné, et réconcilia les deux impératrices. Mais celle de Russie conserva toujours les plus fortes préventions, et une haine personnelle contre le roi de Prusse. Cette passion particulière de la Souveraine fera dans la suite entrer la

Russie dans une guerre qui ne pourra lui procurer aucun avantage. 1743.

Elisabeth avait nommé son successeur; elle lui choisit pour épouse Sophie-Auguste, fille de Christian-Auguste, prince régnant d'Anhalt-Zerbst. La jeune princesse fut amenée à Moskou par Jeanne-Elisabeth, sa mère, 1744. née princesse de Holstein-Gottorp. Sophie embrassa la religion grecque; l'impératrice lui donna le nom de Catherine Alexéievna, et le mariage fut célébré avec beaucoup de pompe. De cette union, long-temps stérile, est né, le premier octobre 1754, le Grand-duc Paul Pétrovitch, aujourd'hui héritier présomptif du trône (*). 20 septembre, vieux style. 1754.

Quelques terres incultes de l'Amérique septentrionale, disputées par la France et l'Angleterre, allumèrent la guerre entre ces deux puissances, toujours émules, toujours ennemies, quoique forcées de s'estimer mutuellement; et peut-être, à des titres différens, toutes deux également respectables. L'Impératrice-reine se déclara pour la France, long-temps son ennemie, et qui avait voulu la priver d'une riche portion de l'héritage de ses pères. Le roi de Prusse, inconstant allié

(*) On parlait ainsi en 1780. Il est aujourd'hui empereur.

de la France, dans la guerre précédente, se
1754. déclara pour l'Angleterre, parce qu'il avait découvert les desseins que les cours de Vienne et de Dresde formaient contre lui: Elisabeth prit le parti de ces deux cours, parce qu'elle continuait de haïr le roi de
1756. Prusse.

Mais le Grand-duc aimait ce monarque. Les ministres, les généraux, étaient partagés entre le devoir d'obéir à la Souveraine, et la crainte de déplaire à son héritier. La guerre se fit mal, les succès devinrent inutiles, parce qu'on ne voulait pas en profiter, et c'est en partie ce qui sauva le roi de Prusse. L'Europe, qui admirait le génie, les talens, et le courage de ce prince, avait prédit sa ruine en lui voyant tant d'ennemis.

1757. L'armée russe, commandée par le feldt-maréchal Apraxin, entra, en 1757, dans les Etats du roi de Prusse, et s'empara de Mémel. Elle fut victorieuse près de Gross-Jagersdorff, malgré l'habileté du général Lehvald, et la fermeté et l'excellente discipline des troupes prussiennes: elle resta maîtresse du champ de bataille couvert des corps de trois mille ennemis, et gagna vingt-neuf pièces de canon. Mais la suite d'une victoire si brillante fut qu'Apraxin se replia vers la Pologne et

la Courlande, et fit prendre à ses troupes des quartiers d'hiver. 1757.

On lui fit son procès : mais les juges, qui n'osaient le trouver coupable, le déclarèrent absous du crime capital. Il mourut d'apoplexie avant que son affaire fût terminée.

Le chancelier Bestouchef, accusé d'abus d'autorité, de désobéissance aux ordres de sa Souveraine, et d'affectation d'un pouvoir absolu ; chargé d'avoir tenté de donner à l'impératrice de mauvaises impressions contre le Grand-duc, et au Grand-duc contre l'impératrice ; fut dépouillé de toutes ses charges, et exilé dans une de ses terres. On lui reprochait aussi d'avoir contribué à retarder les opérations de l'armée contre le roi de Prusse. La véritable cause de sa disgrace était d'avoir conseillé à l'impératrice d'exclure de sa succession le Grand-duc, de léguer la couronne à Paul, fils de ce prince, et la régence à la Grande-duchesse. Un autre parti fit changer d'avis la Souveraine, et elle punit son chancelier d'être ferme dans une opinion qu'elle-même avait partagée, qu'elle reprendra de nouveau, et qui aurait formé peut-être sa dernière volonté, si les douleurs qui accompagnèrent ses derniers jours, lui avaient permis d'en avoir une. Vorontsof le

remplaça, plus aimé, moins brillant, moins audacieux, et qu'une certaine réputation de probité rendait respectable.

1758. Apraxin fut remplacé par le général Fermor, qui prit Koenigsberg, capitale du royaume de Prusse, et mit tout le pays à contribution, s'empara de Custrin, et gagna près de cette ville, sur les troupes prussien-
25 et 26 août. nes, une bataille qui fut disputée pendant deux jours. Mais il demanda sa retraite l'année suivante, sous le prétexte de l'affaiblissement de sa santé; et en effet, dans la crainte que le Grand-duc ne le punît un jour, d'avoir osé vaincre ses amis.

1759. Soltykof prit le commandement: à la confiance de sa Souveraine, il joignait l'amour des soldats. Il avait ordre d'agir de concert avec les généraux de l'impératrice-reine. Attaqué près de Crossen, il résiste pendant quatre heures aux efforts toujours redoublés des Prussiens, ne se laisse point entamer, leur tue quinze cents hommes, en blesse le double, et les force enfin à lui abandonner vingt-une pièces de canon, six drapeaux, trois étendards, et une victoire complète. Il marche à Francfort, sur l'Oder, s'en empare, envoie des détachemens jusques aux portes de Berlin. Le roi de Prusse veut au moins

s'opposer à la jonction des Russes et des Autrichiens : il n'arrive à deux lieues de Francfort, que pour voir les généraux Laudon et Haddick se réunir au comte Soltykof. 1758.

Une bataille s'engage le 12 août près de Cunersdorff, dont elle porte le nom. Malgré la résistance des Russes, le roi a l'avantage pendant quelques heures : mais il le perd, dit-on, par un excès d'impatience. Après un combat de huit heures, les Prussiens prennent la fuite, et Soltykof est vainqueur d'un héros. Il gagne vingt-six drapeaux, deux étendards, près de deux cents pièces de canon, et des munitions de toute espèce. Près de cinq mille prisonniers restent entre ses mains, et il reçoit plus de deux mille déserteurs. Le roi de Prusse eut près de huit mille morts ; et les Russes moins de trois mille. Mais Soltykof devait se concerter avec les Autrichiens, et des armées combinées font presque toujours moins que ne ferait une seule. On n'acquit, par la bataille de Cunersdorff, que de la gloire.

L'année suivante, le général comte Tottleben entre à Berlin, fait la garnison prisonnière de guerre, et met la ville à contribution. Les Russes entreprennent, et sont obligés de lever le siége de Colberg. 1760.

Boutourlin eut en 1761 le commande-
1761. ment de l'armée : l'histoire ne doit pas se charger des détails de cette campagne, dont il n'est rien résulté. Roumiantsof, plus heureux, prit Colberg, après un siége long et meurtrier.

Lorsque la nouvelle de cette conquête fut apportée à Pétersbourg, l'impératrice touchait à la fin de sa vie. Elle mourut le 29 décembre, âgée de cinquante-deux ans, après vingt ans de règne. Elle est née, est parvenue au trône, et est morte dans le mois de décembre. On croit qu'elle abrégea ses jours par les veilles, par l'abus des plaisirs et par l'excès des liqueurs fortes. Elle eut plus de bonté que de talens, mais elle fut quelquefois bien conseillée, et des personnes qui ont bien connu son cabinet, m'ont assuré qu'elle avait projeté plusieurs des grandes choses qui ont été depuis exécutées.

La Russie lui doit la fondation de l'université de Moskou et de l'académie des beaux-arts de Pétersbourg. Dans ces deux établissemens, la jeunesse est élevée dans les lettres ou dans les arts, et logée, entretenue, nourrie aux frais du gouvernement. C'est M. Chouvalof, devenu grand-chambellan sous le règne de Catherine II, qui en a

sollicité et dirigé la création. Il a des droits à la reconnaissance de sa patrie. 1761.

Les grands crimes ont commencé à devenir plus rares sous ce règne, où personne n'a été puni de mort.

Un auteur anglais a porté un jugement sévère sur le code commencé par Pierre I, et terminé par Elisabeth : mais ce code n'existe pas (*).

On ne peut guère douter qu'Elisabeth n'eût de la douceur ; mais soit que sa pusillanimité la rendît soupçonneuse, soit que ses conseillers abusassent de sa faiblesse pour lui inspirer de funestes soupçons, bien des personnes distinguées furent punies, sous son règne, par le supplice du knout, ou par l'exil en Sibérie.

Son naturel timide la rendit dévote, et son tempérament la força d'être galante. Accoutumée, dans le temps où elle intriguait pour obtenir la couronne, à se familiariser avec les soldats, on prétend que, plus d'une fois, elle fit descendre ses choix jusques sur les dernières classes de la nation. J'ai même entendu dire qu'elle eut la fantaisie

(*) Nous avons dit ailleurs qu'Elisabeth renouvela l'ordre de travailler au code projeté par son père, qu'on s'en occupa fort lentement, et que l'ouvrage ne fut pas terminé.

de faire entrer dans son lit un Kalmouk,
1761. plutôt piquée que rebutée par la laideur particulière à ce peuple. On sent bien que ces anecdotes scandaleuses n'ont guère d'autre fondement que des propos assez vagues. Elisabeth, volage dans ses caprices amoureux, fut assez constante pour ses favoris déclarés. L'un d'eux fut un bel Ukrainien qu'elle démêla parmi les chantres de sa chapelle. Il se nommait Alexis Rasumovski. Elle l'éleva à la dignité de grand-veneur, et finit, dit-on, par l'épouser secrétement. Après avoir, dans un instant de remords, tranquillisé sa conscience par ce mariage clandestin, elle obéit à son naturel, en retournant à ses infidélités. On la vit cependant contracter une liaison plus solide avec le chambellan Ivan Chouvalof, qui, sans fixer les goûts de cette princesse, resta, tant qu'elle vécut, l'objet public de sa faveur. Il n'en usa ni pour faire une grande fortune, ni pour exercer une grande autorité, content de conseiller à sa Souveraine des établissemens utiles. Son cousin Pierre, grand-maître de l'artillerie, prit beaucoup plus de part aux affaires et ne laissa pas à son fils de très-grandes richesses.

La piété timorée d'Elisabeth la rendait trop attentive sur des fautes contre la disci-

pline ecclésiastique que cachait l'enceinte des maisons. Les Russes doivent observer quatre carêmes : tous sont rigoureux. La viande n'est pas seule interdite; il est défendu de manger du beurre, des oeufs, du laitage. Les oreilles d'Elisabeth n'étaient jamais fermées aux accusateurs de ceux qui osaient enfreindre ces abstinences. Un maître aurait craint de manger un oeuf devant son domestique. Il voyait dans ses valets, dans ses amis, dans ses parens, autant de dénonciateurs. 1761.

Il était défendu de prendre du tabac dans l'église. Un valet de la chapelle avait droit de confisquer toutes les tabatières qui s'ouvraient dans le lieu saint. Le maréchal Razoumovski (*), frère de l'époux secret de l'impératrice, crut pouvoir se cacher assez

(*) Cyrille Razoumovski, sans avoir porté les armes, fut élevé au rang de feldt-maréchal. En passant par Berlin, il vit le roi de Prusse Frédéric-le-Grand, et ce prince malin tourna la conversation sur l'art de la guerre. « Sire, lui dit Razou- » movski, je ne suis qu'un général d'état civil. » Il n'avait pu recevoir, dans sa jeunesse, une éducation soignée, mais il était homme d'esprit, et il a légué cette qualité à ses enfans. Pierre III se vantait un jour devant lui d'avoir été promu par le roi de Prusse au grade de général-major des armées prussiennes. « Vous pouvez vous acquitter envers lui avec usure, » lui dit Rasoumovski, en le faisant feldt-maréchal des ar- » mées russes. »

adroitement pour éluder la loi : mais il n'évi-
1761. ta pas l'oeil intéressé du terrible sacristain,
qui vint lui demander sa boîte. C'était un riche présent d'Elisabeth. Razoumovski osa le réclamer. La princesse en effet ordonna que la tabatière lui fût rendue ; mais elle fit rechercher dans les registres de ses dépenses le prix qu'elle avait coûté, et condamna le maréchal à payer une pareille somme au sacristain.

Sous le règne d'Elisabeth, la nation éprouvait encore cette inquiète timidité qui caractérise les gouvernemens rigoureux. La chancellerie secrète subsistait, et tous les sujets vivaient dans la crainte et la défiance. Des amis ne s'entretenaient qu'en tremblant ; ils ignoraient si les effusions de leurs coeurs ne seraient pas des crimes d'Etat. Quand l'impératrice était indisposée, on n'osait pas demander tout haut de ses nouvelles.

Elle-même n'était pas exempte de craintes ; elle était livrée à toutes celles de la superstition. Une garde vigilante occupait les avenues du palais et repoussait les passans qui portaient des habits de deuil, et que l'impératrice aurait pu voir de ses fenêtres.

Un jour elle s'indigna de la langueur des opérations contre le roi de Prusse. Elle fit

dresser un ordre à ses généraux de ne plus épargner ce fier ennemi. Elle allait signer, 1762. mais une guêpe tomba dans l'écritoire. Elle frémit à ce présage funeste; la plume lui tomba des mains, l'ordre ne fut point expédié, et ses armées continuèrent d'agir avec la même lenteur.

---

## PETRE FÉDOROVITCH OU PIERRE III.

L'héritier d'un trône est souvent le sujet 1762. le plus suspect, le moins puissant, le plus contrarié. Il semble que le prince régnant soit regardé comme immortel par ses favoris et ses créatures, tant ils prennent peu de soin de ménager son successeur. C'est ce que Pierre III avait éprouvé. Ceux qui l'avaient offensé sous le règne d'Elisabeth, et qu'il avait même quelquefois menacés de sa vengeance, tremblèrent quand il monta sur le trône. Son éducation, trop négligée, n'avait pu lui inspirer des vertus : son esprit déréglé ne lui permettait pas d'acquérir de vrais talens : mais la nature lui avait donné la clémence. Il ne dit pas un bon mot, comme Louis XII; mais, comme ce prince, il oublia, dès qu'il fut empereur, les injures qu'avait

reçues le Grand-duc, et ce fut par de nouvel-
1762. les grâces qu'il se vengea de plusieurs de ses ennemis. Il rappela tous les exilés, excepté Bestouchef. Entre eux, on distinguait avec admiration le vieux maréchal de Munich.

Mais ces bienfaits, répandus sur des hommes puissans, et par conséquent peu chéris, ne pouvaient lui gagner la nation, qu'il aliénait d'ailleurs par des manières qu'il croyait allemandes. Ses excès, ses débauches, l'avilissaient.

Admirateur enthousiaste des talens du roi de Prusse, il ne savait pas renfermer dans les bornes qui convenaient à son rang, le respect qu'il avait conçu pour ce prince. Il l'appelait ordinairement, « le roi mon maître. » La tête ceinte de la couronne impériale, il se vantait d'être le soldat de ce héros.

Avec de telles dispositions, on pense bien qu'il ne continua pas de lui faire la guerre. Il était à peine monté sur le trône, qu'il fit publier un armistice entre les troupes de Russie et celles du roi de Prusse. Il lui envoya même vingt mille hommes. Ainsi furent perdus les exploits de plusieurs généraux, et le sang de tant de milliers de Russes. Il rendit la liberté aux officiers prussiens, faits

prisonniers

prisonniers par les généraux d'Elisabeth; il leur fournit de l'argent pour retourner dans leur pays; il accorda aux habitans de la Poméranie des dédommagemens pour les maux que la guerre leur avait causés; il fit évacuer la Prusse: qu'aurait-il fait de plus, si les Russes avaient été vaincus? 1740.

Il ne tarda pas à manifester le dessein de recouvrer ses Etats héréditaires, objet de tant de négociations inutiles depuis le règne de Pierre I. Il fit passer dans les duchés de Holstein et de Slezvick seize régimens de cavalerie et d'infanterie, et fit déclarer au roi de Danemarck qu'il allait employer la force des armes pour se faire rendre justice. Ce n'aurait pas été la puissance du Danemarck, qui, dans l'exécution de ce projet, aurait gêné l'empereur de Russie, l'allié du roi de Prusse: mais l'Allemagne aurait-elle souffert volontiers que le maître d'un vaste empire réunît à sa couronne une souveraineté allemande?

Ce ne sont point ces desseins d'une ambition peu éclairée qui marquent le règne de Pierre III: c'est le bien que, guidé par de sages conseils, il fit à ses sujets, et qui doit effacer le souvenir de ses vices. La crainte des maux qu'ils auraient pu causer à l'Etat,

a cessé avec la vie du prince vicieux : mais
1762. les Russes jouissent encore de ses bienfaits, et doivent consacrer la mémoire de leur bienfaiteur.

Il supprima cette horrible chancellerie secrète, cette inquisition d'Etat, dont le nom seul faisait trembler les citoyens; cet odieux tribunal, auquel le plus vil des scélérats, près de subir son supplice, pouvait, d'un seul mot, faire éprouver une affreuse prison, et de cruelles tortures à l'homme le plus distingué par ses vertus, sa naissance et ses emplois : invention infernale d'un timide despotisme, qui ne parvient à se rassurer de ses craintes qu'en faisant trembler ceux qu'il opprime.

Il rendit la liberté à la noblesse, toujours plus humiliée, plus asservie depuis le règne d'Ivan Vassiliévitch. Le gentilhomme russe peut, à son choix, porter les armes, entrer dans les affaires civiles, jouir des douceurs du repos, prendre, quitter, reprendre du service ou des emplois, sortir de sa patrie sans en demander la permission, à moins qu'il ne veuille conserver les charges qu'il y possède; servir des couronnes étrangères; vendre ses biens, et en emporter le produit

dans quelque coin du monde qu'il lui plaise
de se choisir pour retraite. 1762.

Le clergé possédait des terres immenses; près d'un million d'hommes y étaient attachés à la servitude de la glèbe. L'empereur voulut réunir ces vastes domaines à la couronne: la faction qui lui était contraire traita ce projet d'impie; il fut cependant mis à exécution par l'impératrice dès qu'elle se fut emparée du pouvoir. Des prélats jouissent encore d'une fortune très-considérable pour des hommes nés ordinairement dans la pauvreté et toujours tirés de l'état monastique: mais ils sont, ainsi que leurs moines, pensionnaires de la couronne.

Voilà ce qu'a fait Pierre III, qui à peine a paru sur le trône. Quel Souverain, pendant un long règne, pourra faire autant de bien à son empire? En rendant aux nobles la liberté, Pierre a commencé le grand ouvrage de la liberté nationale.

Il a mérité, par ce bienfait, que l'histoire ne s'appesantisse pas sur le reste de sa vie, consacrée à la débauche et à la démence qu'elle entraîne. Il n'a cependant pas porté quelques lois insensées qu'on lui attribue: il n'a pas défendu, comme on l'a écrit tant de fois, de parler français dans son empire;

lui-même parlait indifféremment russe, fran-
1762. çais et allemand à ceux de ses sujets qui savaient les trois langues. Il n'a pas ordonné aux prêtres russes de porter l'habit des pasteurs luthériens. Indifférent à tous les cultes, il n'a pas formé le dessein de rendre le luthéranisme la religion dominante de son empire; mais il ne cachait pas son mépris pour la religion de ses sujets, et c'était une grande faute.

Mais sur-tout il se préparait à porter le coup le plus funeste à l'Etat, en renversant encore une fois l'ordre de la succession au trône, déjà trop peu respecté par son aïeul. Il voulait léguer la couronne au prince George de Holstein, son oncle, qu'il avait fait venir à sa cour et comblé d'honneurs. Ce prince était trop avancé en âge, pour espérer de recueillir lui-même la succession de son neveu; mais le trône de Russie devait passer à ses héritiers.

Cependant Pierre avait un fils; mais il se préparait à le déclarer illégitime; à donner contre la naissance de ce prince, à des propos de cour, une force qu'ils ne peuvent jamais avoir aux yeux de la justice; à le faire renfermer dans une citadelle avec l'impératrice sa mère. Il ne s'agit pas ici d'un projet

dévoilé par le Souverain à ses plus intimes
confidens, et dont il aurait été difficile de 1762.
pénétrer le secret: il s'agit des propos qu'un homme, presque toujours plongé dans l'ivresse, tenait indifféremment à ceux qui pouvaient l'approcher; propos outrageans pour son épouse et pour son fils, et qui les menaçaient du sort le plus funeste. Il avait pour maîtresse Elisabeth, fille du comte Vorontsof, sénateur et frère du chancelier. Il lui promettait de l'épouser et de la placer sur le trône. On assure qu'il lui avait même fait cette promesse du vivant de l'impératrice sa tante: l'indiscrète Vorontsof ne pouvait se taire sur sa gloire future, et, par des confidences toujours trahies, elle avançait la jouissance de ses prospérités.

On ne peut dire si Pierre était agréable ou odieux au peuple: mais il venait d'indisposer ses Gardes, parce qu'il en destinait deux régimens à la campagne de Danemarck, et que ces régimens chérissaient le repos de la capitale. Il déplaisait aux troupes, en les fatiguant par l'exercice prussien, en changeant leurs uniformes, en donnant sur elles la préférence aux troupes du Holstein. Il irritait la noblesse en donnant sa confiance aux étrangers, en créant le prince de Holstein

généralissime. Il indignait tous les amis de
1762. la patrie, en se faisant gloire d'avoir instruit le roi de Prusse, pendant que la Russie lui faisait la guerre, de tous les secrets du cabinet, et d'avoir, par ces trahisons, provoqué la défaite des Russes. Il s'aliénait les hommes qui avaient dans l'ame quelque fierté, en s'entourant de bouffons étrangers, d'un caractère aussi bas que leur éducation ; en les rendant les compagnons de ses débauches; en immolant à leurs sarcasmes des personnages respectables. Il frappait de terreur tous ceux qui n'avaient pas caché leur estime pour son épouse.

C'était le 30 juin, le lendemain de la fête de St. Pierre, qui était la sienne, qu'il devait partir pour l'armée. C'était le même jour que devaient être renfermés, dit-on, l'impératrice et son fils. Il avait fait le voyage de Schlüsselbourg, sous prétexte d'y voir le jeune Ivan; il y avait donné l'ordre de construire une prison nouvelle; on assure qu'il la destinait à Catherine. Il fit même transférer Ivan à Kexholm, pour ne pas avoir à garder deux prisonniers d'une si grande importance dans une même forteresse.

Cette visite de l'empereur au malheureux Ivan, a fait dire à son écrivain qu'il voulait

le constituer son héritier. Ce serait donc un projet qu'il aurait conçu dans le comble de l'ivressse, et s'il y persistait, son état d'ivresse était donc perpétuel. Comment, en conservant quelques lueurs de raison, aurait-il cru cet infortuné capable d'occuper le trône, et la nation capable de l'y souffrir? Renfermé dans une prison dès la première année de sa vie, arraché des bras de ses parens à l'âge de huit ans, livré aux soins des gens de guerre qui le gardaient et qui ne prenaient aucun soin de son éducation, on dit qu'il était tombé dans un état d'imbécillité; on devrait dire plutôt qu'il avait conservé l'imbécillité de sa première enfance. On assure qu'il était bègue, ce qui pouvait venir du défaut d'habitude de parler. On ajoute qu'il avait quelquefois des accès de folie. Comme on croit qu'un soldat lui avait dévoilé sa naissance et sa première grandeur; comme il devait même avoir conservé quelque souvenir de ce que lui en avaient dit ses parens, il est à penser, en portant de lui le jugement le plus favorable, que la mémoire de son ancienne fortune, et le peu d'égards que ses geoliers avaient pour ses malheurs, lui causaient des emportemens qui ressemblaient à des accès de folie et même de fureur.

1762.

Quand il vit Pierre III, sans le connaître, il
1762. lui déclara qu'il ferait mourir l'empereur et l'impératrice quand il aurait recouvré son rang.

Le même écrivain ajoute que ce ne fut point à Kexholm, mais à St.-Pétersbourg, dans une maison peu remarquable, que l'empereur le fit transférer. Si ce fait était véritable, il n'aurait pas été, lorsque j'habitais cette ville, d'une assez grande importance, pour être tenu fort secret, et je n'en ai point entendu parler. On sait, par la déclaration de Catherine, qu'elle-même vit Ivan, et ce dut être peu de temps après la révolution. Il est donc vraisemblable que ce fut elle qui le fit passer, pour quelques heures peut-être, par la capitale, lorsqu'il fut transféré de Kexholm à Schlüsselbourg.

Quoi qu'il en soit de cette circonstance indifférente, on convient assez généralement qu'il fallait que Catherine conspirât, ou qu'elle se vît renfermée dans une prison rigoureuse; et sa vie y devait être en danger, puisque sa mort était nécessaire pour qu'Elisabeth reçût la main de l'empereur. Catherine conspira donc, pour conserver sa liberté, celle de son fils, sa vie même. Nous avons dit qu'elle avait eu, sous le règne de

l'impératrice Elisabeth, un parti, dont Bestuchef, chancelier de l'empire, était l'ame. 1762.
Ce parti voulait procurer à son fils le trône, et à elle-même la régence pendant la minorité de ce prince. Il subsistait encore, quoique le chef en eût été condamné à l'exil, et elle lui était encore plus chère, parce qu'elle était devenue plus malheureuse. Il s'accroissait chaque jour par les fautes de son mari. Tantôt il prenait les conseils de cette princesse dans les affaires les plus importantes; tantôt il l'accablait d'outrages à la vue de toute la cour; tantôt il lui cédait lui-même toutes les marques extérieures de la souveraine puissance, et ne représentait que le colonel de son régiment, montant la garde devant l'appartement de l'impératrice et la saluant du sponton; tantôt il lui préférait hautement sa maîtresse. Les esprits, que frappaient ces disparates, pensaient que si le prince était juste dans les hommages qu'il rendait aux talens de l'impératrice, et dans les honneurs qu'il accordait à sa personne, il était atroce dans les indignités qu'il lui faisait éprouver. On l'en haïssait davantage.

La princesse Dachkof, femme de dix-neuf ans, la plus jeune des soeurs d'Elisabeth Vorontsof, et Grégoire Orlof, commissaire de

1762. l'artillerie, se croyaient l'ame de la conspiration : mais c'était Catherine qui en tenait les fils, et les deux autres conduits par elle, tendaient vers un même but, sans se communiquer, sans soupçonner les opérations l'un de l'autre, sans même se connaître. Une autre section du même parti se cachait dans une loge de francs-maçons, à Kamenny-Ostrof, maison de plaisance de l'empereur lui-même. Le parti de Pierre et celui de Catherine étaient également incapables de discrétion : mais Catherine avait l'oeil ouvert sur tout, mettait à profit tout ce qu'elle pouvait recueillir ; et Pierre n'écoutait rien ; ne voulait rien entendre et se contentait de dire qu'on n'oserait attenter au petit-fils de Pierre-le-Grand. Il négligea même les avis du roi de Prusse, et, la veille de son malheur, il fit mettre aux arrêts un officier qui voulait l'instruire de ce qui se passait.

Il devait célébrer sa fête à Péterhof, y dîner avec son épouse, et, ajoute-t-on, la faire arrêter après la solennité. C'était aussi ce même jour, à Péterhof, que devait éclater la conspiration préparée par l'impératrice. En attendant, il tenait sa cour, ou plutôt il célébrait des orgies à Oranienbaum, où il avait emmené les plus jolies femmes de la

haute noblesse, de jeunes débauchés et le vieux Munich, qui devait se trouver fort déplacé dans une telle compagnie. 1762.

L'un des conjurés du parti de l'impératrice, Passik, lieutenant aux Gardes, fut arrêté le 27. On n'est pas bien certain que ce fût pour la conspiration. Cette nouvelle fut aussitôt portée à la princesse Dachkof. Elle courut chez le comte Panin, gouverneur du Grand-duc. Il était du complot, il risquait tout si l'on se laissait prévenir; cependant il ne put vaincre sa lenteur ordinaire et ne prit aucune résolution. Elle vit Grégoire Orlof, dont enfin elle avait en partie découvert le secret, et qui, sans balancer, résolut d'agir à l'instant. Pendant qu'il se rend aux casernes, il envoie son frère Alexis, alors simple chevalier-garde, chercher l'impératrice. Cette princesse était à Péterhof, et en apparence pour laisser plus libres les apprêts de la fête, mais en effet pour se mieux cacher aux yeux observateurs, elle s'était logée dans un pavillon solitaire. Alexis la réveille brusquement et lui dit de se préparer. Il revient peu de temps après et lui annonce que la voiture est prête. C'était le signal convenu. Elle part dans le plus grand désordre de toilette, avec une seule femme de chambre

de confiance. Elle se rend au quartier des
1762. Gardes Ismaïlovski. Plusieurs avaient été prévenus par Orlof. Le comte Cyrille Razoumovski, averti plus tard qu'il n'aurait dû l'être, arrive enfin, et décide ceux des officiers qui marquaient encore de l'irrésolution. Les deux autres régimens des Gardes, Séménovski et Préobrajenski, suivent cet exemple. Villebois, grand-maître de l'artillerie, n'avait pas été mis dans le secret de la conspiration; mais il apprend que Catherine triomphe. Il était tendrement attaché à cette princesse: il lui amène son régiment et lui livre les arsenaux. La populace suit avec stupidité les mouvemens qu'impriment les troupes.

On a écrit que l'impératrice, au moment où elle parut devant les soldats du régiment Ismaïlovski, s'écria que, ce jour même, son époux voulait lui donner la mort; ce qui semble plus vrai, c'est qu'on répandit le bruit qu'il était mort d'une chute de cheval.

Le peuple russe est généralement assez mal instruit de la religion; mais il est fort superstitieux. Il était utile de consacrer à ses yeux, par une cérémonie ecclésiastique, l'avénement de l'impératrice. Cette princesse, qui se nourrissait en secret de la lecture des philosophes, et qui, dans l'occasion, se

parait d'une grande piété, alla dans l'église
de Notre-Dame-de-Kazan, prêter entre les 1762.
mains de l'archevêque de Novgorod, le serment ordinaire de maintenir les droits et la religion des Russes. Elle-même reçut, à son tour, les sermens de la noblesse et du peuple, et fut proclamée Souveraine de toutes les Russies aux cris répétés des soldats.

Les seigneurs qui étaient restés à St.-Pétersbourg, et qui n'avaient pas été mis dans le secret de la conspiration, en reçurent, à leur réveil, la première nouvelle et celle du succès. Ils s'empressèrent de venir rendre hommage à leur Souveraine.

Il semblait que, dans cette grande journée, personne ne se ressouvînt plus de l'empereur. Un seul homme, nommé Bressan, autrefois valet-de-chambre-coiffeur de ce prince qui en avait fait une espèce de seigneur et l'avait décoré de l'ordre de Sainte-Anne; Bressan seul n'oublia pas son maître: il lui dépêcha un émissaire déguisé en paysan, pour l'informer de ce qui se passait à la ville.

Vers le milieu du jour, se répandit avec profusion un manifeste contre les mauvaises intentions et l'incapacité de Pierre III. Mais

1762. la présence de l'impératrice, les applaudissemens qui lui étaient prodigués et qui enflammaient ceux qui auraient été froids par eux-mêmes, avaient bien plus d'éloquence qu'un manifeste. Cette princesse, après avoir parcouru les rangs des soldats, montée à cheval, et vêtue de l'uniforme des Gardes, alla dîner au palais d'été devant une croisée ouverte : elle portait des saluts au peuple, et cette popularité achevait de lui gagner les coeurs.

Cependant Pierre, dans l'ignorance de tout ce qui se passait, venait gaiement en calèche d'Oranienbaum à Péterhof. D'autres voitures suivaient la sienne, remplies d'une jeunesse folâtre. Il était près d'arriver. Son favori Goudovitch lui apprend l'évasion de Catherine. Cette nouvelle le consterne : il sent combien les suites peuvent en être funestes. Il entre au château, cherche en vain par-tout, sonde jusqu'aux boiseries, et son trouble s'accroît. Tout-à-coup paraît le faux paysan envoyé par Bressan. Il lui remet un billet. Pierre lit : il y voit que la ville est en insurrection, que les troupes ont cessé de le reconnaître, que Catherine va recevoir leurs sermens. Il est accablé de ces nouvelles. Ceux qui l'entourent cherchent à lui donner des

espérances qu'ils n'ont pas. Le chancelier Vorontsof offre d'aller à St.-Pétersbourg ; il 1762. promet de réconcilier les deux époux : Pierre le laisse partir. Vorontsof arrive, il parle, il veut, comme médiateur, garder une sorte de neutralité entre les deux partis, et est mis aux arrêts. Comme il ne peut plus agir ni pour l'un ni pour l'autre, il se trouve en sureté à tout événement, et l'on croit que c'est ce qu'il cherchait. Le vice-chancelier prince Golitsin avait déjà prêté serment à l'impératrice.

Vers six heures du soir, cette princesse se mit en marche à la tête de son armée, que les uns portent à dix mille hommes, et les autres jusqu'à quinze mille. Elle était montée sur un cheval gris, avait l'uniforme des Gardes, l'épée à la main et une branche de laurier sur la tête. Pierre, de son côté, avait envoyé ordre aux trois mille soldats du Holstein, qu'il avait laissés à Oranienbaum, de venir le trouver. Munich lui conseillait de les conduire à St.-Pétersbourg. Les courtisans, les femmes s'opposèrent à ce hardi conseil. On ouvrit l'avis d'aller à Cronstadt; on y trouverait une puissante flotte, et une place défendue par la mer. Cette dernière circonstance plaisait à des gens timides, parce

qu'elle éloignait le danger. La résolution fut
1762. prise aussitôt qu'énoncée. Pierre, qui croyait à chaque instant voir arriver l'armée de Catherine, était dans l'impatience du plus léger retard.

On monta deux yachts. De la foule qui les chargeait, Munich seul connaissait le métier des armes. C'était des jeunes femmes amies des plaisirs, dont les unes mouraient de frayeur, tandis que les autres riaient encore dans ces momens d'alarmes : c'était des courtisans compagnons des débauches du prince, et qui n'avaient jamais vu la guerre. Mais déjà le général Lievers, que Pierre avait envoyé commander à Cronstadt, avait perdu la liberté, et l'amiral Talysin s'était rendu maître de la place au nom de l'impératrice.

L'yacht que Pierre montait se présente : mais la garnison sous les armes borde le rivage. Lui-même crie qu'il est l'empereur; on lui répond qu'on ne le reconnaît plus. L'air retentit des mots : » Vive Catherine. » Talysin menace de tirer sur l'yacht; on craint d'être coulé à fond si l'on se donne le temps de lever l'ancre : on coupe le cable, et on s'éloigne à la rame.

On s'arrêta quand on fut hors de la portée des canons. Il se tint un conseil tumultueux,

tumultueux, et les femmes y furent les premières à délibérer. Pierre, depuis qu'il avait 1762. appris l'évasion de son épouse, était dans un état voisin de l'aliénation d'esprit. Le seul avis généreux fut celui de Munich, qui conseillait de faire voile pour la Suède, d'où l'on pourrait joindre l'armée de Poméranie, et revenir faire la conquête de l'empire. L'idée seule de la fatigue et du danger fit trembler les femmes et presque tous les hommes non moins timides qu'elles. Pierre donna l'ordre de retourner à Oranienbaum. Il se flattait toujours d'une réconciliation avec l'impératrice.

Il était parti avec l'uniforme prussien, il avait repris l'uniforme russe. Il prit terre à quatre heures du matin. Les troupes holsteinoises l'entouraient et le priaient, les larmes aux yeux, de les mener contre l'armée rebelle. Munich voulait qu'il mît sa confiance en leur valeur et leur fidélité. Si Pierre avait suivi ce conseil, s'il s'était montré à des soldats dont un grand nombre le croyait mort, dont les autres ne s'étaient armés que pour obéir à leurs officiers, s'il s'était laissé voir à un régiment de cavalerie dont il avait été colonel lorsqu'il n'était encore que Grand-duc, qui ne suivait qu'en frémissant le parti

1762. de Catherine, et qui témoignait son indignation par un morne silence ; s'il avait crié à tous : » Je suis encore votre maître : » ces hommes accoutumés à la soumission, et qui n'avaient pas encore perdu l'habitude de le regarder comme leur Souverain, se seraient rangés autour de lui, et peut-être aurait-il recouvré sa puissance sans répandre une goutte de sang. Il se serait fait du moins de nombreuses désertions dans l'armée de Catherine, et l'on sait, au moment d'agir, quel désordre se met dans le parti qu'attaque une portion de ceux-mêmes qu'il regardait comme ses défenseurs. Mais Pierre ignorait ce que peut un homme qu'on a long-temps respecté : il n'aperçut que le faible nombre de ses troupes, et ne sentit pas toute la force que lui donneraient à lui-même le rang qu'on lui contestait et un instant de courage. Seul avec Munich, il pouvait affronter, peut-être, toutes les forces militaires de l'empire. Il ne sut qu'écrire à sa femme pour reconnaître ses torts, et lui offrir le partage de la puissance : mais elle la possédait déjà toute entière et ne pouvait être tentée de la partager. Il ne reçut pas de réponse, et Catherine continua sa marche.

Pierre avait à Oranienbaum un petit fort

qui avait servi aux jeux ou aux exercices de sa jeunesse. Il le fit raser, tout inutile qu'il était à sa défense, pour témoigner qu'il ne voulait pas résister. Il envoya, par le général Ismaïlof, à l'impératrice, une cession de l'empire, ne demandant que la permission de se retirer dans le Holstein avec sa maîtresse et son cher Goudovitch. Pour réponse, il reçut l'ordre de se rendre auprès de son épouse, et obéit. 1762.

En passant au milieu de l'armée qui venait de le vaincre sans combat, il entendit le cri : « Vive Catherine. » Il descendit de voiture. Sa maîtresse fut enlevée à ses côtés par de farouches soldats; ils lui arrachèrent le cordon de l'ordre de Sainte-Catherine, qui fut bientôt après donné à sa soeur la princesse Dachkof. J'ai même entendu dire que c'était cette princesse qui le lui avait arraché en la maltraitant. Goudovitch insulté par la soldatesque, répondit à leurs outrages avec fierté, et se montra digne de sa prospérité passée par le courage qu'il opposait au malheur. On fit monter l'empereur au haut du grand escalier : là, il fut dépouillé de ses ordres, de ses habits, et nus-pieds, en chemise, il resta quelque temps exposé aux dérisions d'une milice effrénée. Il fut enfin

enveloppé d'une robe de chambre et renfer-
1762. mé sous une sûre garde.

Le comte Panin vint le trouver. On ignore ce qui se dit dans cette conférence, où celui qui, la veille, était le sujet du prince, put lui parler en maître au nom de la nouvelle Souveraine. Ce que l'on sait, c'est que Pierre signa entre les mains du comte, dans les termes les plus lâches et les plus bas, sa renonciation à l'empire. Il a reconnu lui-même par son expérience, dit-il dans cet écrit, que ses forces ne suffisaient pas au fardeau du gouvernement absolu, ni même à aucune manière que ce fût de gouverner. Il avoue qu'il n'aurait pu que causer à l'empire un ébranlement qui en aurait amené la ruine totale, et l'aurait couvert lui-même d'une honte éternelle. Enfin il promet de ne chercher jamais à remonter sur le trône.

Il valait mieux braver la mort, qu'écrire de sa main cette lâche déclaration. Il fut bientôt après conduit prisonnier dans le château de Robsche.

Le lendemain, Catherine reçut les hommages des courtisans et des femmes de la cour qui avaient accompagné son malheureux époux. Entre eux brillait Munich, dont le front ne rougissait d'aucune honte, parce

que, toujours grand, il ne s'était pas un instant écarté du devoir. Il rendit son épée à l'impératrice, et lui dit que la fidélité qu'il avait gardée à son prince et son bienfaiteur était un gage de celle qu'il lui conserverait à elle-même. Elle le reçut avec ces témoignages d'estime que mérite un sujet vertueux. Dans la foule des timides adorateurs du pouvoir naissant, on remarqua les parens de la maîtresse de Pierre III, qui étaient aussi ceux de la princesse Dachkof. Ce dernier titre effaça la défaveur que le premier aurait pu leur mériter. 1762.

Catherine revint après-midi à St.-Pétersbourg, et y fit à cheval son entrée solennelle. L'air retentit de cris de joie et d'applaudissemens. Mais quelques jours furent passés à peine, que déjà plusieurs régimens éprouvèrent des remords: les matelots reprochaient aux soldats leur trahison; le peuple plaignait le prince détrôné; on croyait pénétrer le mécontentement de plusieurs personnes qui n'étaient pas de la classe du peuple et dont le ressentiment était d'autant plus dangereux, qu'elles savaient mieux le cacher. On craignait enfin que quelque étincelle, secrétement couvée, ne causât tout-à-coup un vaste incendie. On avait aussi des craintes

sur les dispositions de Moskou : elles n'étaient
1762. pas favorables, mais on ne pouvait encore les connaître. Alexis, frère de ce Grégoire Orlof, qui avait eu une si grande part à la révolution, et dont la faveur était déjà hautement déclarée, Alexis résolut de rendre à sa Souveraine un service atroce. Il se rendit, avec un homme d'une origine obscure, nommé Téplof, à la prison où Pierre était détenu. Ils offrirent de boire avec lui, et la proposition fut acceptée. Ils s'étaient munis d'un poison violent qu'ils glissèrent adroitement dans son verre. La liqueur empoisonnée ne produisit pas l'effet subit qu'on en avait attendu, soit que le prince eût été averti par le mauvais goût du breuvage, soit qu'un sentiment douloureux l'eût empêché d'en boire une quantité suffisante. On voulut en vain le faire redoubler ; il se défendit avec force. Alors Alexis et Téplof firent entrer le jeune Boriatinski, officier commandant le poste, et Pierre fut étranglé. Des personnes que j'ai connues virent encore plusieurs années après, dans la chambre où il expira, un rideau qu'il avait déchiré en se débattant. Le roux Boriatinski, l'un des exécuteurs de cet assassinat, a voyagé en France et est devenu ensuite grand-maréchal de la cour de Russie.

Il ne faut pas le confondre avec son frère aîné, cet honnête et doux Boriatinski que nous avons vu à Paris ambassadeur de sa cour (*). 1762.

Deux écrivains ont publié que les auteurs de cet affreux dessein l'avaient communiqué d'avance à Catherine. Long-temps avant que je connusse l'écrit de l'un, et que l'autre eût pu même concevoir la pensée du sien, j'avais pris à St.-Pétersbourg, sur cet odieux événement, de curieuses informations. On sent bien que, sur ces actions secrètes, on n'acquiert jamais de ces preuves qui s'élèvent jusqu'à la certitude rigoureuse. Elles se bornent à celles qu'offre le caractère moral des personnes soupçonnées d'une action à laquelle ce caractère répugne ou dont il semble capable. Des personnes qui devaient bien connaître la cour de St.-Pétersbourg et Catherine II, m'ont assuré que cette princesse ni Grégoire Orlof n'avaient cette énergie funeste qui rend capable d'un grand crime; qu'on leur avait fait un secret de l'assassinat qu'on méditait; que Catherine l'apprit avec

(*) L'aîné des princes Boriatinski, qui a été ambassadeur en France, se nomme Ivan Serguéievitch.

Le cadet, qui a été l'un des assassins de Pierre III, se nomme Fédor Serguéievitch.

douleur après l'exécution ; qu'elle passa
1762. même plusieurs jours sur son lit dans l'agitation du désespoir ; non qu'elle regrettât l'époux que, dès long-temps, elle n'aimait pas, et qui lui avait préparé une rigoureuse prison et peut-être la mort : mais elle ne pouvait se dissimuler combien cet attentat, qui lui serait attribué, devait nuire à sa gloire. Quant à Grégoire Orlof, frère d'Alexis, il avait si peu la force d'ame des grands coupables, que l'on regarde l'aliénation d'esprit qui précéda sa fin, comme la suite des remords qu'il éprouva pour avoir contribué au détrônement de son prince. Cependant les coupables étaient bien sûrs de l'impunité, car s'ils nuisaient à la réputation dont leur Souveraine était avide, ils lui assuraient un repos dont elle n'aurait jamais pu jouir tant que son époux aurait vu le jour.

On publia qu'il était mort d'une colique hémorroïdale : personne n'en crut rien, et l'on savait bien, en le publiant, qu'on n'y croirait pas. Il fut exposé publiquement, vêtu de l'uniforme de Holstein. On lui mit le hausse-col, soit comme partie de l'uniforme, soit pour cacher les marques de la mort violente qu'il avait soufferte et qui ne paraissaient que trop sur son visage. Quoiqu'il eût

été déclaré déchu de l'empire, et qu'on ne
lui eût conservé aucun symbole de la souveraineté, le public fut admis à lui baiser la main. Un auteur étranger s'est trompé, quand il a écrit qu'en Russie, l'étiquette est de baiser les princes et les princesses sur la bouche après leur mort, et que telle avait été la force du poison, que ceux qui donnèrent ce baiser à Pierre III, se retirèrent les lèvres gonflées. 1762.

Les portraits de ce prince furent supprimés autant qu'il fut possible. Comme il ne régnait plus au moment de sa mort, elle ne fut pas notifiée aux cours de l'Europe, et son deuil ne fut porté qu'à celle de Suède. Des étrangers ont cru, qu'il avait été victime du clergé; mais les ecclésiastiques, qu'il avait eu le dessein de dépouiller, gémirent en silence, et n'eurent aucune part à la révolution.

---

## CATHERINE II ALEXÉIEVNA.

Catherine signala le commencement de son règne par la clémence, et si l'on excepte quelques actes de rigueur, inévitables peut-être aux infortunés que leurs tristes destins ont placés sur le trône, on vit, par toute sa

conduite, que cette clémence n'était point
1762. en elle une vertu politique et factice : c'était le penchant naturel de son ame humaine et sensible. Le prince de Holstein, fait duc par son neveu, avait eu la plus grande faveur; on ne peut guère douter qu'il n'ait été le confident des projets de ce prince contre son épouse : il fut arrêté dans son propre palais pendant le temps de la révolution; mais dès qu'elle fut terminée, Catherine lui conféra le grade de feldt-maréchal, et lui confia l'administration de l'héritage de son fils pendant la minorité de ce prince. Elle n'eut pas lieu de s'en repentir; il la servit toujours fidellement. Elisabeth Vorontsof, cette favorite de Pierre III, fut d'abord obligée de se retirer près de Moskou; mais elle ne tarda pas à devenir l'épouse d'un gentilhomme sans illustration nommé Paninski, et il lui fut permis de revenir à St.-Pétersbourg. Elle y était, dit M. Coxe, un monument vivant d'une clémence sans exemple. Elle eut de ce mariage une fille, qu'on vit l'impératrice attacher à sa personne en qualité de demoiselle d'honneur. Goudovitch, favori du dernier empereur, avait donné de vigoureux conseils à son maître contre son épouse : il avait offensé personnellement cette

princesse: il eut ordre de se retirer sur ses
terres ; mais depuis, l'impératrice lui fit un 1762.
accueil favorable à Moskou, et lui offrit même des grâces qu'il refusa. Ceux des gardes du Holstein qui voulurent bien être incorporés dans d'autres corps restèrent au service de la nouvelle Souveraine; les autres furent embarqués pour leur pays et eurent le malheur de faire naufrage en quittant le port : accident dont on a fait un crime à Catherine, comme si elle eût pu commander aux vents et aux mers.

Munich fut honoré. Il offrit à l'impératrice ses conseils. On crut apercevoir que ce vieillard ne désespérait pas de ramener le temps, où, sous la régente, mère du malheureux Ivan, il avait gouverné la Russie. Il avait eu toute sa vie la tête occupée de grands projets; mais Catherine avait aussi de grands desseins, et elle n'était pas flattée de retenir auprès d'elle un homme célèbre par ses talens, et à qui tout ce qu'elle pourrait faire d'éclatant serait attribué. Elle eut soin d'avoir dans son cabinet des hommes dont le génie ne pût éclipser le sien, qui pussent exécuter ses projets et non les lui dicter. Munich eut le gouvernement de la Livonie et de l'Esthonie.

1762. Aucun des partisans de Pierre III, aucun de ceux qui avaient parlé ou agi le plus violemment contre l'impératrice, ne fut exilé en Sibérie.

Le seul des bannis que Pierre n'eût pas rappelé, Bestouchef, qu'il avait dû regarder comme son ennemi capital, revint à la cour par ordre de Catherine. Ses places lui furent rendues; une riche pension y fut ajoutée: c'était une récompense que la princesse devait à l'attachement qu'il lui avait témoigné, et aux services qu'il avait voulu lui rendre lorsqu'elle était Grande-duchesse.

Quand on se rappelle les cruautés exercées en Russie par Biren, sous le règne de l'impératrice Anne, on éprouve quelque peine en le voyant rappeler par Pierre III. Cette peine augmente, lorsque l'on voit Catherine lui accorder sa protection pour le faire rétablir dans le duché de Courlande, alors possédé par le prince Charles de Saxe. Mais il faut aussi reconnaître que Biren avait reçu ce fief du roi et de la république de Pologne, et que, ne s'étant rendu coupable d'aucune félonie contre ses suzerains, il ne pouvait, suivant les lois féodales, en être légitimement dépouillé. Il faut même avouer que Catherine ne recevait pas des lois le

pouvoir de le punir de ses cruautés : il les avait commises sous le nom de la Souveraine dont il était le ministre, et qui paraissait ordonner les rigueurs qu'il lui prescrivait. Il était criminel ; mais la justice humaine ne pouvait ni le convaincre ni le punir. D'ailleurs on croit que, mécontent de l'empereur qui s'était contenté de le rappeler à sa cour, sans s'occuper de sa réinstallation dans son duché, il avait pris quelque part à la conspiration formée par l'impératrice. C'est à la postérité à venger par sa haine pour ce grand coupable les victimes de ses fureurs.

1762.

La princesse Dachkof ne conserva pas long-temps son crédit auprès de Catherine. Elle dut sa disgrace à l'excès de ses prétentions : elle annonçait et celle d'avoir donné la couronne à sa Souveraine, et celle de la gouverner. Elle voulait s'asseoir sur le marchepied du trône, et y faire prononcer ses volontés ou ses caprices par Catherine, qui aurait représenté le rôle d'impératrice. Elle fut obligée de se retirer à Moskou, parut rentrer en grâce et en déchut encore. Elle fit de longs séjours en France et en Angleterre, revint à Pétersbourg, et y fut directrice de l'académie des sciences. On vit les travaux des Euler, des Æpinus, des Pallas,

dirigés en apparence par la même femme qui
1762. avait voulu, dit-on, être colonel du régiment des gardes Préobrajenski (*).

Grégoire Orlof, ce commissaire de l'artillerie qui avait eu tant de part à la révolution, et qui, dès-lors, jouissait de la faveur secrète, jouit aussitôt après de la faveur déclarée. Il fut, ainsi que ses frères, décoré du titre de comte; il parvint ensuite à la dignité de prince du Saint-Empire. Il devint grand-maître de l'artillerie. Il fut enfin comblé de dignités et de richesses; mais il eut peu de part au gouvernement. Il n'avait pas reçu d'éducation dans sa jeunesse; mais il avait beaucoup d'esprit naturel, une grande facilité, très-peu d'application, un caractère léger, beaucoup de nonchalance, et rien moins que cette hauteur que lui ont attribué des écrivains qui ne l'ont jámais connu.

Panin eut, avec l'éducation du Grand-duc, le ministère des affaires étrangères. Il avait assez de capacité pour justifier le choix de l'impératrice, et n'avait pas une assez grande réputation de génie, pour qu'on lui fît honneur de ce qui serait l'ouvrage de la Souveraine.

---

(*) Les gardes n'ont pas d'autre colonel que le Souverain.

Un complot se forma contre elle à Mos-
kou dans son voyage pour le couronnement. 1762.
Les coupables furent arrêtés; ils firent l'aveu de leur crime, et le sénat les jugea dignes de la mort la plus affreuse. Mais ils n'étaient plus dangereux : Catherine reconnut que leur sang, inutile à sa sureté, ne serait versé que pour sa vengeance, et elle se contenta de les disperser dans des exils plus ou moins rigoureux (*).

L'évêque de Rostof signa et répandit con- 1763.
tre elle des libelles. Les prélats qui composent le synode demandèrent eux-mêmes qu'il fût poursuivi suivant toute la rigueur des lois. Ils reçurent de l'impératrice le pouvoir de le juger. Le coupable, convaincu par son propre aveu, fut dégradé et renvoyé à la justice séculière. Il allait perdre la vie; elle lui fut conservée par la Souveraine qu'il n'avait pas craint d'offenser, et qui se contenta de le réduire au simple état de moine.

Elle ne s'engagea pas, comme Elisabeth, à ne pas venger le crime par la mort des coupables; mais on put croire qu'elle avait fait dans son coeur ce serment, que sa bouche n'avait pas proféré. Si elle permit

(*) Les coupables étaient trois frères nommés Gourief.

quelquefois à la justice l'usage du glaive, ce
1763. fut très-rarement, et contre les plus odieux scélérats. Elle ne vengea pas, comme le fit trop souvent Elisabeth, ses propres offenses par la peine du knout et par l'exil en Sibérie.

Elle avait des sujets qui, dans leurs entretiens familiers, faisaient de sa personne l'objet ordinaire de leurs propos médisans ou calomnieux (*). Elle ne l'ignorait pas. « Ce sont, disait-elle, de bien mauvaises » langues. » Voilà toute la peine qu'elle tira de leurs indiscrétions.

Attentive à proportionner la peine au délit, elle ne croyait pas que la légéreté de langue dût être poursuivie comme le crime. Elle punissait par la privation de sa faveur ceux qui en abusaient, et par l'éloignement de sa cour ceux que leur inquiétude y rendait dangereux.

Sensible à la peine des familles, déjà trop affligées quand un de leurs membres a mérité de sentir le bras vengeur de la justice, elle n'a pas cru devoir les priver de l'héritage du coupable : elle a supprimé la peine de confiscation.

Les Russes avaient reçu dans le treizième siècle

(*) J'ai connu les personnes dont je parle.

siècle un grand nombre d'usages des Tatars leurs vainqueurs. Long-temps cruels, comme 1763. la plupart des peuples orientaux, dans les peines qu'ils infligeaient aux coupables, ils faisaient précéder la mort par de longs tourmens, plus affreux que la destruction. On conserve encore, et l'on voit avec horreur leurs anciens instrumens de supplice. Catherine, persuadée qu'il est injuste de soumettre à des tortures un malheureux qui n'est pas encore convaincu, et de lui faire subir, après la conviction, des supplices divers, lorsque son crime doit être puni par un supplice unique; assurée que, par les tourmens, on peut arracher de faux aveux à l'innocence, mais qu'ils ne peuvent vaincre l'opiniâtreté du scélérat vigoureux, a défendu l'usage de la question et donné à l'Europe ce grand exemple d'humanité.

Plusieurs personnes ont connu en France, avant son malheur, un seigneur (*) de l'une des plus grandes maisons de Russie, de celle qui donna pour épouse au Tsar Alexis la mère de Pierre I. Il semblait alors n'avoir d'autre ambition, que celle de se distinguer, entre ses égaux, par l'amour des lettres et

(*) Quoique je rapporte ici la faute et la punition du chambellan Narichkin, cet événement appartient à l'année 1774.

de la philosophie. Des philosophes, et sur-
1763. tout Diderot, étaient les hommes dont il recherchait le commerce. De retour en Russie, il obtint du commandement dans une partie de la Sibérie, et conçut aussitôt le projet de s'y établir une souveraineté. Sous un règne moins doux, sa mort eût vengé sa rebellion, mais sa famille représenta qu'il était sujet à des aliénations d'esprit; Catherine crut qu'en effet, avec un esprit sain, il n'aurait pu concevoir un dessein d'une si folle témérité. Elle ordonna qu'il fût renfermé dans une prison peu rigoureuse, et qu'il y fût traité avec tous les égards que mérite un malheureux tombé dans la démence.

D'après ces faits, croira-t-on, sur le récit d'un historien trompé, que, la troisième année du règne de Catherine, quelques gardes ayant formé contre elle une nouvelle conspiration, leur procès fut instruit en secret, et qu'on eut la cruauté de les laisser mourir de faim dans leur prison. Le même auteur infirme ce récit, quand il raconte que, quatre années après, un officier nommé Stchoglokof attendit plusieurs jours l'impératrice dans un corridor obscur pour la poignarder, et qu'il ne fut puni que de l'exil en Sibérie.

Cependant Ivan, après l'avénement de
Catherine au trône avait été reporté de Kex- 1764.
holm à Schlüsselbourg. Il y pouvait traîner en paix une vie dont il ne savait pas jouir. Les plaisirs qu'il y goûtait étaient les seuls dont il eût l'idée. On lui servait une table qui pouvait être regardée comme somptueuse; sa garde-robe renfermait un grand nombre d'habits: il se plaisait à les considérer, à s'en voir revêtu, et il n'était pas rare qu'il en changeât vingt fois par jour. Nous avons déjà vu qu'il desirait remonter sur le trône; mais il ne pouvait avoir du pouvoir suprême qu'une idée vague; en un mot, l'intensité de son malheur devait être proportionnée à la faible étendue de ses connaissances; ses privations ne devaient pas être fort douloureuses, parce que les objets en étaient indéterminés et plutôt soupçonnés que connus. On ne devait pas s'attendre qu'un gentilhomme obscur, sans crédit, sans liaison, sans ressources, pour se faire un parti, tenterait à la tête de quelques soldats, dont même il était mal assuré, de reporter cet imbécille sur le trône, et serait la cause de sa perte.

Ce rebelle était un Ukranien nommé Mirovitch, petit-fils de l'un des principaux confidens de Mazeppa. Plongé dans la dé-

bauche, livré au désordre, et oublié dans
1764. le grade de sous-lieutenant, il sollicitait la restitution des biens de son aïeul, confisqués après la bataille de Poltava, et ne pouvait rien obtenir de l'impératrice. Il imagina qu'il s'éleverait à la fortune, s'il arrachait Ivan de sa prison. Il ne connaissait que le nom de ce prince, et n'avait pas assez d'idées lui-même, pour se figurer combien Ivan devait en avoir peu, et combien il était incapable de figurer à la tête d'un parti.

On croit qu'il ne fit des confidences plus ou moins imparfaites de son projet, qu'à un lieutenant du régiment de Veliki-Louki, nommé Apollon Ouchakof, qui se noya quelque temps après; à un valet de la cour nommé Tikhon Kazatchin, et à Semen Tchévaridef. lieutenant du corps d'artillerie. Il s'ouvrit à celui-ci avec moins de réserve qu'à Kazatchin, et encore ne lui parla-t-il qu'en termes fort équivoques.

Ce fut avec d'aussi faibles moyens de succès qu'il fit son entreprise. Son régiment était à Schlüsselbourg. Lui-même fit son service pendant huit jours à la citadelle sans oser rien tenter. Sous quelques prétextes, il obtint l'ordre de continuer le même service pendant les huit jours suivans. On peut croire

que les soldats qu'il avait eus la première fois sous son commandement lui avaient semblé 1764. trop difficiles à séduire. Cependant parmi ceux qui les relevèrent, il ne s'assura que du nommé Piskof. Ce ne fut qu'à dix heures du 4 juillet. soir, et au moment d'agir, qu'il s'ouvrit pour la première fois de son dessein à trois caporaux et à deux soldats, qui d'abord refusèrent positivement de le seconder. Ils se laissèrent enfin gagner par Piskof, puis tombèrent dans l'irrésolution et ne purent enfin se déterminer à agir que vers deux heures du matin.

Avec ces six hommes, dont cinq ne devaient pas lui sembler bien surs après leur indécision, il ordonna à une quarantaine de soldats qui étaient de garde de charger leurs fusils et de le suivre. Il leur allégua un faux ordre de l'impératrice, et ils obéirent. On marcha vers l'appartement d'Ivan. Le commandant de la place, Bérednikof, fut averti par un soldat qu'il se faisait quelque mouvement: il s'habille à la hâte, vient se présenter à Mirovitch et lui demande quel est son dessein. Mirovitch, pour réponse, le frappe à la tête de la crosse de son fusil, et le donne en garde à quelques soldats.

Il gagne la porte du passage qui conduisait

à l'appartement du prince: les sentinel-
1764. les refusent l'entrée, et il ordonne de faire feu sur elles. On tire de part et d'autre, sans qu'il y ait personne de blessé: mais les soldats de Mirovitch, qui ne s'étaient attendus à aucune résistance, prennent l'alarme et se retirent. Il veut les ramener, ils demandent, d'une manière pressante, qu'il leur lise l'ordre de l'impératrice. Il avait préparé un faux ordre, il leur en fait lecture. Nikite Lébédef qui commandait sous lui, s'aperçut seul que la signature était contrefaite; mais il garda le silence. Les soldats trompés consentent à faire une nouvelle tentative; un canon leur est amené de l'un des bastions; on le pointe contre la porte et elle s'ouvre aussitôt.

Deux officiers, Vlassief et Ouchakof, étaient chargés de garder le prince dans l'intérieur de son appartement. C'était par leur ordre qu'avait été repoussée la première attaque. Quand, en Russie, les militaires chargés de la garde d'un prisonnier d'Etat de grande importance ne peuvent plus en répondre et sont près de se le voir enlever, ils ont ordre de lui donner la mort; un ordre semblable avait été donné par Elisabeth aux gardes d'Ivan et avait été renouvelé toutes les fois que ces gardes avaient été changées.

Ouchakof et Vlassief voyant que désormais toute résistance est vaine, se jettent l'épée 1740. à la main sur le malheureux Ivan. Nu en chemise, il se défend avec autant de force que de fureur; il fallait bien qu'il succombât. Alors les deux officiers ouvrent la porte et montrent à Mirovitch, et à ses soldats le corps sanglant du prince, en leur disant: „ Voilà votre empereur. “

A ce spectacle, la troupe de Mirovitch, frappée de stupeur, rentre dans le devoir. Lui-même, avec la plus tranquille intrépidité, s'avance vers ce même Bérednikof qu'il vient de mettre aux arrêts, et lui rendant son épée: „ C'est à présent moi, lui dit-il, qui „ suis votre prisonnier. “

On envoya au comte Panin un rapport fidelle de l'attentat de Mirovitch et de la mort d'Ivan. L'impératrice était alors en Livonie. Instruite par Panin, elle donna ordre au lieutenant-général Weimar d'aller sans délai à Schlüsselbourg interroger les coupables, entendre les témoins et prendre toutes les informations nécessaires. D'après ces premières instructions, le procès fut jugé par le sénat, le synode, les trois premières classes et les présidens de tous les colléges. Mirovitch, ferme jusqu'à l'audace et même à

l'insolence dans tout le cours du procès, dé-
1764 clara constamment que personne ne lui avait inspiré le dessein qu'il avait conçu, et qu'il n'avait pris conseil que de lui-même.

Il monta sur l'échafaud avec la même intrépidité qu'il avait montrée dans le cours de la procédure: il posa, sans manifester aucun sentiment de faiblesse, la tête sur le billot. Il eut la tête tranchée d'un seul coup, et son corps fut brûlé avec l'échafaud qui avait servi à son supplice. Ses confidens et ses complices furent plus ou moins gravement punis, suivant qu'ils avaient eu plus ou moins de part à sa confiance ou qu'ils l'avaient plus ou moins secondé: mais lui seul fut puni de mort.

On a prétendu que l'impératrice elle-même, ou du moins ses émissaires, avaient engagé Mirovitch à former un complot en faveur d'Ivan pour avoir occasion de donner la mort à ce prince. Ce bruit semble avoir pris naissance en Russie; il s'est répandu dans l'Europe entière; il a fini par être consigné dans des ouvrages historiques.

Il faut avouer que c'est supposer à une princesse, qui a montré d'ailleurs de si grands talens, une singulière stupidité dans le crime. Une garde peu nombreuse veillait à

la sureté de Schlüsselbourg ; mais un bien plus petit nombre d'hommes étaient chargés 1764. de la garde immédiate d'Ivan, et Catherine pouvait les choisir à son gré. Croit-on qu'elle n'eût pu trouver dans son empire deux ou trois scélérats chargés en apparence de garder le malheureux prince, et en effet de l'empoisonner? Elle eût été certaine du secret ; car il n'est point d'hommes assez éhontés pour se vanter d'être empoisonneurs. D'ailleurs puisqu'on veut la regarder comme intrépide dans le crime, elle aurait bien su se défaire des exécuteurs de sa volonté. Ivan aurait été inhumé à Schlüsselbourg sans appareil, sans ouverture du cadavre, et les traces du crime auraient été cachées sous la terre avec lui. Si cependant on craignait d'être trahi par les marques extérieures du poison, parce que l'usage est, en Russie d'exposer les morts à découvert avant de les inhumer, ne sait-on pas comment Edouard II, roi d'Angleterre, eut les entrailles brûlées avec un fer rouge qu'on y introduisit par un tuyau de corne. Ignore-t-on l'atrocité de ce chirurgien qui se défaisait de ses femmes avec une piqûre d'épingle ? N'a-t-on pas en Russie, comme ailleurs, dans les cabinets de curiosités, de ces flèches empoisonnées

dont la plus légère piqûre donne la mort
1764. par la coagulation du sang? Et lorsqu'on avait tant de moyens de se défaire d'Ivan avec tant de secret et d'une manière infaillible, on veut que, par ordre de Catherine, Mirovitch ait été chargé de former un complot que mille circonstances pouvaient faire manquer, que mille circonstances devaient découvrir. Ne devait-on pas s'attendre qu'il mettrait dans son secret quelques confidens, et qu'il serait trahi avant l'exécution? Ne devait-on pas s'attendre que quelques-uns d'eux parleraient du moins dans le cours du procès? Devait-on croire que lui-même se laisserait juger sans déclarer à ses juges ce qui justifiait son crime à leurs yeux, ou du moins ce qui ne leur permettait pas de le punir? Avait-on lieu d'espérer qu'après la condamnation, arrivé sur l'échafaud, et ne voyant pas venir sa grâce, il ne découvrirait pas au peuple l'atrocité d'une princesse qui l'avait rendu criminel pour l'envoyer ensuite à la mort? Devait-on croire qu'il serait assez intrépidement stupide, pour mettre en silence la tête sur le billot, dans la folle persuasion que sa grâce allait être proclamée, au moment où le bourreau leverait la hache? Ne doit-on pas au contraire admirer qu'il se

soit trouvé des personnes assez crédules pour admettre une fable à-la-fois si dégoûtante et si mal imaginée? 1764.

On a prétendu l'appuyer sur un voyage que fit alors l'impératrice en Livonie: comme si Mirovitch ne pouvait manquer son projet, sans qu'il survînt une grande commotion dans l'empire; comme si même, dans la supposition de quelque mouvement, Catherine à St.-Pétersbourg, n'eût pas été plus à portée de le calmer ou d'y résister qu'à Riga. Quelque chose prouve-t-il que Catherine eût été forcée de se bannir de son empire, si le malheureux Ivan eût continué de respirer dans sa prison? où voit-on qu'il y eût alors un parti puissant prêt à le porter sur le trône.

Cependant la Pologne, que quelques différens, élevés au sujet de ses limites du côté de la Russie, avaient menacée d'une rupture avec cet empire, venait de perdre Auguste III, son Souverain: c'est-à-dire que l'Etat allait devenir le jouet de ces intrigues qui signalaient chaque interrègne, et auxquelles presque toutes les puissances de l'Europe prenaient plus ou moins de part, suivant leurs intérêts ou leurs passions. Mais sur-tout la Russie touchait de trop près à la Pologne, pour rester oisive spectatrice des

troubles qui agitaient cette république. L'im-
1764. pératrice de Russie et le roi de Prusse, ayant appris la mort d'Auguste, signèrent un traité d'alliance défensive, la garantie de leurs possessions, et la promesse d'un secours mutuel en cas de guerre.

Le Grand-seigneur et le roi de France témoignèrent qu'ils desiraient que l'élection du nouveau Souverain se fît librement, sans trouble et sans division: le roi de Prusse et l'impératrice de Russie commencèrent à porter quelque atteinte à la liberté de l'élection, en voulant la faire tomber sur un Polonais. La république cessait d'être entièrement libre, si elle ne pouvait, à son gré, faire tomber son choix sur un Piast, ou sur un prince étranger.

L'Impératrice-reine, sensible à ce que la maison de Saxe avait souffert pour elle dans la dernière guerre, désirait que l'élection devînt favorable à un prince de cette maison. L'impératrice de Russie favorisait le comte Poniatovski, seigneur aimable et qui lui était cher. Le roi de Prusse secondait les vues de cette princesse: les autres puissances ne recommandèrent personne.

Les diétines pour l'élection des Nonces furent tumultueuses. La guerre civile s'alluma.

Le prince Radzivil et le comte Branitski, général de la couronne, prirent les armes pour 1764.
soutenir la liberté de la république, et pour empêcher l'armée des Russes de disposer du trône, pendant que ces mêmes Russes étaient appelés dans la Pologne par une confédération que leur cour était parvenue à former en Lithuanie.

Peu s'en fallut que la diète de convocation ne fût ensanglantée : les sabres furent levés sur la tête du maréchal, vieillard vénérable, citoyen zélé pour la liberté. Des troupes étrangères étaient répandues dans la Pologne et jusques dans la salle d'assemblée. Les Nonces opposés au parti de la Russie se retirèrent de la diète : ceux qui restèrent 7 Septembre.
élurent Poniatovski, qui prit le nom de Stanislas-Auguste. Mais la présence des troupes russes semblait avoir gêné la liberté de l'élection; et, suivant les lois fondamentales du royaume, on pouvait en disputer la légitimité.

Cependant Stanislas-Auguste régna d'abord assez paisiblement : mais, en secret, les nobles ne lui pardonnaient pas de devoir le trône à l'appui d'une couronne étrangère, et la protection que les Russes accordaient aux grecs et aux autres dissidens, pendant

que le roi lui-même ne paraissait pas leur re-
1764. fuser la sienne, acheva de mettre l'Etat en combustion.

Autrefois les catholiques, les grecs, et tous ceux qui tenaient à quelqu'une des communions protestantes, étaient appelés dissidens relativement les uns aux autres, parce qu'ils différaient mutuellement dans la foi. Mais quand les catholiques eurent formé le parti dominant; quand ils furent devenus assez puissans pour persécuter ceux qui ne professaient pas la même doctrine; ce fut par mépris, qu'ils leur conservèrent ce nom de dissidens.

Ceux-ci avaient été maintenus, par le traité d'Oliva, dans leurs anciens droits et dans le libre exercice de leurs cultes: mais des règlemens successifs leur avaient insensiblement ravi presque tous leurs priviléges.
1766. Long-temps opprimés, ils se plaignirent enfin quand ils se virent soutenus par une puissance capable de les protéger. A l'ouverture de la diète du premier septembre 1766, l'évêque de Cracovie soutint que, suivant les lois du royaume, on ne pouvait même tolérer leur culte, et qu'ils violaient les constitutions de la république, en réclamant la protection des puissances étrangères. L'avis

de ce prélat fut approuvé par une acclamation générale. 1766.

Plus le sort des dissidens devenait déplorable, et plus Catherine marquait de zèle pour l'adoucir: les troupes russes s'avancèrent jusqu'auprès de Varsovie: les puissances médiatrices firent de nouvelles déclarations en faveur des dissidens, et les membres de la diète s'aigrirent encore davantage. Ils demandaient que les troupes russes sortissent des terres de la Pologne: mais, au lieu de se retirer, elles furent mises en cantonnement sur les terres des nobles les plus opposés aux volontés de l'impératrice. Enfin la diéte relâcha beaucoup de sa première rigueur, et les puissances médiatrices trouvèrent qu'elle accordait trop peu. Les catholiques accusaient le roi de ne pas protéger la religion dominante, et les dissidens lui reprochaient de les abandonner.

Alors se formèrent des confédérations de dissidens et de non-dissidens. De nouvelles troupes russes entrèrent en Pologne: une diète extraordinaire fut convoquée. L'évêque de Cracovie, celui de Kiovie, d'autres 1767. prélats, et ceux des nobles qui se déclaraient avec le plus de véhémence contre les intérêts des dissidens, furent enlevés par les

Russes, et les séances suivantes ne furent que
1767. plus tumultueuses. Enfin une commission fut nommée pour arranger l'affaire des dissidens et les résolutions favorables des commissaires semblaient devoir ramener la tranquillité.

Cependant les fureurs de la dissention se
1768. remontrèrent bientôt plus animées que jamais. Les dissidens étaient toujours plus opprimés, les troupes russes exerçaient partout des actes de violence, le clergé soufflait le feu de la discorde, les nobles disputaient aux étrangers le soin de déchirer la patrie. Enfin les confédérations se multiplièrent, le sang coula de tous côtés sous les armes des Russes et des Polonais, et l'on vit à-la-fois, dans la sein de la république, une guerre civile, une guerre étrangère, et une guerre de religion.

La Porte-ottomane accordait un asile aux confédérés malheureux, et quelquefois ils étaient poursuivis jusques dans dans les Etats du Grand-seigneur. Ce prince se plaignait de ce mépris de sa puissance: il se plaignait aussi que la liberté polonaise eût été gênée par les Russes dans l'élection d'un roi. Déjà il avait assez fait pressentir son mécontentement. Il fit enfin arrêter et conduire au

château

château des Sept-Tours le ministre de Russie, et déclara la guerre à cette puissance. 1769.

La Russie fit des apprêts formidables contre un ennemi, que cependant elle n'a jamais respecté. Ses différentes armées menacèrent à-la-fois la Turquie depuis les bords du Danube jusqu'au-delà du mont Caucase. Sa flotte, qui n'était jamais sortie des eaux de la Baltique, cette flotte composée de vingt vaisseaux de guerre, sans compter les vaisseaux de transports, les galiotes à bombes et des galères démontées et portées sur d'autres bâtimens, allait attaquer dans l'Archipel le Turc étonné de trouver des Russes au midi de ses Etats. Les forteresses d'Azof et de Taganrok furent réparées.

Les Turcs se préparaient en même-temps à résister à tant d'efforts : ils armaient une flotte qui devait agir sur le Pont-Euxin; mais les Russes ne virent de cette flotte que des débris, jetés par la tempête sur les rivages des Palus-Méotides.

L'armée ottomanne, forte de cinq cent mille hommes, passa le Danube : mais une partie de ces bandes indisciplinées servit bien mieux la Russie que ses maîtres, en se débandant et refluant dans leur empire pour y exercer le brigandage.

1769. Les Tatars de Crimée firent une invasion dans la nouvelle Servie. Il est difficile, dans un pays fort étendu et ouvert de toutes parts, de contenir de semblables ennemis, qui pillent, ravagent, font des courses et évitent le combat. Il fut aisé de les battre quand on put les rencontrer, mais on ne put les empêcher de faire beaucoup de mal.

Les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de suivre les différentes armées des Russes, ni d'entrer dans les détails de tous leurs exploits : je ne parlerai que des principales opérations de cette guerre, et je n'en parlerai qu'en peu de mots : les grandes actions se perdent dans les paroles inutiles des longs récits.

Le prince Golitsin, qui avait le commandement de la grande armée, passa le Dniestre, s'avança jusqu'à Khoczim, que les Russes appellent Khotin, campa à la vue de trente mille Turcs, les attaqua, les chassa, malgré leur valeureuse résistance et le feu de la forteresse, et les poussa jusqu'aux faubourgs. Le même jour, le prince Prozorovski défit un détachement considérable qui venait renforcer les Turcs. Cependant les Russes ne purent prendre Khoczim, et repassèrent le Dniestre.

Une seconde tentative contre la même place, fut précédée de plusieurs avantages 1769.
décidés sur les Turcs et les Tatars, et fut encore inutile, parce l'armée turque, forte de soixante mille hommes, vint au secours des assiégés. Plusieurs détachemens turcs suivirent l'armée russe jusque dans la Pologne, et furent obligés, après plusieurs défaites, de rentrer en Moldavie.

Toutes les tentatives que firent les Turcs pour passer le Dniestre, leurs efforts de courage, ou plutôt leur furie, ne servirent qu'à ruiner plus promptement leur armée, qui se trouva presque détruite après une campagne de dix mois. La forteresse de Khoczim, abandonnée de sa garnison, fut emportée par deux cents grenadiers russes, qui n'eurent pas même, en cette occasion, besoin de valeur. Le prince Golitsin retourna à la cour, et remit le commandement au maréchal comte Roumiantsof.

La campagne de 1770 fut marquée par 1770.
les succès de ce général. Le gain de deux batailles importantes fut l'ouvrage et le prix de ses talens. La première se donna sur les bords du Prouth, près du Largo. Les Turcs, par une manoeuvre adroite, avaient saisi l'avantage du terrain, et s'étaient campés

sur une colline, où il paraissait impossible de
1770. les attaquer. Leur armée, commandée par le Kan de Crimée, était à-peu-près de quatre-vingt mille hommes. Il se passa plus de trois semaines, sans que le maréchal Roumiantsof pût les forcer à combattre. Leur impatience commença leur perte. Ils descendirent au nombre de vingt mille, se firent battre, regagnèrent leur camp avec une perte considérable, et y portèrent la terreur qu'ils éprouvaient. Trois jours après, les Russes parvinrent à monter aux retranchemens, les emportèrent, chassèrent les ennemis et restèrent maîtres de trente-huit pièces de canons.

Les vaincus se retirèrent vers le Danube, et le Vizir, à la tête de la grande armée, passa le fleuve pour les soutenir. Roumiantsof
Août. continuait sa route vers l'endroit où le Prouth verse ses eaux dans le Danube. Il se trouve à la vue de deux armées turques réunies. Le Khan se promet de prendre une vengeance aisée de sa défaite : il s'étend sur la gauche des Russes et sur les derrières de leur armée. Roumiantsof avait été obligé de s'affaiblir pour faire soutenir un convoi par un détachement considérable : l'infériorité de ses forces semblait assurer sa perte, et il se

trouvait dans une situation encore plus fâcheuse, que n'avait été celle de Pierre I, 1770.
lorsque ce monarque, presque sur les mêmes rivages, désespéra de la victoire. La fortune des Russes avait réservé à Roumiantsof la gloire de le venger, et de prouver que ce prince aurait pu être vainqueur.

Les Turcs, qui déjà tiraient tant de force apparente de leur nombre, avaient encore pendant la nuit retranché leur camp d'une triple enceinte. Les Russes, enveloppés, sont chargés de toutes parts. Après un feu, qui dura cinq heures entières, ils emportent le premier retranchement la baïonnette au bout du fusil. Le combat, encore plus meurtrier, se renouvelle entre les retranchemens. La valeur disciplinée l'emporte enfin sur le courage aveugle. La déroute des Turcs est générale : le Vizir fuit à leur tête. Tout leur camp, des munitions abondantes, cent quarante-trois canons de bronze et sept mille chariots de provisions deviennent le prix du vainqueur. On dit que l'armée des Turcs était de cent cinquante mille hommes, et qu'ils en perdirent cinquante mille, soit dans l'action, soit dans la déroute.

La défaite des Turcs facilita au comte Panin la prise de Bender, place importante 1 septembre.

et forte, défendue par un grand nombre
1770. d'officiers généraux, et par une nombreuse garnison. Cette ville fut réduite en cendres, et la fortune des Russes, qui les rendit autrefois vainqueurs de Charles XII, a détruit jusqu'a l'asile de ce héros.

Octobre. Le baron d'Igelstrohm se signala peu de temps après par la prise d'Ac-Kerman, ou Ville-blanche, place tatare, capitale de la Bessarabie, à l'embouchure du Dniestre.

La puissance ottomane recevait en même temps, sur ses frontières méridionales d'Europe, des coups non moins sensibles. Déjà des officiers russes avaient traité avec les Grecs de l'Archipel, qui attendaient avec impatience l'arrivée de la flotte. Partie du fond du golfe de Finlande, et parvenue, après une longue et difficile traversée, dans la mer Méditerranée, elle avait été obligée de s'arrêter à Minorque pour y être radoubée. Battue ensuite et dispersée par les tempêtes, elle s'était réfugiée dans les ports de l'Italie, de la Sardaigne et de la Sicile. Enfin, le comte Alexis Orlof arriva dans les derniers jours de février au promontoire de Ténare, qui s'appelle aujourd'hui le cap de Matapan, à l'extrémité la plus méridionale de la Morée, autrefois le Péloponèse.

Les Russes furent reçus par les Grecs comme des libérateurs. Ils se virent maîtres en même-temps de l'ancienne Sparte, célèbre par son courage féroce, et de la molle Arcadie. Ils armèrent les Mainotes qui, dans leur abjection, se vantent de tirer des Lacédémoniens leur origine, comme s'ils ne rendaient pas encore leur abâtardissement plus honteux, en rappelant la gloire de leurs ancêtres. 1770.

Les vaisseaux russes, que la tempête avait dispersés, débarquèrent à différens points, et les Turcs se trouvèrent investis dans toutes les îles de l'Archipel. Les Grecs, qui, depuis tant d'années, languissaient dans l'esclavage, se crurent libres, et signalèrent, par le massacre de leurs tyrans, les premiers instans de cette trompeuse liberté. Par-tout où les Turcs se trouvèrent les plus forts, ils se vengèrent avec une cruauté semblable.

L'escadre russe, aux ordres de l'amiral Spiridof, fut renforcée par celle que commandait le contre-amiral Elphinston, anglais, attaché au service de la Russie. Les Turcs, après quelques désavantages, se retirèrent dans l'Archipel, toujours poursuivis. Les deux flottes se trouvèrent en présence dans le canal qui reçoit son nom de l'île de Scio, et qui 5 juillet.

la sépare de la Natolie. Les Turcs, supérieurs
1770. en forces, étaient couverts par des îles et par les rochers du continent. Cependant l'amiral Spiridof, méprisant les avantages que prêtaient aux ennemis leur nombre et leur position, ne craignit pas d'attaquer le Capitan-pacha, montant la Sultane de quatre-vingt-dix canons. Les deux vaisseaux s'accrochent: les Russes couvrent de grenades le bâtiment turc et y mettent le feu: mais, atteints eux-mêmes par l'incendie qu'ils ont allumé, et enveloppés dans le désastre de l'ennemi, ils ne peuvent se détacher, et les deux bâtimens sautent à-la-fois. Il ne se sauva de part et d'autre que les commandans et les principaux officiers.

L'action, interrompue quelque temps par la terreur commune, recommence avec encore plus de fureur, et ne finit qu'avec le jour. Les Turcs, gagnant alors la petite baie de Tchesme, où leurs ennemis auraient desiré de les pousser, se renferment eux-mêmes, et se privent de la liberté d'agir. Plusieurs de leurs vaisseaux, trop pressés les uns contre les autres, se heurtent, s'endommagent, se brisent mutuellement; d'autres échouent sur le sable.

C'était là le moindre malheur dont ils

devaient payer leur faute. La flotte russe enveloppe le lendemain l'embouchure du havre. 1770.
Elphinston prépare quatre brûlots; l'intrépide Dugdale, lieutenant anglais, se charge de les conduire, et le commodore Greig, aussi 6 Juillet.
anglais, prend le commandement des vaisseaux qui doivent les couvrir. A minuit, il engage le combat avec quatre vaisseaux de ligne, et deux frégates. Au milieu du feu de l'artillerie, Dugdale reçoit l'ordre de conduire les brûlots, et, malgré le danger, malgré la valeur désespérée de l'ennemi, malgré la terreur et l'inexpérience des matelots qu'il commande, il attache un brûlot au cable d'un vaisseau turc, est lui-même atteint au visage du feu qu'il allume, voit la flotte ennemie enveloppée par les flammes, se jette à la nage, et regagne les bâtimens des Russes. En moins de cinq heures, il ne restait plus de la flotte des Turcs, que des cendres et des débris nageant sur les flots (*).

Les matelots ennemis qui purent se sauver à la nage ou sur des chaloupes, se dispersèrent dans les terres, et se livrèrent au brigandage. Il semblait qu'une partie des Turcs

(*) Il est certain que cette entreprise décisive fut exécutée par Elphinston, Greig et Dugdale: mais cela ne prouve pas que Catherine se soit trompée ou ait voulu tromper, quand elle assurait que l'idée en appartenait au comte Alexis Orlof.

fussent devenus les alliés des Russes, et fis-
1770. sent à dessein des diversions en leur faveur. La Porte était obligée de combattre ses propres sujets, d'en imposer à l'Egypte révoltée sous Ali-Bey, et trop foiblement protégée dans sa révolte par les Russes, de se défendre contre ses ennemis, et de garder l'entrée des Dardanelles. Un gentilhomme français, le chevalier de Tott, établit de nouvelles batteries sur le détroit, et mit les châteaux en état de défense.

La campagne suivante vengea la Russie
1771. des maux que lui avaient faits les Tatars de Crimée, et de tant de siècles de haine. Le prince Dolgorouki força les lignes fameuses qui traversent l'isthme de Pérékop, depuis le Pont-Euxin jusqu'au Palus-Méotides; ouvrage que les Tatars avaient regardé longtemps comme inexpugnable. Un fossé large de soixante-douze pieds, sur quarante-deux de profondeur, était défendu par cinquante mille Tatars. Munich avait prouvé que cette barrière n'était pas invincible et Dolgorouki la franchit avec la même valeur. Toute la presqu'île, si l'on en excepte une seule forteresse, fut réduite en moins d'un mois, sous la domination des Russes, et le général victorieux reçut le surnom de Krimski,

c'est-à-dire, vainqueur de la Crimée. Le Khan Sélim Guérei alla mourir de douleur 1771. à Constantinople. Le Tsar Ivan Vassiliévitch s'était vengé sur les maîtres de Kasan et d'Astrakan, des exploits de Bati et de l'humiliation de ses ancêtres : il était réservé à Catherine d'abattre le dernier rejeton de cette horde formidable qui, si long-temps, avait imposé le joug à la Russie.

La guerre ne fut d'abord que défensive cette année sur les rives du Danube. Les Turcs, presque constamment malheureux, victorieux enfin près de Boukharest, jouirent peu de cet avantage passager, et trois défaites consécutives parurent avoir consommé leur ruine.

En même-temps la flotte russe, quoique fort endommagée, ruinait le commerce du Levant, et portait la terreur jusqu'à Constantinople.

Mais les Russes payaient chèrement leur gloire, leurs conquêtes et l'admiration de l'Europe. La peste régnait à Moskou, et les Turcs, en communiquant à leurs ennemis cette maladie redoutable, paraissaient assez vengés de leurs désastres. Elle exerça des ravages affreux dans les fabriques et parmi le bas peuple, qui ne peut jamais opposer

aux épidémies meurtrières que d'insuffisan-
1771. tes précautions : l'université et la maison des enfans-trouvés, furent préservées par les soins vigilans du curateur Mellissino. La superstition augmenta le nombre des victimes de ce fléau cruel. La populace imagina qu'une image qu'elle croyait miraculeuse, la garantirait de la peste. Ceux qui déjà étaient infectés du mal contagieux, ceux qui n'en avaient pas encore éprouvé les atteintes, se rendaient en foule devant cette image. Les malades n'étaient point guéris et les hommes sains retournaient chez eux avec la peste. L'archevêque de Moskou, homme sage et éclairé, fit enlever cet objet funeste d'une aveugle vénération. Il paya de sa vie ce bienfait. Le peuple furieux força l'asile d'un monastère où il s'était retiré, et le massacra.

Grégoire Orlof montra alors un courage bien supérieur à celui qui brave la mort dans les combats. Il vint à Moskou, visita les malades, donna les ordres que leur état rendait nécessaires, défendit les rassemblemens et coupa la communication des miasmes pestilentiels. Ses soins affaiblirent la gravité du mal, qui bientôt cessa entièrement.

1772. L'année 1772 se passa toute entière en négociations. La Russie victorieuse demandait

beaucoup ; les Turcs n'avaient pas encore perdu l'espérance de rétablir leur fortune: 1772.
la légéreté de Grégoire Orlof, qui était à la tête de la négociation, rendit le congrès inutile. Il trouva que les plénipotentiaires turcs étaient trop ennuyeux, rompit les conférences et partit. La Russie avait déjà conclu avec les Tatars de Crimée un traité particulier, par lequel ils se déclaraient indépendans de la Porte-ottomane, et se mettaient sous la protection de l'impératrice de Russie.

Les négociations furent reprises à Boukharest; le vainqueur des Turcs, Roumiantsof, devint un ministre de paix. Le Grand-Vizir traitait pour la Porte-ottomane; et ces deux généraux, qui s'étaient mesurés plusieurs fois les armes à la main, discutaient paisiblement ensemble les moyens de réconcilier leurs maîtres : mais on ne put convenir des conditions.

Le terme convenu pour la fin des confé- 1773.
rences expira le 22 mars 1773. Roumiantsof et le Vizir se séparèrent pour se combattre encore, et l'on se prépara de part et d'autre à l'ouverture de la campagne.

Les bords du Danube devinrent le théâtre d'une de ces guerres de chicane, où les corps, sans cesse en action, s'observent, se

suivent, se fatiguent, sans pouvoir rien faire
1773. de brillant. Roumiantsof aurait voulu forcer le Vizir à une action générale; mais celui-ci mettait tout son art à l'éviter, harcelant sans cesse les Russes par des combats de détachement, et cherchant à les ruiner en détail.

Les Russes enfin passèrent le Danube et marchèrent vers Silistrie. Trois pachas, campés sur une colline, protégeaient cette ville à la tête de vingt-quatre mille hommes. Veisman, qui s'était acquis dans toute cette guerre une grande réputation de valeur, les chassa de leurs retranchemens, et les força de se réfugier dans la place. Roumiantsof, arrivé le lendemain, fit des préparatifs pour un assaut général : il apprit que le Vizir avait détaché cinquante mille hommes au secours des assiégés, et que lui-même s'avançait pour le combattre. Il fallut se déterminer à la retraite. Les Russes firent un feu continu, tinrent tout le jour les Turcs en alarme, et décampèrent pendant la nuit. Le brave Veisman perdit la vie dans cette retraite, en attaquant avec l'avant-garde un défilé défendu par quinze mille Turcs. Il eut la gloire d'ouvrir, en mourant, à l'armée des Russes, le chemin qu'elle devait suivre.

Le Sultan Mustapha III mourut au commencement de l'année 1774; il eut pour successeur Abdoul-Ahmet, son frère. Le nouveau Souverain fit, pour l'entrée de la campagne, les préparatifs les plus formidables, si le grand nombre des combattans était un gage de la victoire. Mais en effet, par ces efforts, il ne fit qu'ajouter à la gloire des Russes et aux lauriers de Roumiantsof. 1774.

Ce général avait reçu un renfort de dix mille hommes et des recrues; il se dispose à passer le Danube. Le général Soltykof, fils du vainqueur de Frédéric, débarqua le premier près de Toukoutai, malgré la résistance opiniâtre qu'il éprouva sur le fleuve et en gagnant la terre. Les généraux Kamenski et Souvorof eurent le même succès. Roumiantsof les suivit avec le reste de l'armée, et campa près de Silistrie.

Soltykof soutint les derniers efforts de la valeur ottomane. Il n'avait passé le Danube que depuis trois jours, lorsqu'il fut attaqué par le pacha de Ronsziek. Pendant plusieurs heures, les Turcs conservèrent toute la force de leur première impétuosité, et un courage intrépide digne d'un meilleur succès. Mais ils cédèrent enfin à la discipline et à l'artillerie des Russes, et à la bonne conduite du général. 20 juin.

Quarante mille Turcs, commandés par
1774. Reis Effendi, furent défaits le même jour, avec de moindres efforts, par les généraux Souvorof et Kamenski. Une belle artillerie de bronze, fondue sous la direction du chevalier de Tott, fut la proie des vainqueurs.

Les troupes ottomanes, après ces défaites, se livrèrent à la révolte et au brigandage. Le Grand-Vizir était campé à Schumla. Ses troupes européennes et asiatiques se massacraient mutuellement. Il se vit abandonné de la cavalerie qui formait sa garde. Roumiantsof disposa les différentes divisions de son armée avec tant d'art, que les Turcs perdirent toute communication avec leurs corps détachés, avec Andrinople, et avec leurs magasins. Le Vizir ne pouvait, ni subsister dans son camp, ni tenter une retraite, ni combattre avec quelque espérance de succès. Il reçut la loi de Roumiantsof, qui lui imposa la paix.

Les conditions furent les mêmes qui avaient été proposées au congrès de Boukharest. La Russie pouvait ajouter à leur rigueur ; mais elle voulait rendre la paix plus solide, en n'abusant pas de ses avantages. Elle obtint la navigation libre sur toutes les mers dominées par le Turc, et le passage des Dardanelles,

avec

avec tous les priviléges et toutes les immunités dont jouissent les nations les plus 1774.
favorisées de la Porte-ottomane. Elle ne conserva de ses conquêtes qu'Azof et Taganrok, et se fit promettre, en dédommagement des frais de la guerre, quatre millions de roubles qui n'ont point été payés. L'indépendance de la Crimée et des hordes qui en dépendent, fut une des clauses du traité (*). Le Khan de ces Tatars ne fut plus soumis, envers le Padi-Chakh, qu'à l'hommage qu'il lui doit comme au chef de la religion musulmane de la secte d'Omar.

Presque constamment victorieuse la Russie avait peut-être encore plus besoin de la paix que son ennemi. Brillante au dehors, ses maux étaient dans son sein. La peste avait diminué la population dans plusieurs de ses provinces. Une horde entière de quatre cent mille Kalmouks, nourrissait des troupeaux innombrables dans les vastes déserts qui formaient autrefois le royaume d'Astrakhan. On irrita par des vexations, on effraya par des menaces, on rebuta par le mépris, ces hommes nés pour l'indépendance, et que leur

(*) Cette paix porte le nom de Kainardji où elle fut conclue.

vie simple et errante doit assurer de la liber-
1774. té. Ils préparèrent en secret leur émigration, et se retirèrent, en 1771, à l'autre extrémité de l'Asie, dans la patrie de leurs ancêtres, et dans les solitudes qui sont sous la domination de la Chine. Cette désertion priva les provinces voisines d'un commerce abondant, qui leur procurait, en échange des grains qu'elles cultivent, et des ustensiles de leurs fabriques, une grande quantité de boeufs, de moutons, de chevaux, de cuirs, et de ces pelleteries connues en Europe, sous le nom de moutons de Kalmouks. Les plus pauvres de cette nation furent les seuls qui restèrent en Russie.

A cette désertion et aux ravages de la peste, avait succédé la rebellion d'un misérable qui dévastait les plus belles provinces de l'empire. Un Kozaque du Don, nommé Pougatchef, mis dans les fers à Kazan, avait dit à des malheureux, tels que lui, qu'il était l'empereur Pierre III. Aurait-on pensé qu'un Barbare, sans connaissances, sans éducation, qui ne savait que la langue russe, telle qu'on la parle parmi les Kozaques, parviendrait à se faire passer pour un prince que tant de monde avait vu pendant un si grand nombre d'années, dont on connaissait la figure, la

voix, le geste, qui s'exprimait en russe, en français, en allemand, avec la même facilité, et qui avait quelque teinture de plusieurs arts agréables? Cependant Pougatchef, échappé de sa chaîne, se vit à la tête d'un parti. 1774.

Il dut moins ce premier succès au nom de Pierre III qu'il avait usurpé, quoiqu'il n'eût avec lui aucune ressemblance, qu'à sa haine pour la noblesse, et à la promesse qu'il faisait d'abolir la servitude. Sa troupe était composée de Kozaques des bords de l'Iaïk, de Bachkirs, de paysans fugitifs, de valets paresseux ou maltraités, de voleurs qui espéraient faire un riche butin sous un chef puissant. Ce scélérat répandait la désolation dans les gouvernemens de Kazan et de Nijni-Novgorod, d'Astrakhan et d'Orenbourg. Déjà l'esprit de rebellion gagnait l'immense populace de Moskou, et si Pougatchef avait profité de l'occasion, il pouvait se rendre maître de cette ancienne capitale. Vaincu, il se retirait dans les déserts, reparassait plus redoutable encore et voyait augmenter chaque jour le nombre de ses complices. Faisant le mal pour le plaisir de le commettre, il se plaisait autant à détruire qu'à piller, et trouvait ses délices dans les tourmens des nobles

et des étrangers qui tombaient entre ses mains.
1774. On est effrayé du nombre de ses victimes, et, si l'on excepte Stenka Razin, l'histoire ne fait mention d'aucun scélérat, dont l'ame ait eu la même atrocité.

La cour envoya des troupes contre ce brigand. Il fut défait chaque fois qu'on put le combattre. Il s'enfuyait quelquefois presque seul; on croyait la rebellion anéantie; et Pougatchef se remontrait avec de nouvelles forces.

La paix permit d'employer pour le détruire des efforts plus puissans. Défait encore entre Tsaritsin et Astrakhan, ayant tout perdu, et errant dans les déserts, il conservait l'espérance, et se promettait, dans sa douleur, de faire ressentir à la Russie les maux que lui-même éprouvait. Peut-être eût-il encore réparé sa fortune, s'il n'avait pas été trahi et livré par des Kozaques qui avaient tenu son parti. Il périt de l'ancien supplice que les Russes infligeaient aux traîtres: c'est-à-dire qu'il eut les bras, les jambes et la tête tranchés de la hache. Ses membres séparés furent exposés sur des roues et brûlés dans différens quartiers de la ville. Quelques-uns de ses principaux complices furent punis de mort à Moskou, d'autres dans

différentes villes où l'on crut cet exemple né- 
cessaire. Mais l'impératrice n'accorda que 1774.
peu de sang à la vengeance publique, et les rebelles dispersés rentrèrent d'eux-mêmes dans le devoir (*).

La guerre de Turquie a détourné longtemps notre attention des affaires de Pologne. Il est vraisemblable que l'impératrice de Russie n'avait pas formé d'abord le dessein de démembrer ce royaume. Elle ne pensait alors qu'à établir son influence sur la république. Elle s'était même engagée, par un écrit signé de sa main, tant pour elle que pour ses successeurs, à ne former aucune prétention sur la partie de la Pologne qui porte le nom de Russie. Le roi de Prusse avait donné les mêmes assurances pour la Prusse polonaise.

Les vues de ces Souverains changèrent avec les conjonctures. La peste fournit en 1770 un prétexte au roi de Prusse et à l'Impératrice-reine, de faire défiler des troupes du côté de la Pologne, pour garantir leurs Etats de ce fléau. Les mouvemens, les progrès,

(*) On avait préparé à Moskou d'horribles instrumens de torture, destinés à tourmenter Pougatchef, et à lui faire avouer tous les détails de ses crimes. L'impératrice fit une très-expresse défense de les employer. (*M. Coxe.*)

la conduite de ces troupes purent bien inspirer des soupçons. Mais ce fut seulement en
1771. 1772, que les cours de Vienne et de Berlin manifestèrent leurs prétentions. Le roi de Prusse donna, à la portion de la Pologne que ses troupes avaient envahie, le nom de nouvelle Prusse. L'Impératrice-reine, et celle de Russie, déclarèrent qu'elles avaient résolu de faire valoir leurs anciens droits sur une partie de la Pologne (*).

Il se passa du temps avant que les trois cours donnassent une connaissance précise des portions qu'elles réclamaient. Il paraît qu'elles-mêmes n'avaient pas pris encore des résolutions bien arrêtées. Enfin chaque couronne annonça ses prétentions, et la Pologne, abandonnée des puissances alliées et garantes de ses droits, ne put que se soumettre. Le roi, la diète, rien n'osa résister, et la république, ravagée, ensanglantée depuis tant d'années, perdit en 1773 plus d'un tiers de son territoire, et ne put encore obtenir

(*) Il paraît certain que le partage de la Pologne fut décidé, dès l'année 1770, par le roi de Prusse et l'Impératrice-reine, et que le voyage que le prince Henri de Prusse, frère du roi, fit cette année à Pétersbourg, avait pour objet de faire adopter à Catherine cette résolution.

le repos au prix de tant de sacrifices. Les provinces qui composent aujourd'hui les gouvernemens de Polotsk et de Mohilef, devinrent le partage de la Russie. On a vu, par cette histoire, que ses anciens Souverains étendaient bien plus loin encore leur domination sur les provinces qui furent ensuite comprises dans le royaume de Pologne. 1774.

En même-temps que Catherine faisait cette riche acquisition, elle céda au roi de Danemarck tous ses droits sur le Holstein et sur le duché de Sleswig. On peut dire que les Souverains de Russie dégradaient leur dignité, plutôt qu'ils n'ajoutaient à leur fortune, par la possession d'une faible principauté, qui les mettait sous la dépendance de l'empire germanique.

Vers cette époque, fut amené à St.-Pétersbourg une jeune personne dont la captivité fit quelque bruit (*). On peut même dire que la manière astucieuse dont elle fut arrêtée, et la rigueur de sa prison imprimèrent une tache sur le règne de Catherine. Cette jeune personne se faisait nommer Elisabeth, ajoutait à son nom le titre de princesse,

(*) Je ne puis me rappeler si ce fut en 1773 ou en 1774 qu'elle fut amenée à St.-Pétersbourg.

et se disait fille de la dernière impératrice.
1774. On prétend qu'elle avait été enlevée par le prince Radzivil, chef d'une confédération polonaise ennemie de la Russie; il croyait, dit-on, pouvoir opposer un jour ce fruit clandestin, et peut-être supposé, des amours d'Elisabeth, à la Souveraine qui régnait avec tant d'éclat, et monter lui-même sur le trône de Russie en donnant la main à sa protégée. Cet empereur en espérance, chassé de son propre héritage et de sa patrie, dépouillé de ses biens dont la Souveraine qu'il voulait déposséder ordonna le séquestre, fugitif en Italie où il vécut des diamans qu'il avait emportés, obligé de retourner en Pologne pour y chercher de nouvelles ressources, laissa la jeune Elisabeth à Rome dans un état très-voisin de la pauvreté et sous la conduite d'un seule gouvernante.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Alexis Orlof, étant allé joindre l'escadre russe à Livourne, vit cette prétendue princesse, se fit une lâche étude de gagner sa confiance, feignit de prendre pour elle le plus vif intérêt, l'attira sur sa flotte sous prétexte de lui donner une fête, l'y retint prisonnière et la fit passer en Russie. Elle fut renfermée dans la forteresse et mise sous la garde de soldats

impitoyables. On m'a assuré à St.-Pétersbourg que plusieurs personnes avaient plus d'une fois entendu ses cris. Cela n'est pas hors de vraisemblance. La moindre désobéissance à ses farouches gardiens, leurs moindres caprices pouvaient lui attirer le traitement le plus rigoureux. Je ne sais si elle périt de misère, ou de douleur, des duretés qu'elle éprouvait, ou noyée dans son cachot par la terrible inondation de 1777 (*). 1774.

La cruauté dont la malheureuse Elisabeth fut l'objet semble avoir été gratuite. Sans doute, si dans l'empire de Russie, elle eût eu l'audace d'annoncer ses droits au trône, elle aurait mérité la punition due aux imposteurs qui tentent de troubler les Etats. Mais elle était pauvre dans un coin de l'Italie, et le titre de princesse, dont elle se parait, pouvait tout au plus exciter en sa faveur

(*) Ce fut la plus forte qu'eût encore éprouvée St.-Pétersbourg. Je fus témoin de cette magnifique et terrible irritation des eaux de la Néva, jointes à celles du golphe, refoulées par un vent de mer. Elle arriva la nuit même de l'équinoxe d'automne. Les eaux, après s'être accrues pendant trois ou quatre heures, commencèrent à baisser, parce que le vent changea de direction. S'il fût resté le même pendant douze heures, peut-être la nouvelle capitale de Russie n'existerait plus.

quelque pitié et lui procurer des secours né-
1774. cessaires. Pouvait-on craindre que Radzivil ne devînt un jour assez puissant pour la ramener en Pologne et la porter de-là triomphante sur le trône de Russie. Une telle crainte eût été bien indigne de la grande ame de Catherine. Il eût été bien plus digne d'elle d'envoyer en Italie quelques charités à celle qui se disait née pour régner à sa place.

On croit que cette infortunée était *fille* d'Elisabeth et de Razoumovski, époux secret de cette impératrice. Cette circonstance est fort indifférente. En regardant *même* comme certain le mariage d'Elisabeth et de Razoumovski, ce n'était qu'un mariage de conscience: cette union clandestine et sans authenticité ne donnait aucun droit aux enfans qui en pouvaient naître, sur-tout s'ils n'étaient pas reconnus. Elisabeth n'en reconnut aucun. On sait qu'elle fut plus d'une fois irritée contre Pierre, son neveu; *on* sait que plus d'une fois elle eut quelque tentation de l'écarter du trône; mais elle ne montra jamais l'idée d'y placer aucun des enfans auxquels on assure qu'elle avait donné le jour.

D'ailleurs il est vraisemblable que la prétendue naissance de la princesse Elisabeth

était une imposture. On prétend qu'elle avait
douze ans en 1767. Elle était donc née en 1774.
1755 dans le temps de la faveur d'Ivan Chouvalof, et Razoumovski n'usait plus des droits d'époux, qu'il avait abandonnés au favori.

Peut-être sur les motifs qui ont fait arrêter, traîner en Russie, et traiter avec tant de rigueur la fausse ou véritable fille d'Elisabeth, qui du moins n'était pas princesse, nous manque-t-il des connaissances qui nous feraient paraître Catherine moins coupable. Mais si sa prisonnière était fille de la dernière impératrice, elle devait la traiter avec encore plus d'égards, et sur-tout la conduite d'Orlof, dans cette affaire, inspirera toujours l'horreur que cause une basse perfidie.

Le Grand-duc Paul Pétrovitch avait épousé, en 1773, une princesse de Hesse-Darmstadt qui prit, en entrant dans l'Eglise grecque, le nom de Natalie. Elle mourut en 1776. On a écrit que sa mort fit imputer à Catherine un crime de plus, et que la sage-femme qui présida aux couches de cette princesse ne tarda pas à faire une grande fortune. La vérité est qu'aucune sage-femme ne présida aux couches de Natalie, puisqu'elle n'eut point de couches. Elle mourut au terme de sa grossesse, et après plusieurs jours de

souffrance, parce qu'une conformation vi-
1776. cieuse ne lui permettait pas d'enfanter. Les plus célèbres chirurgiens de St.-Pétersbourg furent appelés, et entre autres Moreau, fils du premier chirurgien de l'hôtel-dieu de Paris. L'un d'eux, je crois que ce fut Moreau, proposa l'opération césarienne. On lui demanda si, en sauvant l'enfant, il répondait des jours de la mère. Ce fut ce qu'il n'osa point assurer, et il ne fut plus parlé de cette terrible opération. L'enfant était mort, avant que la mère rendît le dernier soupir.

Le Grand-duc épousa la même année, sous de plus heureux auspices, Marie, princesse de Würtenberg, nièce du grand Frédéric, roi de Prusse.

Gustave III, roi de Suède, ne pouvait ignorer le chagrin que causait à Catherine la révolution qu'il avait opérée dans son pays. L'autorité royale, moins étroitement limitée, y donnait plus de force au gouvernement. La part que le cabinet de France avait eue à ce coup d'état n'était pas une des moindres causes d'éloignement que l'impératrice avait pour les Français. Elle comptait, entre les moyens d'entretenir la tranquillité dans son pays, la facilité de répandre le trouble chez ses voisins,

et cette facilité lui était ravie par le nouveau
régime de la Suède. Tout l'art d'Ostermann, 1776.
ministre de Russie, ne put y causer d'agitation. Un armement fait à Cronstadt donna
des inquiétudes à Stockholm. Enfin Gustave,
sans se reposer sur les soins et l'intelligence 1777.
de ses ambassadeurs, vint lui-même à St.-Pétersbourg conférer avec la Souveraine.

Cette démarche était un hommage qu'il lui rendait; elle ne pouvait qu'être agréable. Il reçut des fêtes, l'accueil de l'amitié, ou du moins un accueil qui en avait l'apparence, enfin des présens. Quoiqu'il y en eût de fort riches, le plus agréable de tous furent des vaisseaux chargés de blé : mais ils devaient lui rappeler une triste pensée: c'est que la Livonie, province si fertile en grains, avait appartenu à ses prédécesseurs, et leur avait été enlevée par les Russes (*).

L'ancienne influence de la Porte-otto-
mane sur la Crimée et les nouvelles préten- 1778.
tions que Catherine annonçait sur cette

(*) La même année vint à St.-Pétersbourg la duchesse de Kingston, fameuse par ses aventures, ses procès et ses désordres. On a écrit que l'impératrice lui fit un froid accueil, parce qu'elle craignait d'avoir en elle une rivale. Quelle rivale pour Catherine que la grosse, lourde et presque impotente Kingston!

contrée paraissaient devoir rallumer la guerre
1778. entre ces deux puissances. La continuation de la paix fut l'ouvrage du cabinet de Versailles.

Catherine, de son côté, se rendit, avec
1779. la France, médiatrice des différens qui venaient de s'élever, pour la succession de Bavière, entre les maisons de Prusse et d'Autriche. Ainsi fut épargné le sang qui allait couler en Allemagne, et la paix fut conclue à Teschen. Le cabinet de Versailles, long-temps odieux à celui de St.-Pétersbourg, y était alors dans la plus haute estime.

Cependant était dans toute sa force la guerre qu'alluma un droit sur le thé entre l'Angleterre et ses colonies situées au nord de l'Amérique. On voulut appesantir sur elles la domination de la métropole: on leur fit apercevoir qu'elles avaient le droit d'être libres. La France les aida d'abord en secret, et agit ensuite ouvertement pour elles, non que le gouvernement de ce pays aimât la liberté, mais parce qu'il voulait affaiblir l'Angleterre. L'Espagne, la Hollande imitèrent la France. Les Anglais, accoutumés à tyranniser les mers, ne respectèrent pas les pavillons neutres. Il est vrai que les Hollandais naviguaient sous le pavillon neutre

du Danemarck ; et que plus de six cents navires semblaient appartenir à la seule 1779. maison d'un négociant de Copenhague: c'est une fraude d'usage, et l'intérêt du commerce voulait qu'elle fût respectée. Mais l'Anglais ne respectait ni le pavillon danois, ni ceux de Lubeck, de Hambourg, de Brême, ni même celui de la Russie. Les vil- 1780. les offensées s'adressèrent à Catherine, qui partageait elle-même leurs outrages et voyait obstruer les routes de son commerce d'exportation. Depuis que Vergennes, ministre de France pour les affaires étrangères, l'avait si bien servie en lui ménageant la paix avec le Turc, elle avait conçu pour lui de l'estime, et on l'entendit plus d'une fois louer ses opérations. Ce fut lui qui traça le plan de la neutralité armée. Elle le goûta: presque toutes les puissances de l'Europe y accédèrent; chacune d'elles protégeait le pavillon de toutes, et le despotisme naval des Anglais fut comprimé.

On avait déjà vu le roi de Danemarck et le prince royal de Suède avec ses frères voyager en France : déjà le Grand-duc de Russie avait fait le voyage de Berlin et visité ce Frédéric qu'entre les rois de son siècle on pouvait appeler le grand roi. Il fit avec son

épouse le voyage d'Autriche, d'Italie, de
1781. France et de Hollande, et retourna par le Nord dans les Etats qui devaient un jour être les siens. On admira la taille majestueuse et la douce beauté de la Grande-duchesse; mais les hommes instruits admirèrent encore plus l'instruction des deux époux.

Catherine, dans ses traités avec les Turcs, avait fait reconnaître l'indépendance de la Crimée : mais les Tatars ne goûtaient pas une indépendance qu'ils regardaient comme une dépendance réelle de la Russie. L'intention de l'impératrice était en effet de les soumettre à sa domination, et, malgré l'immensité de son empire, on ne peut l'accuser d'une ambition insensée, pour avoir voulu y réunir une presqu'île de peu d'étendue. Des villes nouvelles s'élevaient au midi de la Petite-Russie : les belles solitudes de cette contrée, de tout temps occupées par des Barbares, et condamnées à n'annoncer la fertilité de leur sol que par le luxe de leurs productions spontanées, commençaient à connaître une fertilité plus utile sous les mains à qui l'impératrice les avait distribuées. Une culture naissante promettait, pour l'avenir, des cultures plus étendues ; une population constante et industrieuse allait naître où l'on

n'avait

n'avait encore vu que des hordes vagabon-
des. Mais le voisinage des Tatars, leur tur- 1781.
bulence native, leur brigandage accoutumé
donnaient de justes inquiétudes aux nou-
veaux citadins, aux nouveaux colons. Il fal-
lait que la Crimée, protégée, peu reconnais-
sante, et dont on ne pouvait guère blâmer
l'ingratitude, devînt russe pour n'être plus
redoutable à la Russie. Elle fut soumise, ain- 1785.
si que le Kouban. Des troupes, mais non
des combats, opérèrent cette révolution, qui
ne coûta pas de sang.

On aurait cru que cette invasion allait
allumer la guerre entre les Russes et les
Turcs. Elle fut, au contraire, bientôt suivie 1784.
d'un nouveau traité, par lequel l'impératrice
conservait ses acquisitions, ou, pour parler
le langage des hommes sévères, ses usurpa-
tions, et voyait reconnaître ses droits à l'em-
pire de la mer Noire et au passage des Dar-
danelles. La Crimée reprit son antique nom
de Tauride, et le Kouban prit celui de Cau-
case.

On desirerait que Sahip Guérei, dernier Khan de Crimée, qui avait secondé les vues et l'ambition de la Russie, en eût éprouvé plus de reconnaissance. Il eut d'abord des grâces, des pensions, des décorations : mais

bientôt après il essuya des mécontentemens,
1784. et l'on ne voit pas qu'il les ait mérités. Ce faible et malheureux descendant de Tchinguis-Khan, élevé à la souveraineté par les Russes et abandonné par eux, alla mendier un asile en Moldavie. Il y fut enlevé par ordre du Grand-Seigneur, transporté à Rhodes et étranglé.

Les Kozaques Zaporaviens, sujets de la Russie, mais non moins incommodes à cette nation que les Tatars, furent transportés dans la Crimée ou dispersés dans diverses parties de l'empire, et la fameuse Setche, ce repaire d'une milice indisciplinable et farouche, fut détruite pour toujours.

On avait déjà vu Catherine visiter une partie de ses Etats, et faire sur le Volga, le plus grand des fleuves qui prennent leur source en Europe, une navigation d'autant plus agréable pour elle, qu'elle n'était pas sans danger, car elle cherchait volontiers l'occasion d'étonner, par son courage, des courtisans timides. Ce fut pour charmer, dans ce voyage, quelques momens de loisir, qu'elle distribua aux seigneurs les plus polis de sa cour les divers chapitres du Bélisaire de Marmontel à traduire en russe, et qu'elle se réserva pour elle-même un de ces chapitres.

Devenue la dominatrice de la Tauride, elle voulut aussi la connaître. Ce voyage offrit à-la-fois l'aspect d'une expédition guerrière et de la plus belle fête que l'on eût peut-être vue dans aucun siècle et dans aucun pays. Elle eut sur la route des entrevues avec deux têtes couronnées ; Poniatovski, qu'elle avait fait roi de Pologne, et l'empereur Joseph II. 1787.

Bientôt après, elle vit l'Angleterre, jalouse de ce qu'elle s'était rapprochée des Français, lui faire déclarer la guerre par la Porte-ottomane. C'était en punition d'avoir osé secouer, en partie, le joug que les Anglais imposent, en Europe et en Asie, aux nations qui les admettent à commercer avec elles. Les Tatars de Crimée, dans la visite que venait de leur faire Catherine, n'avaient montré que du zèle et même de l'adulation : ils se soulèvent contre elle et font choix d'un nouveau Khan. La voix d'un faux prophète fit aussi révolter ceux du Kouban.

Elle avait dû s'attendre a les voir, de sujets forcés, devenir ses ennemis : mais Gustave l'étonna en lui déclarant la guerre. Il affectait de se plaindre de l'ambassadeur russe André Razoumovski, qui en effet tenait à Stockholm une conduite très-haute : mais 1788.

c'était les subsides du Turc et les promesses
1788. de l'Angleterre qui lui faisaient prendre les armes.

Une flotte porta les Suédois en Finlande: le roi les avait précédés. La constitution de son pays ne lui permettait pas de faire une guerre offensive sans l'aveu de la diète: mais toute constitution céde à la force. Après avoir quitté lui-même sa capitale pour venir chercher les Russes dans le fond de la Finlande, il prétendit être attaqué et ne faire qu'une guerre défensive. Le prétexte dont il se servit, c'est que des chasseurs russes, qu'il voulait déloger de la tête du pont, avaient tiré quelques coups de fusil.

Des vaisseaux suédois, croisant devant Cronstadt, empêchaient ceux des Russes de sortir et de faire voile pour la Méditerranée. Cette diversion était utile aux Turcs. Après une bataille indécise, Gustave fit proposer à l'impératrice des conditions à peine supportables, comme le disait cette princesse, s'il se fût déjà rendu maître de Moskou.

Il voulait faire, en Finlande, le siége de Frédéricsham: mais ses officiers lui déclarèrent en grand nombre qu'ils ne pouvaient le servir, dans une guerre offensive, sans le consentement de la nation. Ils suivaient la

loi; ils en furent punis dans la suite. Gustave s'adressa aux soldats : un régiment posa les 1788. armes, et la plus grande partie de l'armée suivit cet exemple. Cette défection était, pour la Russie, une grande victoire.

Cependant le Danemarck, par les traités qui le liaient à la Russie, lui devait des secours. Il ne les refusa pas. Le prince royal fit voile avec une escadre : il mena les Norvégiens dans la Suède occidentale, et mit le siége devant Gothenbourg, la place la plus importante, après Stockholm. Gustave parvint à s'y jeter; action courageuse, mais qui n'en eût pas empêché la reddition. Gothenbourg fut sauvé par l'ambassadeur d'Angleterre en Danemarck. Il vint dans le camp du prince-royal, et lui préscrivit de se retirer. Il était secondé par le ministre de Prusse, et fit au nom de sa cour, sans en avoir reçu l'ordre, des menaces auxquelles on n'osa résister. Une trève fut aussitôt conclue, et l'armée danoise rentra dans la Norvège. C'est ainsi que sont maîtres de leurs desseins les princes et les peuples, quand ils ne peuvent opposer la force aux puissances qui leur dictent la loi.

La Russie retrouva contre les Turcs sa fortune accoutumée. Son escadre de la

mer Noire rencontra celle du Capitan-pacha
1788. et la mit en fuite. Le feu prit au vaisseau que montait cet amiral. Nous l'avons déjà vu, dans la guerre précédente, éprouver à Tchesmé le même malheur. Il ne survécut pas long-temps à son nouveau désastre.

Potemkin, d'abord favori sans jouir d'un crédit extraordinaire (*), avait bientôt mieux aimé donner à sa Souveraine des objets d'une faveur intime, mais passagère, que de l'être lui-même. Alors commença son pouvoir exorbitant. Il prit sur cette princesse, qui joignait à la plus grande force d'esprit de la faiblesse de caractère, un ascendant impérieux. Il eut, pour un sujet, trop de part au gouvernement, éclipsa le lustre, et fit décliner l'autorité de sa Souveraine. Elle ne sut plus la reprendre, quand la mort l'eut délivrée de son tyran. Homme de génie peut-être, et fort insruit sans avoir pris la peine de lire; affable et altier; tantôt fastueux, tantôt d'une malpropreté dont rougirait la misère; souvent d'une extrême activité, et plus souvent d'une extrême indolence; ambitieux de tout, et las de tous les objets de son ambition lorsqu'il les avait obtenus;

(*) En 1774.

desireux même des dignités monastiques et de la puissance épiscopale; il voulut joindre, au ministère de la guerre, le commandement des armées, et il commanda la principale armée contre les Turcs. Il assiégea et prit d'assaut Otchakof. La garnison ou périt en combattant ou fut passée au fil de l'épée. La ville fut livrée pendant trois jours au pillage; vengeance terrible des hommes qu'avait coûté cette place aux assiégeans. 1788.

La force ne pouvait balancer la fortune de Catherine. Une puissance, (et ce ne fut pas celle des Turcs, hommes de bonne foi, à qui l'on donne trop souvent le nom de Barbares) une puissance européenne voulut faire aux Russes, par une horrible perfidie, le mal qu'elle ne pouvait leur faire par les armes. L'escadre russe était entrée dans la rade de Copenhague, et y avait été retenue pendant l'hiver par les glaces. Un lieutenant-colonel suédois se chargea de servir son maître en la réduisant en cendres. Ce qui prouve qu'il n'agissait pas de lui-même, et que son roi partageait cette atrocité, c'est qu'un certain Albédyl fut envoyé, avec le titre de chargé-d'affaires, pour le seconder. Tout était prêt pour l'exécution: un vaisseau était acheté à un capitaine irlandais pour être 1789.

converti en brûlot; déjà il était rempli de ma-
1789. tières combustibles. On n'attendait plus qu'un vent favorable. Le projet fut trahi par un homme qu'on y voulut faire entrer et qui en eut horreur. Sans cette dénonciation, l'escadre russe et celle des Danois allaient être la proie des flammes.

Le prince de Nassau-Siegen, qui avait fait le tour du monde avec Bougainville, et qui était entré au service de Russie, homme qui pouvait avoir des supérieurs dans la science de la tactique navale, mais qui n'en avait pas en courage et en activité, remporta deux victoires sur les Suédois. Moins heureux dans une autre occasion, il perdit trente bâtimens qui lui furent enlevés par Gustave. Ce monarque mit à terre des troupes légères et de l'infanterie à quelques verstes de St.-Pétersbourg. On avait tremblé dans cette capitale lors de sa première expédition de Finlande; on y éprouva encore la même terreur. L'impératrice se montra toujours au-dessus de la crainte. Elle était peu loin du danger, dans sa maison de plaisance de Tsarsko-Célo, et ne daigna pas en sortir.

La grande escadre suédoise attaqua les
1790. Russes jusques dans le port de Revel, et perdit deux vaisseaux. Les Suédois entrèrent

dans le golphe de Vybourg avec la flotte à rames que commandait le roi lui-même. Ils y perdirent plusieurs vaisseaux par le feu d'un brûlot qu'ils allumèrent et qu'ils voulaient diriger contre les Russes : ils virent tomber aux mains des ennemis neuf vaisseaux, trois frégates, plusieurs bâtimens à rames, et n'auraient pu sauver un seul navire, si les Russes eussent fait garnir de batteries les deux seuls passages par où l'ennemi pouvait s'échapper. Il est vrai que les Suédois eurent à Schwenk-Sund un grand avantage sur le prince de Nassau : des écrivains, dans le repos de leur cabinet, lui ont amèrement reproché sa défaite ; mais on sait qu'il se plaignit dans le temps d'avoir eu à combattre les élémens, les Russes et les Suédois. 1790.

Cette victoire n'aveugla pas Gustave sur sa situation : il sentit que la continuation de la guerre ne lui procurerait pas les grands succès qu'il s'était promis. Sa marine était délabrée, ses finances dérangées, sa nation mécontente ; et sur-tout les subsides sur lesquels il avait compté ne se payaient pas. Il fit la paix par la médiation de l'Espagne, et Catherine n'exigea de lui que le rétablissement des traités de Neustadt et d'Abo.

Cependant la guerre continuait contre

les Ottomans, mais non contre le même
1790. prince qui l'avait commencée. Abdoul-Ahmed IV était mort en 1789 : il avait eu pour successeur Sélim III, son neveu.

Il serait trop long et assez inutile de nom-
1791. mer toutes les places conquises par les Russes. Bender, qui avait fait une si vigoureuse résistance dans la guerre précédente, se rendit à discrétion. Ismaïl fut pris d'assaut par le feldt-maréchal Souvorof, soldat déterminé, général intrépide, dur pour lui-même, ferme envers les soldats, terrible aux ennemis. La place enlevée ruissela de sang.

Pendant que les Russes avaient signalé contre les Turcs presque tous leurs pas par des victoires, les Autrichiens avaient eu peu d'avantages. Joseph, mort le 20 février 1790, laissait à Catherine tout le poids de la guerre. Les troupes de cette princesse continuaient d'ajouter à la gloire de son règne, si la gloire des princes consiste à désoler leurs voisins : mais elle sentit le besoin de la paix. L'Anglais qui lui avait suscité la guerre, pour venger ses intérêts offensés, reconnut que ses intérêts lui prescrivaient de se rapprocher
1792. d'elle. La paix fut conclue à Jassy, et pour
9 janvier. prix de tant d'hommes, de tant de richesses, la Russie ne gagna guère qu'Otchakof.

La Porte lui accordait douze millions de piastres : Catherine, après tant de dépenses, eut la générosité de renoncer à cette somme. 1792.

Libre de la guerre contre les Turcs, elle laissa percer un dessein que l'on croit qu'elle avait formé depuis long-temps avec les puissances intéressées ; c'était l'entier anéantissement de la Pologne. Elle ne pouvait pardonner aux Polonais d'avoir voulu se donner l'année précédente une meilleure constitution, parce qu'un régime plus sage devait mieux assurer leur indépendance. Elle leur fit déclarer la guerre. La diète et toute la nation se montrèrent animées de l'amour de la liberté : le roi lui-même partagea ces sentimens généreux, peut-être affaiblis secrétement dans son coeur par sa reconnaissance pour l'ennemie du pays sur lequel il régnait. Joseph Poniatovski eut le commandement de l'armée; mais que pouvaient faire les Polonais, avec cinquante mille hommes sans discipline, contre plus de cent mille Russes aguerris et partagés en trois armées? Leurs défaites et leurs avantages, (car ils en eurent malgré leur faiblesse) accéléraient leur ruine. Thadée Kosciusko, l'un des lieutenans de Joseph Poniatovski, fit dès-lors connaître les

talens et l'énergie qui le rendirent bientôt
1793. après si célèbre : mais il ne put empêcher que la Pologne ne fût réduite, attaquée au couchant par les Prussiens, tandis que les Russes y avaient pénétré par le levant. Les défenseurs de la liberté, dépouillés de leurs biens, furent réduits à se disperser.

Ils avaient tout perdu hors le courage. Ils rappelèrent Kosciusko qui s'était retiré à Leipsic. La liberté fut donnée aux paysans, peu préparés à en profiter, et qui avaient moins d'amour pour elle que de jalousie contre les nobles qui ne leur faisaient ce don que par intérêt. Cependant l'insurrection
1794. fut déclarée. Kosciusko, qui se déclarait l'adversaire des Russes et des Prussiens, se vit à la tête d'environ quatre mille hommes. Cette poignée de soldats prit le nom d'armée. On y remarquait des paysans armés de faux. Il mit d'abord en fuite un corps bien supérieur de Russes, que perdit leur sécurité. Cet avantage anima les Polonais de Varsovie. Ils se crurent dès-lors invincibles, et n'étant plus retenus par la crainte, ils osèrent se montrer cruels. Ils massacrèrent deux mille Russes qui se croyaient en sureté au milieu d'eux. C'était provoquer de terribles vengeances. A Vilna, tous les Russes furent

arrêtés, mais il n'y eut pas de sang répandu. D'autres villes prirent part au soulèvement. 1794.
Les plus illustres partisans de la Russie périrent au gibet.

Tandis que Kosciusko travaillait à renforcer sa petite troupe, Catherine lui opposait ses plus habiles généraux, et ils étaient soutenus par le roi de Prusse en personne. Kosciusko vit périr ou réduire en captivité son armée presque entière. Lui-même, couvert de blessures, et sans connaissance, tomba dans les mains des ennemis. Renfermé dans une dure prison, malade, infirme, jeune par l'âge, mais vieux de fatigues et du sang qu'il avait perdu, il a reçu des bienfaits, et le plus grand de tous, la liberté, des mains du nouvel empereur. Dans l'ennemi de sa mère, Paul I a respecté l'infortune, le courage et la vertu. Kosciusko s'est retiré dans les Etats-Unis de l'Amérique, au sein d'un peuple libre.

Les débris des défenseurs de la liberté polonaise allèrent se renfermer dans un faubourg de Varsovie nommé Prague. Souvorof enleva d'assaut leur dernier asile, et toujours impitoyable, il fit tout passer au fil de l'épée. Sa Souveraine parut approuver sa conduite en ne la condamnant pas. Alors

furent décidés les destins de la Pologne: elle
1794. fut partagée toute entière entre la Russie, l'Autriche et la Prusse: son nom même n'existera plus que dans l'histoire. Il serait difficile de décider, si elle pouvait éprouver de plus grands maux que les vices de son gouvernement, et si l'assujettissement n'a pas été pour elle un changement favorable de situation.

Des Russes qui semblaient instruits ont soutenu que Catherine se serait opposée au premier partage de la Pologne, si elle n'avait été alors embarrassée par la guerre de Turquie. Ils avaient peut-être raison. Il était d'un plus grand intérêt pour cette princesse de dominer la Pologne entière, en lui laissant sous le joug l'apparence de la liberté, que d'en posséder une partie. On a des raisons de croire aussi que le dernier partage fut moins l'ouvrage de son ambition que de sa faiblesse ; qu'elle n'eut pas la force de résister aux sollicitations de ses favoris et de leurs créatures, et qu'en paraissant user avec hauteur de son empire, elle ne fut qu'obéissante. Savante politique, Catherine devait sentir tout l'avantage de sa position, qui ne l'exposait pas à soutenir des guerres défensives. La Pologne, peu redoutable, parce

qu'elle était mal gouvernée, était comme un désert placé entre elle et les Etats de 1794. l'Europe. Maintenant la Russie, devenue limitrophe de la Prusse et de la maison d'Autriche, aura tôt ou tard des guerres involontaires à soutenir contre ces deux puissances. Elle s'est agrandie, et a perdu l'une des causes de sa force.

Elle envahit la Courlande que l'on pou- 1796. vait regarder, depuis long-temps, comme l'une de ses provinces. Les nobles et tous les hommes du pays qui pouvaient prétendre à devenir quelque chose lui devaient être favorables, parce que les places et les dignités qu'ils pouvaient obtenir au service de Russie avaient bien plus d'éclat et d'avantages, que tout ce qu'ils pouvaient attendre de la petite cour de Mitau. Ce duché, peu considérable par son étendue et sa richesse, devenait une possession précieuse à la Russie, par l'heureuse situation de ses ports.

Catherine venait de commencer contre la Perse une guerre dont les prémices ne promettaient pas une brillante issue, quand elle mourut d'apoplexie le 9 novembre 1796.

Nous n'avons guère vu jusqu'à présent, dans la vie de cette princesse, que des acquisitions, des réunions, des conquêtes, le

malheur des nations qu'elle a dépouillées, les maux qu'a soufferts sa propre nation pour leur arracher des dépouilles, les injustices qui ont procuré ces succès. Ce crime n'est pas le sien; c'était celui de sa puissance. Tant que nous verrons le pauvre chercher à s'enrichir, tant que nous verrons le riche travailler à augmenter ses richesses, nous verrons les peuples et les Souverains se livrer à l'ambition. On sait trop que malgré les plus belles et les plus consolantes théories, les droits des nations et des princes sont ce que peuvent les princes et les nations, et que les droits n'existent plus pour ceux à qui manque la force de les soutenir. Le particulier injuste est puni; le peuple ou le Souverain injuste acquiert de la gloire quand il est fort: vérités odieuses, qui n'en sont pas moins des vérités de fait.

Ce qui signale le règne de Catherine, ce sont des réformes utiles, et de belles institutions. Bien d'autres monarques, séduits par de fausses idées de gloire, ont fait des conquêtes et obtenu le nom de Grands. La véritable grandeur consiste dans les travaux que font les Souverains pour rendre leurs peuples meilleurs et plus heureux.

Catherine, en montant sur le trône, vit avec

avec douleur que le sénat et les colléges, surchargés par la multitude des affaires, et embarrassés par la différence de leurs espèces, ne pouvaient, par le travail le plus assidu, les expédier qu'avec lenteur. Elle plaignit ses sujets, que l'attente d'une justice lentement rendue faisait souvent encore plus souffrir, que n'aurait fait une prompte injustice. Elle chercha la cause du mal, la découvrit, et reconnut qu'une sage répartition des affaires en serait le remède. Elle distribua le sénat et les colléges en divers départemens, et dès-lors la marche des affaires devint prompte et facile. Ne se confondant plus les unes avec les autres, elles ne se nuisirent plus réciproquement, et l'oeil des juges, n'étant plus égaré par la diversité et la dissemblance des objets, se porta avec plus de sureté sur ceux qui leur furent confiés. Ils virent plus promptement et virent mieux : ils expédièrent en même-temps les affaires avec plus de célérité et plus de certitude : chacun d'eux suffit aisément à son emploi, et les sujets cessèrent de craindre encore plus la lenteur des juges, que les entreprises de l'iniquité.

Mais si le juge a l'ame basse et vénale, le citoyen qui l'implore gagnerait souvent plus en abandonnant ses droits, qu'en payant le

prix auquel on les lui fait acheter. Le Souverain portera des lois sévères contre la vénalité des juges : mais ceux-ci qui, par état, connaissent tous les subterfuges de la chicane, sauront les éluder: ce sera, entre le prince et le dépositaire des lois, une guerre continuelle, dans laquelle le prince sera toujours vaincu. Catherine saisit un moyen plus sûr de rendre les juges insensibles à l'intérêt; ce fut de leur ôter le besoin. Les faibles appointemens qui leur avaient été assignés par ses prédécesseurs, excitaient en eux la cupidité, en les laissant dans l'infortune. Le prince les payait mal ; ils prenaient des dédommagemens sur les sujets. Si l'impératrice ne put leur donner à tous une ame noble et désintéressée, elle leur ôta du moins, en leur accordant un sort honnête, tous les moyens d'excuser leur avidité. » Jusqu'à-présent, leur » dit-elle dans son édit, la nécessité même » a pu vous donner quelque penchant à l'in- » térêt : aujourd'hui la patrie paye vos tra- » vaux, et ce qui pouvait être auparavant » pardonnable, va devenir un crime. »

Ce n'est pas assez de payer les travaux. Le citoyen qui se consacre à la patrie, qui lui sacrifie toutes les jouissances de la jeunesse et de l'âge de la force, ne doit pas

craindre pour sa vieillesse les cruelles atteintes du besoin. Catherine rassura les serviteurs de la patrie sur les terreurs de l'avenir. L'Etat promit par sa voix, quand l'âge et les infirmités auraient en même-temps diminué leurs forces et leurs besoins, d'accorder à leur repos la moitié des appointemens dont il avait payé leurs services.

La Russie a sous sa vaste domination des peuples sauvages, errans dans les déserts qui s'étendent d'un côté jusqu'aux rivages de la mer Glaciale, et de l'autre jusqu'aux limites boréales de la Chine. Ils ont pour richesses, vers le nord, de nombreux troupeaux de rennes, et vers le midi des troupeaux non moins nombreux de chevaux et de boeufs. Ils ne cultivent que les premiers arts qu'inspirent les premières nécessités; plusieurs ne connaissent point de lois et n'en ont pas besoin. Ils sont sujets de la Russie, sans avoir une idée nette de la sujétion, et ne doivent à la couronne qu'un tribut de pelleteries.

La cupidité des collecteurs exerçait de criantes vexations sur ces hommes simples et si pauvres suivant nos idées. Quand le tributaire, n'ayant pu se procurer la sorte de pelleterie à laquelle il était imposé, en présentait d'autres plus précieuses, les collecteurs

s'obstinaient à les refuser pour se les faire livrer à eux-mêmes au vil prix qu'ils en offraient. Catherine a levé toutes les difficultés que pouvaient éprouver les tributaires ou susciter les collecteurs. L'impôt en nature consistait en un nombre spécifié de peaux de zibelines ou de renards: elle a estimé en argent la valeur de ce tribut. Si le tributaire apporte une pelleterie plus précieuse que celle à laquelle il est imposé, on lui tient compte, pour les années suivantes, du surplus qu'il a payé, ou on le lui donne en argent. Il lui est aussi permis d'acquitter en argent la valeur des pelleteries qu'il devrait donner et qu'il n'a pas. Des foires sont établies, où ces peuples, avant de payer l'impôt, peuvent venir vendre ou échanger le produit de leur chasse. Ainsi la paresse pourrait seule les rendre insolvables. Enfin, ce qui facilite encore l'acquit de la contribution, c'est qu'elle ne se lève plus par têtes, mais par peuplades, et chaque peuplade en fait la répartition suivant les facultés des différens membres qui la composent. Ces nations sont venues se prosterner avec reconnaissance devant l'édit impérial, comme devant l'autel d'une divinité bienfaisante.

Nous avons vu que le Tsar Ivan Vassiliévitch avait donné aux Russes, dans le quatorzième siècle, un code de lois. Alexis, dans le dix-septième siècle, fit oublier, par un nouveau code, ce code devenu barbare. Le changement de moeurs, le progrès des lumières, les nouvelles relations de ses Etats avec l'Europe, rendirent bientôt sa législation insuffisante. Pierre I, son fils, promulgua un grand nombre de lois qui furent recueillies dans les dernières années de son règne. Ses successeurs ont multiplié le nombre des oukazes souvent contradictoires, et la chicane avait l'art d'attirer et d'égarer le bon droit dans les détours de cet obscur labyrinthe.

Ces abus firent sentir à Catherine le besoin d'un nouveau code. Elle voulut qu'il fût formé par ceux-mêmes qui devaient y être soumis. Les députés de toutes les provinces furent appelés à St.-Pétersbourg pour s'occuper de ce travail. Les peuples barbares ne furent pas même oubliés dans cette convocation des Etats-Généraux de la Russie, rassemblés alors pour la première fois, au moins depuis le temps où l'histoire cesse d'être enveloppée de ténèbres. Les députés des Samoïedes arrivèrent: „ Nous n'avons pas

» besoin de lois, disent-ils : qu'on en donne
» aux Russes pour les empêcher de nous
» faire du mal. »

On connaît les instructions que Catherine publia, en 1767, pour la confection de ce code : elles ont été traduites dans presque toutes les langues de l'Europe. L'original, écrit de la main de l'impératrice, est déposé dans la bibliothèque de l'académie des sciences de St.-Pétersbourg.

On y lit cette belle maxime : « L'objet du
» gouvernement n'est point de priver les
» hommes de leur liberté naturelle, mais de
» diriger toutes leurs démarches vers le plus
» haut degré de bonheur possible. »

Les opérations des commissaires à la rédaction du code furent interrompues par la guerre de Turquie : d'autres obstacles ont, sans doute, empêché qu'elles ne fussent reprises dans la suite.

Mais dès que la paix permit à l'impératrice de se rendre toute entière aux soins intérieurs de son empire, elle remarqua que les différens gouvernemens qui partageaient sa vaste domination, manquaient, eu égard à leur étendue, d'un nombre suffisant de tribunaux dépositaires des lois, de magistrats organes de la justice, de chefs chargés de

l'administration. L'innocence attaquée, la faiblesse opprimée venaient, des bornes reculées de l'empire, réclamer leurs droits dans la capitale. Les tribunaux inférieurs, trop peu respectés, leurs différentes gradations trop multipliées, donnaient lieu à des appels que souvent l'opprimé n'était pas en état de suivre. Le malheureux, ruiné par les premiers appels, abandonnait son droit, dans l'impuissance de répondre au dernier.

Catherine, pour remédier à ces inconvéniens, distribua son empire en lieutenances impériales, car c'est ainsi qu'on peut traduire le mot russe *namestnitchestvo*. Chaque lieutenance a son chef, nommé *namestnik*, que nous pourrions appeler lieutenant impérial, et que, dans un royaume, on nommerait vice-roi. Elle a aussi le conseil du lieutenant, une chambre criminelle, une chambre civile, une chambre des finances, plusieurs tribunaux de district. Chaque ville a son corps municipal, ses écoles, et ses administrateurs des intérêts de la veuve et de l'orphelin.

Le namestnik n'est pas juge. « Son de-
» voir est d'opérer le bien public et celui du
» prince, de protéger l'opprimé, d'établir la
» concorde. Il ne doit porter dans son coeur
» que bienveillance, amour, compassion

» pour le peuple. « Ce sont les propres paroles de la législatrice.

La chambre des finances n'est pas seulement instituée pour assurer au fisc la perception de ses revenus, mais pour empêcher qu'on ne lève sur le peuple plus qu'il ne doit payer.

Les appels sont rendus plus rares par l'intérêt même des plaideurs. Celui qui interjette l'appel, est obligé de déposer une somme et de faire serment qu'il croit avoir été mal jugé. S'il est condamné par le tribunal supérieur, il perd la somme déposée: elle appartient à son adverse partie, et quand celle-ci n'a pas besoin de dédommagement, elle est appliquée à l'entretien des écoles publiques.

Le pauvre n'est cependant pas condamné à s'en tenir à un mauvais jugement. Il est admis à prouver qu'il ne peut déposer la somme prescrite : mais il est puni par une amende s'il a formé un appel injuste.

L'administration donne des pères aux orphelins, des protecteurs aux veuves, des ressources à ceux qui manquent de fortune. Pour être tuteur de l'orphelin, protecteur de la veuve, il faut avoir administré sagement son propre héritage, n'avoir pas contracté

de dettes, s'être montré ennemi du luxe et de la dissipation, n'avoir encouru aucune peine judiciaire, n'être soupçonné publiquement d'aucun vice, n'avoir eu aucun différent avec la famille dont les membres ont perdu leur chef.

L'administration des villes est celle dont jouissaient Novgorod et Tver, lorsqu'elles formaient des républiques : c'est à-peu-près celle dont jouissent les villes libres d'Allemagne. Catherine voulant assurer à cet égard le bonheur des Russes, ne fit que les rappeler à leurs anciennes institutions. Les deux bourguemestres, les quatre échevins sont élus tous les trois ans au scrutin par les corps des marchands et des bourgeois. Les juges chargés de prononcer des jugemens expéditifs sur les affaires courantes sont élus de la même manière et leur magistrature est annuelle.

La douceur que l'impératrice voulait imprimer au gouvernement, s'étendit jusques sur les maisons de correction. Elle voulut que les suppôts des désordres ou des vices que les justes plaintes des familles, ou l'administration publique, retiennent dans ces maisons pour un temps ou pour toujours, y fussent logés d'une manière saine, y jouissent

d'un air pur; qu'ils y travaillassent, parce que l'habitude du travail distrait nécessairement du vice ; qu'ils n'y fussent plus appelés que de leur nom de baptême, parce que la peine et la honte de leur faute est étrangère à leur famille; parce qu'ils ont abjuré cette famille en se rendant indignes d'elle. Elle a voulu que la paresse, l'insolence, la désobéissance y fussent punies : mais elle n'a pas permis que, pour une même faute, on pût infliger plus de trois coups de baguette, réduire au pain et à l'eau pour plus de trois jours, renfermer au cachot pour plus de trois semaines.

Cette institution fut d'abord essayée, en 1775, sur Tver et Smolensk : elle fut ensuite étendue sur un plus grand nombre d'anciens gouvernemens, et rendue enfin générale à tout l'empire en 1782.

Nous avons parlé de ces établissemens d'après la loi même sur laquelle ils sont fondés, et par conséquent d'après les intentions de la législatrice. Ces intentions sont louables. On voit une princesse, à qui la constitution de son empire donne une puissance absolue, renoncer au despotisme et remettre aux élus de la nation les plus belles parties du gouvernement. Au pouvoir arbitraire succèdent des autorités constituées. Le sceptre

n'est plus menaçant, la main qui le porte n'est plus qu'une main directrice, et une Souveraine fait volontairement dans son pays une partie de ce qu'ont fait, dans plusieurs pays de l'Europe, des peuples insurgés. Cependant ces établissemens, si beaux dans la spéculation, ont fait beaucoup de mal dans la pratique. C'est qu'en Russie la nation n'était pas encore mûre pour ces belles institutions; c'est que les élus du peuple, soit juges, soit municipaux, se trouvèrent incapables de remplir les importantes fonctions qui leur étaient confiées; c'est que ceux qui reçurent une autorité limitée, s'attribuèrent une autorité sans limites; c'est qu'aucune peine ne frappa les infracteurs de la loi; c'est que la loi sembla n'avoir été portée que pour autoriser des abus; c'est que l'impératrice, qui ne s'était réservé que la qualité de directrice de l'empire, ne dirigea rien, ou ne dirigea que d'une main faible et fatiguée: elle sembla, en créant, avoir usé ses facultés, et n'avoir plus celle de régir l'oeuvre de sa création: ou plutôt elle fut elle-même non-seulement dirigée, mais impérieusement commandée par les objets de sa faveur.

Les namestniks ou lieutenans impériaux se regardèrent comme ces vassaux qui, dans

les anciens gouvernemens de l'Europe, exerçaient un pouvoir absolu dans leurs domaines et ne devaient au suzerain qu'un vain hommage. A l'exemple de ces vassaux, ils exigeaient, à leur profit, des contributions arbitraires, tantôt pour le mariage de leurs filles, tantôt pour leurs autres objets de dépense. Le faste même dont Catherine ordonna qu'ils fussent environnés, leurs superbes palais, leur riche vaisselle, tout l'appareil de leur représentation, était un énorme poids qui pesait sur le peuple.

Les degrés de jurisdiction multipliés augmentèrent les frais des procédures et la durée des procès, sans augmenter l'espérance d'obtenir enfin justice. Suivant une ancienne loi qui aurait dû être abrogée, et qui fut toujours suivie, les tribunaux supérieurs auxquels on vint par appel, ne purent admettre aucune pièce, aucun titre, aucun témoin qui n'eût été produit à la première instance. Ils ne purent donc être plus éclairés que les premiers juges.

Le mauvais choix des magistrats fut encore un fléau de plus. Elus par le corps des marchands, qui forme presque seul la bourgeoisie, ils furent tirés de ce corps. Souvent, même dans la capitale, ils ne savaient ni lire

ni écrire. C'étaient des serfs qui avaient acheté récemment la liberté, qui avaient encore les habitudes, les moeurs et l'esprit du servage, et qui croyaient devoir traiter les autres comme ils avaient été traités par leurs maîtres. Obligés d'abandonner leurs affaires pour siéger dans les tribunaux, et n'ayant que de faibles indemnités, ils regardèrent leurs fonctions comme des moyens d'exercer les plus criantes rapines, vendirent la justice au dernier enchérisseur, et spolièrent même les effets dont ils étaient chargés d'assurer la conservation en y apposant le scellé.

Le mal que ne firent pas les juges, s'opéra par les suppôts de la police. Ils sont multipliés dans toutes les villes; ils le sont même dans les villes nouvelles, misérables villages que décorent une place et des bâtimens en briques, logemens futurs d'une bourgeoisie qui n'existe pas encore. La police est composée par-tout d'un maître de police, de plusieurs juges formant un tribunal, et d'un major de quartier qui a sous lui un officier et des soldats. Ce sont tous des militaires qui agissent militairement, et qui cependant ont, entre leurs attributions, même des affaires de commerce. Ils sont mal payés et s'enrichissent en sévissant contre tous ceux

qui n'ont pas le moyen de les adoucir à prix d'argent ou de leur en imposer par de puissans protecteurs.

Tel fut l'état de la Russie par la séduisante institution des lieutenances impériales.

Il est d'autres établissemens de Catherine qui ont produit dans l'empire un bien que ne balance aucun désavantage. Il ne suffit pas de donner aux peuples des lois, ou de réformer celles qu'ils ont reçues. La formation et la réforme des lois sont toujours exposées à de grandes erreurs que l'expérience peut seule dévoiler. D'ailleurs il ne suffit pas que le citoyen soit retenu par des lois : il trouvera souvent des moyens de les éluder, ou de se cacher à l'oeil de leurs dépositaires. Il est aussi bien des fautes sur lesquelles la loi ne saurait prononcer sans dégénérer en une odieuse inquisition. Une nation doit être sur-tout conduite par l'esprit public et par les moeurs, qui ne peuvent eux-mêmes être dirigés que par l'éducation.

Aussi Catherine a-t-elle donné une attention particulière à cette partie du gouvernement, et son génie a fait concourir à la sagesse de ses vues les vices mêmes d'une portion de ses sujets.

Ces tristes fruits de l'égarement, de la

séduction, de la faiblesse ou de la débauche; ces enfans infortunés, que leurs pères désavouaient, que leurs mères n'osaient reconnaître, étaient abandonnés à la pitié publique et souvent à la mort. Egalement rejetés par la nature et par la loi, ils ont été adoptés par la Souveraine. Aucun établissement de ce genre ne peut être comparé à la maison des enfans-trouvés de Moskou. On y reçoit tous ceux qui y sont présentés, ou qu'on y apporte des divers dépôts de l'empire. Leur nourriture est abondante et saine, leur vêtement propre et décent. Les soins les plus attentifs président à leurs premières années; ils redoublent encore, s'il est possible, pour leur éducation. On les forme, suivânt leurs inclinations, ou leurs dispositions naturelles, à différens métiers, à différens arts. En leur donnant les talens auxquels ils devront un jour leur subsistance, on ne néglige pas de leur enseigner les arts agréables. L'exercice de la danse entretient en eux la souplesse, y joint la grâce du maintien : le récit des ouvrages dramatiques, l'habitude de les représenter publiquement sur un théâtre, leur donnent une honnête assurance, et les forme à la bonne prononciation. Le terme de leur éducation expiré, ils reçoivent le plus grand des bienfaits,

la liberté. Rendus à la patrie, ils ne dépendent plus que des lois, et, en lui consacrant les talens qu'elle leur a donnés, ils lui rendent encore plus qu'ils n'ont reçu d'elle.

Toutes les femmes enceintes peuvent se rendre en secret à la maison des enfans-trouvés : elle y reçoivent les secours de l'art et ceux de l'humanité. Mais l'Etat exige de leur reconnaissance un tribut; celui de leurs enfans, dont il fera des citoyens bien élevés et libres.

L'académie des beaux-arts, créée par Elisabeth, était une fondation trop faible pour le dessein qu'avait conçu Catherine de répandre dans son empire une jeunesse bien élevée. Elle y a porté à deux cent cinquante le nombre des élèves, partagés en cinq âges différens. On ne les reçoit point après leur sixième année, parce que plus tard il serait trop difficile de détruire les premières impressions d'une éducation vicieuse. Leur esprit, leur caractère doivent n'avoir pris encore aucune forme, pour recevoir celle qu'on voudra leur donner. Confiés pendant trois ans à des gouvernantes, ils passent ensuite entre les mains de gouverneurs étrangers, et apprennent, à leur choix, la peinture, la sculpture, l'architecture, l'art de fondre les métaux,

métaux, ou de faire des instrumens de physique ou de mathématiques, l'horlogerie et d'autres talens, pour lesquels on a soin d'entretenir des professeurs. Mais le but de cet établissement est bien moins encore de former des artistes que des citoyens honnêtes. Les élèves ne peuvent rien recevoir de leur famille. Ils ont, pour chaque âge, un habit d'une couleur différente. Chaque élève en a deux; l'un pour les jours de travail, l'autre pour la parure, telle qu'elle convient à un bourgeois aisé qui ne donne point dans le luxe. Leur éducation dure quinze ans: l'académie délivre à chacun d'eux un diplome qui lui assure la liberté. L'épée qu'ils reçoivent, en sortant, est un premier gage de la noblesse que pourra leur procurer un jour l'exercice de leur talent. On en a vu plusieurs embrasser l'état militaire, et s'élever rapidement à des grades supérieurs.

Ceux à qui leurs progrès ont mérité les premiers prix, reçoivent pendant trois ans une pension pour voyager dans les pays où les arts sont les plus florissans.

On voit, dans les salles de cette académie, la plupart des chef-d'oeuvres de la sculpture antique moulés à Rome sur les

originaux, et des tableaux des plus grands maîtres des différentes écoles. En même-temps que les élèves sont instruits par les préceptes des maîtres, il le sont plus surement encore par le spectacle habituel des modèles du beau. La maison qu'ils occupent est un des ornemens de la capitale (*).

Une autre maison vaste et d'une construction moins belle qu'imposante, que l'impératrice Elisabeth avait fait élever pour elle-même, a été consacrée par Catherine à l'éducation de deux cents demoiselles nobles. La supérieure de cette communauté doit être au moins la veuve d'un officier-général : la plupart des gouvernantes sont des dames étrangères. Les demoiselles ont des maîtres dans les principales langues de l'Europe, dans les sciences qui conviennent à leur sexe, et dans tous les arts d'agrément. Celles qui se distinguent le plus par leur conduite et par leurs progrès dans les études qui leur sont prescrites, reçoivent, en sortant, le chiffre en or de la Souveraine : marque d'honneur, qu'elles portent toute leur vie attachée à leur côté.

(*) Elle est l'ouvrage d'un architecte français nommé Lamothe.

Dans la même maison, mais dans un quartier séparé, est élevé le même nombre de filles tirées de la bourgeoisie ou de la classe du peuple. Elles reçoivent en même-temps l'éducation et l'assurance de la liberté.

L'impératrice Anne avait fondé, en 1731, un corps de cadets d'où sont sortis, dans la suite, d'excellens officiers, d'habiles généraux et des hommes distingués dans l'état civil. Mais cet établissement semblait pencher vers sa décadence, lorsque Catherine voulut le relever et lui donner un nouvel éclat. Sept cents gentilshommes, admis seulement dans leur sixième année, y reçoivent une éducation solide à-la-fois et brillante. Pendant trois ans, ils sont confiés aux soins des gouvernantes; les six années suivantes, ils obéissent à des gouverneurs; et, pendant les six dernières années, ils portent l'habit militaire et sont sous les ordres des officiers. Rien n'est épargné pour leur instruction, pour leur entretien, ni pour leurs plaisirs. Les langues étrangères et la plupart des sciences et des arts entrent dans leur éducation. Ils campent chaque année pendant une partie de la belle saison, et sont alors soumis à toute

la discipline militaire. Ils reçoivent, en sortant, le rang de lieutenans, à moins que leur mauvaise conduite ne les fasse rejeter dans un rang inférieur. Ceux qui se sont le plus distingués, reçoivent, pendant trois ans, une pension de six cents roubles, (mille écus de notre monnaie) pour voyager dans les pays étrangers.

On reçoit en même-temps, dans chaque âge, seize enfans tirés de la bourgeoisie ou de la classe du peuple. Elevés, nourris avec les gentilshommes, ils n'en sont distingués que par la couleur de l'habit, et sont destinés, si leurs talens le permettent, à devenir des gouverneurs ou des maîtres. Cependant l'éducation qu'ils doivent à l'établissement ne les engage à rien, et ils peuvent, en sortant, prendre le parti qui leur plaît davantage.

Les soins de l'impératrice ont été secondés dans toutes ces institutions par le zèle du général Betski, mort depuis peu d'années dans un âge fort avancé (*). C'est lui qui en a dressé le plan, dirigé la fondation et que la Souveraine en a déclaré le chef. Ce citoyen respectable a consacré sa fortune à

(*) J'écris cela en janvier 1798.

la maison des enfans-trouvés. Il aurait bien mérité qu'on n'eût pas affecté de flétrir sa mémoire dans un ouvrage historique. Il y est traité de vil flatteur. Il est vrai que ce vieillard visitait tous les jours l'impératrice, et qu'il avait pour elle les complaisances dues à son sexe et à sa dignité, mais il l'entretenait sur-tout du bien qu'elle pouvait faire en procurant à ses sujets une bonne éducation. Ce n'est pas le caractère du flatteur. Il approche des hommes puissans pour étudier leurs faibles, en faire son profit et les égarer : si Betski caressa les objets de la faveur, ce fut pour les rendre favorables à ses utiles desseins. Ce n'était pas un homme à très-grands talens; il donnait trop d'importance aux petits détails, il s'y livrait trop; il se laissait trop aisément prévenir par les hommes qui captaient sa confiance: mais il avait d'excellentes intentions, un très-grand zèle, et il a fait beaucoup de bien.

Trois autres corps de cadets durent à Catherine leur institution, ou du-moins un nouveau lustre: celui de la marine, celui de l'artillerie, et celui des cadets grecs. Ce dernier a été fondé après la première guerre de Turquie, en faveur des enfans dont les

pères avaient abandonné la Grèce, leur patrie, pour fuir l'oppression ou la vengeance de la Porte-ottomane.

Ce n'était pas assez pour Catherine de veiller à l'éducation des enfans de son empire : elle voulut aussi les prémunir contre l'un des plus grands périls dont leur vie fût menacée La petite vérole naturelle exerce en Russie de grands ravages : Catherine, aussi courageuse que bienfaisante, fit sur elle-même et sur son fils le premier essai de l'inoculation. La mémoire de ce jour, où elle avait donné à ses sujets un si grand exemple, a été célébrée, pendant tout son règne, par une fête annuelle. Les parens ont cessé de craindre pour leurs enfans le danger imaginaire d'une opération qu'avait subie la Souveraine. Cette princesse a fondé une maison d'inoculation, où les enfans sont traités avec le plus grand soin. L'insertion de la petite vérole est devenue en Livonie une opération familière. Les familles y vivent le plus souvent à la campagne, et les mères y opèrent elles-mêmes sur leurs enfans, sans implorer le secours d'un homme de l'art. La petite vérole insérée a le plus grand succès en Russie. J'ai vu trois fois inoculer les enfans nouvellement

reçus au corps des cadets, à l'académie des arts et à la communauté des demoiselles nobles; et, sur un si grand nombre de sujets, aucun n'a éprouvé le plus léger accident. On m'a certifié que cette opération n'était pas moins heureuse dans la maison des enfans-trouvés de Moskou.

Attentive à procurer à la jeunesse une éducation qui promet à l'Etat des sujets utiles et éclairés, Catherine ne négligea pas de récompenser les sujets qui l'avaient servie. Elle institua l'ordre militaire de St. Georges, distribué en quatre classes, et les pensions qu'elle y attacha rassurèrent les officiers qui avaient mérité ce prix de leur courage contre les craintes de l'avenir.

Les travaux de l'état civil, moins brillans, moins périlleux, mais non moins utiles à l'empire, méritaient aussi ses récompenses. Cette princesse créa, pour les sujets qui s'y étaient consacrés pendant trente-cinq ans, l'ordre de St. Vladimir, distribué dans le même nombre de classes.

Elle ne dédaigna pas même d'honorer la valeur des soldats qui s'étaient distingués en corps ou en particulier. Elle joignit aux récompenses pécuniaires dont elle paya leurs services, des médailles d'argent

qu'ils portent à leur boutonnière. Par-tout où se présente le soldat décoré de ce signe de la valeur, on reconnaît que c'est un brave homme: et qui d'entre eux aurait l'ame assez basse pour démentir jamais cette honorable opinion? J'en ai vu plusieurs fiers d'avoir la poitrine ornée de deux ou trois médailles, parce qu'ils s'étaient signalés dans le même nombre d'actions.

Catherine, dans les premières années de son règne, appela dans son empire des étrangers, pour rendre plus utilement fertile le sol naturellement fécond qu'arrose le Volga aux environs de Saratof. Mais cette colonie n'eut pas le succès qu'en attendait la fondatrice: on en accusa les colons eux-mêmes, hommes qui, la plupart, n'avaient aucune habitude des travaux de la terre; on en accusa aussi la négligence de Grégoire Orlof, qui ne prit aucun soin de leur procurer ce qui leur était nécessaire. La plus grande partie de ces étrangers se dispersa dans l'empire. Ils n'y furent point inutiles, puisqu'ils furent obligés d'y travailler pour vivre, et qu'ils en augmentèrent la population. Dans la suite l'impératrice distribua des terres incultes de la petite Russie à des Russes ou à des

étrangers qui avaient servi en Russie. C'était les exciter par le plus puissant des motifs, leur intérêt, à rendre productives ces terres qui devenaient leur fortune.

Par ses soins, d'anciennes villes réduites en cendres se sont relevées plus vastes, plus commodes, plus imposantes : des villes nouvelles ont été créées dans des contrées qui n'avaient jamais soutenu que les tentes de peuplades vagabondes : le commerce dut de nouvelles richesses, une splendeur nouvelle, à de nouvelles libertés. Des palais, des temples de marbre se sont élevés sur les bords de la Néva : des parapets de granit enchaînent les eaux profondes et majestueuses de ce fleuve : des rivières inférieures, bordées de balustres de fer, roulent des eaux devenues plus abondantes et plus limpides. Le catholique, l'arménien, le disciple de Calvin, celui de Luther exercent leur culte dans des temples décens: Pierre I semble respirer dans sa statue, chef-d'oeuvre d'Etienne Falconet, artiste de Paris: une riche collection de tableaux réunit toutes les écoles dans les galeries de l'Hermitage: la belle collection des pierres gravées du duc d'Orléans servira désormais à l'étude ou à la curiosité

des Russes : le génie de toutes les nations de l'Europe contribue sur le théâtre à l'amusement et à l'instruction des habitans de St.-Pétersbourg, et les chants de l'Italie retentissent au fond du golphe de Finlande. Le buste de Buffon décora le palais de Catherine, et l'ame de cette princesse crut s'élever en rendant hommage au peintre de la nature.

Une sage distribution du temps lui procurait du loisir : elle le consacrait à ses propres études et à l'éducation des princes ses petits-fils : elle composait en leur faveur des ouvrages élémentaires : elle écrivait à des gens de lettres, à des artistes, à des personnes que, sur le trône, elle regardait comme ses amis, à de jeunes personnes élevées à la communauté des demoiselles nobles, qu'elle encourageait par les témoignages de sa tendresse, qu'elle dirigeait par la sagesse de ses conseils. Elle écrivait sur des matières historiques ; elle faisait des comédies; elle travaillait à l'histoire de son temps : cet ouvrage l'occupa même la dernière matinée de sa vie, et au moment où elle fut attaquée d'apoplexie, elle en laissa un mot imparfait.

On ne peut guère former de doutes sur

sa bonté, quand on a lu quelques parties de sa correspondance familière; quand on a été témoin de son amour pour l'enfance et la jeunesse; quand on sait quelle était sa douceur et sa patience dans son domestique, et que mal servie, mal nourrie, elle était toujours contente; quand on connaît d'elle des traits qui tiennent non-seulement de la bonté, mais de la bonhomie; quand on ne peut les révoquer en doute, parce qu'on a connu très-particulièrement les personnes qu'ils concernent.

Elle avait appelé de France le sculpteur Falconet, pour faire la statue équestre de Pierre I. Elle lui témoignait de l'amitié, le recevait très-fréquemment à l'Hermitage et l'appelait son compère. Elle lui avait donné pour logement un appartement qu'elle-même avait occupé lorsqu'elle était Grande-duchesse. C'était le seul reste de l'ancien palais de bois de l'impératrice Elisabeth. Sur le terrain qu'avait occupé l'édifice détruit, elle voulait en élever un nouveau: mais Falconet, homme d'un grand talent, et fort instruit dans son art et dans les lettres, était d'une humeur difficile: tout l'incommodait, tout devait plier à sa volonté: il croyait que le moindre bruit

l'empêchait de penser, et celui que faisaient les ouvriers lui semblait insupportable. Il se plaignait. L'impératrice vint un matin le surprendre; le trouva en redingote d'une étoffe grossière, en bonnet de laine; le prit par la main, le conduisit au milieu des travaux, et le pria de fixer lui-même la limite jusqu'à laquelle les ouvriers pourraient s'avancer. L'accord se fit entre l'artiste et la Souveraine, et celle-ci donna des ordres, pour qu'il fût religieusement observé.

Elle apprit un jour qu'une dame qu'elle aimait, et qu'elle avait eue pour femme de chambre, était dans les douleurs de l'enfantement. Elle quitte sa cour, sort en petite robe, en voiture fort simple, et se fait conduire chez la malade. Elle entre, demande et met un tablier: « Allons, « Monsieur, dit-elle à l'accoucheur, nous « sommes tous ici bourgeois; travaillons. » En effet elle travailla, et rendit à la malade tous les services qu'une femme en cet état pourrait attendre d'une tendre mère ou d'une obligeante amie.

Mais ces vertus privées, ou véritables ou feintes, si l'on peut feindre avec tant de constance; les grâces et l'étendue de son

esprit; ses qualités aimables dans la société intime; son affabilité, son indulgence, rien ne peut l'excuser aux yeux de ceux qui pensent que son époux, loin de former contre elle des projets sinistres, se disposait, en partant pour l'armée, à remettre dans ses mains l'administration de l'empire; que, sans courir aucun danger, et seulement pour satisfaire son ambition effrénée, elle forma une conspiration contre ce prince; et qu'après l'avoir réduit à la captivité, elle-même donna l'ordre de sa mort. Sans doute, si nous regardions ces accusations comme prouvées, sa mémoire nous ferait horreur.

Mais il en est une que nous ne devons pas dissimuler. La plupart des conjurés qui travaillèrent à renverser Pierre III du trône, voulaient le donner à son fils, et déclarer l'impératrice régente, pendant la minorité de ce prince. Catherine les trompa : mais quand le coup eut été frappé, quand Pierre eut perdu la couronne, secondée par Grégoire Orlof, elle se la mit sur la tête, et plus marâtre que mère, elle se déclara l'héritière de son sang.

Il faut avouer aussi que ses inconstantes amours, avouées sans pudeur, impriment

sur sa vie une tache ineffaçable. On a cru qu'il entrait de la politique dans son inconstance, et qu'elle voulait opposer de nouveaux seigneurs, créés par elle, aux maisons anciennement illustrées. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, ses sujets apprenaient, presque chaque année, avec chagrin, et les étrangers avec mépris, les noms des nouveaux objets de sa faveur.

Les Russes se plaignirent faiblement, tant que l'indolent Orlof, content de recevoir des titres, des dignités, et de traiter avec brutalité sa Souveraine, lui permit du moins de régner. Mais ils frémirent quand Potemkin, non moins indolent, voulut régir toutes les affaires, sans avoir la patience de s'occuper d'aucune; quand sous une princesse douce, mais dont il usurpait les pouvoirs, il montrait un despote altier; quand il tenait sous le joug et l'héritier de l'empire et l'impératrice elle-même; quand après avoir perdu sa puissance, et bientôt après la vie, il fut remplacé par un autre favori non moins puissant et non moins impérieux.

Ainsi la dernière moitié d'un règne si brillant fut malheureuse pour la Russie, humiliante pour la Souveraine. Son esprit conservait toute sa force, et son caractère ne

montrait plus que faiblesses. On assure que plusieurs de ses amans la frappaient, et qu'elle n'opposait à leur férocité que ses larmes (*). Elle faisait des lois, des règlemens, et les Russes gémissaient sous une oppressive anarchie. Ce n'était plus une Souveraine législatrice, qui fait exécuter ses lois: on pouvait plutôt la comparer à un homme de lettres, qui publie ses idées sur le gouvernement et la législation, et qui manque de moyens pour les faire exécuter. Tout homme en place se croyait souverain absolu dans sa partie, et ne rendait compte ni de sa gestion, ni des deniers qu'il avait entre les mains. L'empire était une proie livrée aux favoris, et à leurs créatures. Par-tout régnait l'impunité, si ce n'était pour ceux qui osaient leur déplaire. Par-tout on voyait et l'excès de la mollesse, et l'excès du despotisme. Par-tout des caprices passagers, ou les intérêts des hommes en crédit, avaient remplacé les lois. Les fortunes étaient aussi rapides que la déprédation était audacieuse : la misère était extrême ainsi que le luxe. La rapine avait été permise aux soldats dans les pays ennemis; ils la regardèrent comme un de leurs droits dans le sein

(*) Il paraît certain qu'elle fut souvent maltraitée par Orlof. On dit qu'elle le fut aussi par Potemkin.

de l'empire: on vit un régiment, qui allait joindre l'armée de Perse, traiter les provinces russes comme des pays conquis par des Barbares. L'impératrice avait laissé échapper de ses mains la force nécessaire à réprimer le crime; il n'était plus en son pouvoir de la reprendre. Un créancier dit un jour à son débiteur qu'il le poursuivrait par les voies de la justice. « Vous ne savez donc pas, lui répondit le débiteur audacieux, que je suis au-dessus de la loi? » Le créancier en était si bien persuadé, qu'il n'osa s'adresser aux tribunaux; et cependant il s'en fallait bien qu'il n'eût affaire à l'un des hommes les plus puissans de l'empire.

Il paraît certain que ce furent des hommes avides, dont la Russie épuisée ne pouvait plus assouvir la cupidité, qui malgré l'impératrice elle-même, et ce qu'il y avait de plus sage dans son conseil, firent décider l'invasion et le dernier partage de la Pologne. Ils s'y sont fait donner, par des lois spéciales, à eux et à leurs amis, les terres, les châteaux, les palais, les maisons qui étaient à leur convenance. Tel Polonais sans avoir émigré de sa patrie, sans avoir jamais, ni les armes à la main, ni par ses démarches, ni par ses conseils, agi contre les Russes, voyait, sa

paisible

paisible retraite, investie de troupes menaçantes: on lui présentait insolemment l'oukaze impérial qui donnait sa fortune à quelque Russe, et des soldats avides de pillage et de sang, le chassait nu de son héritage, avec son épouse éplorée, et ses enfans réduits à la misère. Ces innombrables spoliations ont été peut-être plus cruelles, que l'effusion de sang ordonnée de sang-froid dans les faubourgs de Varsovie. Les généraux furent d'autant mieux accueillis, au retour de la guerre, qu'ils avaient été plus féroces; ceux qui avaient montré de l'humanité furent regardés du même oeil que s'ils avaient trahi lâchement les intérêts de leur patrie.

Des pays conquis par les Russes ont été dépeuplés. On comptait cent vingt mille habitans dans la Crimée, on n'en compte plus que trente mille.

Les guerres qu'ordonna Catherine, ses profusions, sa magnificence, ont répandu sur son nom un grand éclat et ont ruiné son empire. La perte des hommes ne se peut évaluer; mais l'or, l'argent, le cuivre manquèrent à-la-fois. On aggrava les impôts; on fit chez l'étranger des emprunts onéreux. Il existait déjà un papier-monnaie:

il fallut le multiplier; il fallut faire des billets qui représentaient de petites sommes. La Russie, si brillante, ne fut plus riche qu'en papier. On vit la misère s'accroître, le prix des marchandises quintupler, et, sous un climat glacé, une multitude n'être vêtue que de haillons. Ainsi tendait à se confirmer le mot du prince Stcherbatof, celui qui s'est rendu célèbre en écrivant l'histoire de son pays: « Si cette femme vit « âge d'homme, disait-il en parlant de « Catherine, elle entraînera la Russie dans « son tombeau. »

On assure qu'elle ne savait de son règne que ce qu'il avait de brillant; de ses lois, que ce qu'elles avaient de spécieux: on lui en cachait les suites funestes. Aussi finit-elle par être elle-même étonnée de son génie; elle parlait de sa personne avec la même admiration que ses flatteurs.

Elle semblait avoir laissé tomber la loi de Pierre I; loi destructive par laquelle la nation s'obligeait, sous la religion du serment, à reconnaître pour héritier du trône celui qu'il plairait au Souverain de choisir. Elle n'avait pas reçu ce serment funeste. Cependant, si l'on en croit un bruit qui s'est répandu à St.-Pétersbourg, égarée par les

hommes qui la dominaient, indisposée par eux contre son fils, elle abjura les sentimens de mère, qu'elle avait déjà trop outragés, et voulut, dans les derniers temps, priver du trône le Grand-duc; pour le laisser au fils aîné de ce prince.

Il est difficile de croire que, dans les derniers temps de sa vie, Catherine, après avoir montré tant de courage, ait éprouvé les frayeurs des femmelettes les plus pusillanimes. Sur la foi d'une prédiction qui portait qu'un grand personnage devait mourir en 1796, on veut qu'elle se soit crue menacée d'une mort prochaine. On ajoute qu'un phénomène qui parut dans le ciel, un jour qu'elle assistait à une fête chez le procureur-général, augmenta sa terreur, qu'elle parlait tous les jours de ce météore, et ne pouvait cacher le trouble dont elle était agitée; si le fait était vrai, combien donc seraient vaines les leçons de la philosophie!

Catherine a répandu trop d'éclat sur son règne, elle a trop fait retentir l'Europe de son nom, elle a été trop louée par les distributeurs de la gloire, pour n'être pas comptée au nombre des grands Souverains de son siècle: mais cette grande Souveraine a fait beaucoup de mal aux voisins de son empire et